

8 24
ean LEFAS

L'ART
de connaître le Caractère
PAR
LA PHYSIONOMIE

La Physionomie
est l'abrégé de l'Homme.
(L'auteur)

PARIS
ÉDITIONS MÉDICALES N. MALOINE
27, Rue de l'Ecole-de-Médecine, 27

1928

L'ART
de connaître le Caractère
par
LA PHYSIONOMIE

Dr Jean LEFAS

DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
DIPLOMÉ DE L'INSTITUT DE MÉDECINE
— LÉGALE ET DE PSYCHIATRIE —
DIPLOMÉ DE L'INSTITUT DE MÉDECINE
COLONIALE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS



L'ART

de connaître le Caractère

PAR

LA PHYSIONOMIE

La Physionomie est l'abrégé de l'Homme.
(L'auteur)



ÉDITIONS MÉDICALES NORBERT MALOINE
27, RUE DE L'ÉCOLE - DE - MÉDECINE, 27
PARIS, 1928

PRÉFACE

Nous avons été frappé, lors de recherches sur la physiologie humaine, de n'avoir trouvé aucun ouvrage assez pratique et en même temps assez complet pour donner rapidement et d'une façon aussi satisfaisante que possible, les principaux renseignements que l'on désire posséder sur un sujet si intéressant.

Certes, les ouvrages qui traitent la question ne manquent point; on les trouve même à profusion. Mais la plupart sont nettement insuffisants. Ils ont, en grande partie, tendance à faire de la Physiognomonie une science occulte, au même titre que la Magie, et à y mêler l'astrologie et des influences planétaires. D'autres exposent des idées personnelles à leurs auteurs, plus ou moins ingénieuses en vérité, mais qu'on est en droit de ne point partager. Et lorsqu'enfin on trouve un ouvrage assez complet sur cette matière, la lecture en est extrêmement longue et souvent fastidieuse.

Désireux de combler cette lacune, nous nous sommes efforcé de rassembler les principales connaissances actuelles sur ce sujet, de les condenser, de les adapter, et de les présenter au Lecteur en un volume de dimensions réduites, dont nous avons essayé de rendre la lecture aussi agréable que possible. Nous n'avons nulle-

ment la prétention d'avoir atteint ce but, mais du moins, y aurons-nous contribué par nos modestes efforts.

« Celui qui se propose d'écrire, a dit Voltaire, emprunte du feu chez son voisin, l'allume chez soi, le communique à d'autres, et dès lors il appartient à tous. Mais je veux que l'ouvrage livré au public présente ou des choses nouvelles ou des choses utiles ou du moins infiniment agréables. »

A défaut d'expérience personnelle bien développée et sûre, nous nous sommes contenté de faire appel à celle d'observateurs dignes de confiance. Nous avons mis à contribution tous les auteurs dont les écrits nous paraissaient exacts, et souvent nous avons copié leurs textes mot à mot. Nous en faisons l'aveu d'ores et déjà, car nous n'avons que rarement cité les noms des auteurs, étant donné que dans nos notes nous ne pouvions plus retrouver la propriété respective de chacun d'eux.

Le présent livre est destiné aux personnes que la science des physionomies intéresse, et auxquelles de longues recherches semblent être interdites. Elles pourront, en lisant attentivement cet ouvrage et en étudiant avec soin les règles générales que nous y posons, juger, d'une manière qui dépassera leur attente, les personnes avec lesquelles elles seront en rapport, et parvenir ainsi à des résultats surprenants.

A l'exposé de nos considérations physiognomoniques, nous avons juxtaposé un grand nombre de dessins illustrant nos exemples; en sorte que ce livre parle à la fois aux sens et à l'esprit, instruit la vue par la vue, fait

du dessin un véritable langage, et vous conduit dans une galerie au bout de laquelle on est étonné de la sagacité que l'on a acquise, et du nouveau point de vue sous lequel se présentent dans la société les différentes personnes dont on observe les figures.

Et de fait, lorsqu'on aura parcouru les pages qui suivent et que l'on sera bien pénétré des principes que nous y avons exposés, on regardera désormais ses semblables avec des yeux tout différents. Les gens rencontrés sur son chemin, apparaîtront sous un jour nouveau, et l'on sera surpris de constater chez eux des traits ou des signes qu'il n'était jamais venu à l'esprit d'observer. En un mot on *verra* les personnes que l'on croisera, chose qu'on n'avait peut-être jamais faite...

J. LEFAS.

Paris, février 1928.

L'ART DE CONNAITRE LE CARACTÈRE

PAR

LA PHYSIONOMIE

INTRODUCTION

L'homme se trouvant destiné à vivre avec ses semblables, la connaissance de l'homme est l'âme de la société.

La physionomie est le guide journalier de tous, soit qu'ils le sachent, soit qu'ils l'ignorent. Tous, sont plus ou moins physionomistes empiriquement; ils parlent ou entendent la langue physiognomonique à leur insu, de même que M. Jourdain faisait de la prose sans le savoir.

Les langues parlées sont de nature diverse et changeante, mais le langage physionomique est le même en tous lieux et chez tous les peuples. Ce langage muet est clair et intelligible.

Le sauvage le plus primitif, étant avant tout un animal sociable, sent le besoin de regarder en face un autre sauvage, pour lire sur son visage la menace ou l'amour, le désir ou la douleur.

Nos enfants, dès l'âge le plus tendre, avant d'avoir reçu aucune éducation, acquièrent bien vite assez d'expé-

rience pour interpréter le langage physionomique; ils ont en cela une perspicacité singulière et savent deviner nos désirs, notre mauvaise humeur, nos soupçons, avant que nous les ayons exprimés en parole. Ils aiment ou craignent quelqu'un, on les voit fuir ou caresser un étranger, sans qu'on sache pourquoi; il leur faut même moins de signes qu'à nous : la couleur de l'habit, le son de la voix. Il n'est pas jusqu'au chien, qui n'aboie et ne se méfie de certaines personnes, quoique ne les ayant jamais vues; tandis qu'il aura confiance en d'autres; qui ne cherche à lire dans les yeux et sur le visage du maître pour se rendre compte s'il est triste, chagrin, courroucé, gai ou content.

Chacun se connaît plus ou moins en physionomie, et tire, du moins à sa manière, des conséquences de l'extérieur à l'intérieur.

Nous disons souvent avec la plus grande persuasion, qu'un homme est gai ou triste, qu'il est pensif, inquiet, chagrin, etc.; et nous serions fort surpris qu'on s'avisât de nous contredire là-dessus. Il est donc certain que nous pouvons démêler dans la figure d'un individu, quelque chose de ce qui se passe dans son âme.

Qui ne se récrierait, si l'on osait avancer que la joie et la tristesse, le plaisir et la douleur, l'amour et la haine, sont caractérisés par les mêmes signes extérieurs?

Un inconnu se présente à vous pour traiter d'une affaire quelconque. Ne commencez-vous pas par le fixer attentivement, et son visage n'entre-t-il pour rien dans vos transactions? Ne vous est-il pas arrivé de porter un jugement tel que celui-ci : « Il a l'air honnête. » ou

bien : « Ses yeux n'annoncent rien de bon. » ou encore : « Il a quelque chose qui rebute ou qui prévient en sa faveur »? Que votre jugement soit fondé ou non, peu importe; vous jugez cependant, et vous formez des conjectures en concluant du dehors au dedans.

De même, on entend tous les jours des phrases de cette nature : « Je lis cela dans ses yeux. » — « J'augure bien de ce visage-là. » — « C'est une physionomie ouverte. » — « Je me défie de ce sourire. » — « Il n'ose regarder personne en face. » — « Sa physionomie est contre lui. » — « Je n'aurais pas soupçonné cela à le voir. »

Les amants agissent tous d'après leur sentiment, d'après leur tact physionomique, vrai ou faux, clair ou confus; et ce sentiment, ce tact physionomique excite l'amour ou la haine, la réserve ou la confiance.

C'est par un effet de cet instinct physionomique que se forment ces attachements subits et passionnés, cet amour par « sympathie », que la beauté seule ne fait pas naître, et qui dépend toujours d'un coup d'œil assez pénétrant pour démêler tout à coup et comme dans une révélation du sentiment, les signes des qualités les plus aimables.

Nous voyons deux personnes, qui nous sont inconnues, avoir une discussion entre elles. Sans savoir pourquoi, sans réflexion, nous sommes tout à coup décidé en faveur de l'une et au désavantage de l'autre. Sympathie! nous dira-t-on. Toujours est-il vrai que si nous n'avions ni yeux pour considérer leur personne, ni oreilles pour entendre leur voix, la sympathie n'aurait pas lieu en cette occurrence. Nous avons porté notre jugement par une

sorte d'instinct, par une espèce de connaissance innée de la physionomie, qui nous a prévenu en faveur de celle-ci et au détriment de celle-là.

Il est des hommes dont les traits expriment d'une manière si frappante la grandeur, la bonté, la clémence, la bienfaisance, l'humanité, que nous ne les considérons pas sans plaisir; nous ambitionnons d'être liés de société avec eux. Nous allons même plus loin : nous leur voulons du bien, nous prendrions volontiers leurs intérêts comme s'ils nous étaient personnels, et nous serions navrés s'il leur arrivait malheur.

Il y a des professions où les occasions de développer le tact et la sensibilité physionomiques sont plus nombreuses; telles sont celles de peintre, de comédien, de prêtre. D'autres tendent également au même point : espions, geôliers, policiers. Certaines sont une sorte de physiognomonie en action, qui exigent et font acquérir une grande habileté dans l'interprétation des traits du visage, ou dans la découverte des traces et des empreintes caractéristiques des passions habituelles et dominantes : de celles-ci est la Médecine.

Qu'on se transporte en idée dans la sphère d'un politique, d'un pasteur, d'un instituteur, d'un médecin, d'un commerçant, d'un père de famille, d'un époux; et l'on sentira aussitôt quels avantages chacun d'eux peut tirer des connaissances physiognomoniques.

La connaissance de l'homme par la physionomie est, sans conteste, de tous les points de vue de l'étude de

l'homme, celui qui intéresse plus vivement le peintre, le sculpteur.

Tous les grands peintres, les Raphaël, les Léonard de Vinci, les Lebrun, les Poussin, ont été d'habiles, de profonds physionomistes. Non seulement ils ont rendu les traits les plus délicats et tous les détails du tableau des passions humaines, mais ils ont exprimé, en outre, tous les caractères de la physionomie en repos, toutes les marques distinctives des personnages qui respirent dans leurs admirables compositions, et dont l'imagination de tout spectateur qui n'est pas étranger à la langue physiognomonique, peut aisément faire l'histoire toute entière, et retrouver toute la vie, toute la destinée.

Cette connaissance, cette expression de tout ce qui peut relever le caractère moral, est même, peut-être, plus indispensable pour le peintre que pour les poètes et les dramaturges.

Ces derniers ont des narrations, des scènes, des actes, et en général des moyens de développement très étendus.

Le peintre, lui, ne peut faire qu'un seul récit, qu'une seule scène; et il faut que par le moyen de la composition et de l'expression, ce récit, cette scène, soient un drame tout entier, et qu'en montrant les personnages dans un seul moment de leur vie, la poésie muette du pinceau fasse retrouver les causes, les suites de ce moment unique; tout ce qui s'y rapporte, la longue suite de pensées et de sentiments qu'il doit exciter dans les âmes émotives et passionnées.

L'acteur, de même ne doit jamais perdre de vue qu'il est « peintre », et que c'est une partie de lui-même qui

est sa « toile », dont il lui est impossible de tirer un grand parti s'il ne l'a pas longuement et laborieusement préparée. Il se sert de deux langues : d'une langue parlée, et d'une langue physionomique. Cette dernière lui appartient en propre, et c'est par elle qu'il obtient la part la plus brillante de ses succès et de sa gloire.

Il est donc indispensable à l'acteur de bien connaître la physionomie humaine, plus particulièrement la sienne, et Diderot n'a pas craint d'affirmer qu'un comédien qui ne se connaît pas en peinture ne peut pas être un grand comédien.

Les metteurs en scène, tant au théâtre qu'au cinéma, ne font qu'obéir aux données physiognomoniques lorsqu'ils choisissent, pour les rôles principaux, des acteurs dont la physionomie soit en harmonie avec le rôle qu'ils doivent interpréter, c'est-à-dire avec le caractère du personnage dont ils ont mission de donner l'image la plus exacte.

Le médecin est celui de tous les hommes qui a le plus d'occasions de se livrer avec précision aux études des physionomies. Il voit de près les maux et les faiblesses de l'humanité; le masque de l'hypocrisie, le voile même de la pudeur, tombent souvent en sa présence. Quel repli du cœur humain pourrait donc échapper au médecin observateur et philosophe? Il voit les agitations les plus secrètes, les habitudes les plus honteuses, les affections les plus timides, les vices et les vertus, se montrer à ses regards, s'exprimer dans les traits d'un visage dont une volonté languissante et sans énergie ne peut plus retenir les aveux ou faire taire le langage. Il s'accoutume

ainsi insensiblement à découvrir beaucoup de nuances plus ou moins significatives, et devient sans effort, et même presque sans dessein, un très habile physionomiste, surtout si la nature l'a doué de cette perspicacité sans laquelle il est difficile de devenir jamais un grand praticien.

On avouera que les connaissances physiognomoniques, et l'emploi que l'on peut en faire dans la société, ont des inconvénients; que de semblables recherches peuvent détruire des illusions et des chimères bien chères, conduire à des découvertes affligeantes, porter même quelquefois à une sombre mélancolie, et aller jusqu'à flétrir, accabler le cœur par l'indignation et le mépris : impressions cruelles que n'éprouveraient pas un observateur moins éclairé.

Mais que d'intérêt, que de jouissances, de plaisirs, d'émotions agréables naissent de la même source, et en font oublier l'amertume passagère. Combien les recherches du physionomiste sont curieuses et piquantes! A quelle hauteur philosophique ne doivent-elles pas le placer! quels développements elles donnent à sa sensibilité! quels mouvements elles excitent en son âme! Les autres hommes sont passifs, indifférents; le physionomiste seul prend une part constamment active au drame de la vie; lui seul paraît en reconnaître, à la première vue, le but, les motifs, le dénouement; la société est pour lui une exposition de tableaux vivants qu'il juge, qu'il apprécie avec une intelligence et un tact comparables à la sagacité avec laquelle un observateur éclairé recon-

naît ces nuances légères, ces traits fugitifs, cette foule de beautés de détail qui caractérisent les chefs-d'œuvre des grands peintres, que le spectateur vulgaire juge sur parole, qu'il regarde sans les voir et sans les apprécier. En un mot, le physionomiste connaît seul les caractères d'une langue que tous les hommes parlent avec la même éloquence, voit partout des harmonies et des rapports, jouit de la vertu dans la beauté, ne sépare point l'idée des sentiments généreux de l'impression des traits agréables, et mêle sans cesse à ses observations la bienveillance, l'entraînement, les communications de la plus douce sympathie, l'attendrissement et l'admiration.

Quels services ne rendent pas, en outre, les études de la physionomie lorsque, moins agréables qu'utiles, elles écartent des séductions dangereuses, repoussent des caresses et des amitiés perfides, démasquent des hypocrites de vertu ou de sensibilité, et arrêtent un crime, une action honteuse dont elles ont su deviner l'intention.

La science des physionomies est donc d'une utilité incontestable. Elle permet à celui qui s'en occupe de saisir d'un coup d'œil rapide l'ensemble des signes les plus saillants que présente un individu; de déterminer, en général, le genre d'humeur, le fond du caractère, le degré d'aptitude et la maturité d'esprit que révèle l'ensemble de la physionomie. Distinguer la vertu du vice, la loyauté de la perfidie, la franchise de l'hypocrisie; reconnaître le cœur magnanime et généreux, prêt à nous rendre service, aussi bien que découvrir l'âme perverse qui se dispose à nous trahir; voilà le but

de cette science, et ce but est assez beau et assez grand pour qu'on cherche à l'atteindre, en consacrant quelques précieux loisirs à l'étude aussi merveilleuse qu'utile de la physiognomie.

A priori, on est disposé à tenir les écrits sur la Physiognomonie pour des amusements scientifiques ou plutôt non scientifiques. Il en est de cette science comme de la Médecine : les hommes de toutes les classes de la société en disent beaucoup de mal, mais ils y croient; s'en occupent par faiblesse ou par curiosité, en parlent sans la savoir, et préfèrent les théories populaires, ou l'empirisme le plus aveugle, aux résultats lumineux et méthodiques de l'observation. Il y a cependant cette différence que, en ce qui concerne la Physiognomonie, le sentiment, une sympathie secrète, une espèce d'instinct moral, suppléent jusqu'à un certain point au savoir et à l'expérience, se fortifient et deviennent plus sûrs par l'habitude. Quelques hommes ont même naturellement un tact si délié, une sensibilité si vive, qu'ils se trompent rarement dans leurs premiers jugements physiognomoniques, et qu'ils se repentent ordinairement de n'avoir pas obéi à cette impulsion soudaine de l'antipathie ou de l'attraction.

La majeure partie des personnes qui prononcent sur cette matière se déclarent publiquement contre la science des physiognomies et la tournent en ridicule, bien qu'elles y croient en secret, du moins jusqu'à un certain degré.

Bien des gens la rejettent par faiblesse d'esprit. Peu ont réfléchi et sont capables de réflexion. Plusieurs se

laissent entraîner par les préjugés à la mode; peu ont le courage de leurs opinions. La paresse, enfin, en éloigne beaucoup.

« Vous serez souvent de mon avis, a dit Lavater; souvent vous retrouverez avec plaisir dans mon livre des observations que vous avez faites intérieurement sans les exprimer en paroles, et cependant vous me réfuterez publiquement. Dans le silence de votre cabinet, j'obtiendrai quelquefois de vous un sourire d'approbation, et l'instant d'après vous vous moquerez d'une vérité dont vous aviez le sentiment. Vous ferez désormais des observations plus fréquentes, votre marche en deviendra plus sûre, mais vous n'en continuerez pas moins à tourner toutes mes observations en ridicule; car il est du ton philosophique de notre siècle de plaisanter sur les choses que l'on croit au fond du cœur et que l'on peut se dispenser de croire. »

Il y a aussi une classe de gens qui, à titre de science mystérieuse, portent un profond respect à la Physiognomonie. Ils aiment à entendre parler d'un habile physionomiste, tout autant que d'un magicien ou d'un joueur de gobelets; et bien qu'on révoque encore en doute l'infailibilité du physionomiste, il n'est personne cependant qui ne consente à donner quelque chose pour se faire dire la bonne aventure par un sorcier moral de cette espèce.

La Physiognomonie est une science *humaine*; elle est, par opposition aux sciences exactes comme les mathématiques, inexacte par excellence, car les accidents du vi-

sage comme ceux de l'âme sont variables. Elle est imprécise.

Mais dire de la Physiognomonie qu'elle est inexacte, ne revient pas à dire que la connaissance n'en soit pas soumise à certaines notions réfléchies, conscientes. Les idées d'autrefois n'étaient point faites pour en faciliter l'étude. Avec le savoir moderne, elle est plus accessible. Et par cette loi du secours mutuel que se prêtent toutes les sciences, après avoir reçu des services, elle pourra les rendre à son tour.

Les connaissances physiognomoniques, dont la philosophie doit apprécier le degré de certitude, ne s'allient pas à des démonstrations rigoureuses; elles ne sont encore que des essais qu'il faut perfectionner, et elles ont pour base des observations infiniment délicates, des interrogations timides et embarrassées de la nature, et des recherches dans lesquelles on doit moins peut-être aux vues profondes de la raison, qu'aux aperçus rapides du sentiment.

On comprendra de plus en plus que la science des physionomies offre à ceux qui la cultivent un champ immense. Chacun des chapitres qui vont suivre pourrait devenir aisément le sujet d'un volume entier. La nature humaine est une mine inépuisable, dont les produits sont également précieux et importants.

HISTORIQUE

Nous croyons intéresser le Lecteur en exposant très sommairement ici l'histoire de la Physiognomonie et son évolution à travers les âges.

Les origines de la Physiognomonie sont lointaines. Bien des siècles avant que ce mot eût pris place dans les dictionnaires et dans l'histoire de la science, l'homme avait regardé le visage de l'homme pour y lire la joie et la douleur, la haine et l'amour, et il avait cherché à en tirer des conclusions curieuses et d'une application quotidienne. Il n'est pas de peuple illettré, de langue rudimentaire, qui n'ait incarné dans quelque proverbe le résultat de ces premiers jeux de la divination. Les bosses, les regards louches, les yeux étincelants et les yeux éteints, les diverses longueurs du nez et les diverses largeurs de la bouche, sont célébrés ou condamnés dans les dictons populaires.

Il est certain que la Physiognomonie florissait, comme la Chiromancie, aux temps mystérieux des plus anciennes civilisations. Nous n'avons sur elle aucun document important antérieur à ceux légués par les Grecs et par les Romains.

Chez la plupart des physionomistes de l'Antiquité, l'astrologie se mêle à la physiologie, celle du vieil Hippo-

crate, et la philosophie rationnelle d'Aristote, qui écrivit un livre sur la physionomie. Hippocrate, auteur d'un nombre incalculable d'ouvrages, n'omit pas non plus de traiter de cette matière.

Platon fut probablement le premier qui eût comparé la physionomie des hommes à celle des animaux, indépendamment des peuplades sauvages qui appliquent cette comparaison de temps immémorial.

Pline et Suétone ont signalé l'existence de cette science.

Plusieurs médecins, à l'instar d'Hippocrate, ont écrit sur la physionomie. Parmi eux, il faut citer Galien, qui fut célèbre au ⁱⁱ^e siècle; Adamantius et Meletius, Grecs du ^{iv}^e siècle; les Arabes Avicenne et Averroès, l'un du ^x^e, l'autre du ^{xii}^e siècle; Guillaume Gratarola, de Bergame, du ^{xvi}^e siècle, et La Chambre, médecin ordinaire et conseiller de Louis XIV.

Au Moyen-Age, la Métoposcopie était une science de divination établie sur l'astrologie. D'ailleurs, les auteurs de cette époque, de même que ceux de la Renaissance, n'ont fait qu'imiter les Anciens.

Un philosophe remarquable qui a écrit sur la physionomie est Albert le Grand, moine dominicain, puis évêque, qui vivait au ^{xiii}^e siècle et qui fut le maître de saint Thomas d'Aquin.

Gaspard Schott, Barthélémy della Rocca, qui publia ses ouvrages sous les pseudonymes de Coclès ou de Corvus, Polémon, Antoine Molini, Huart, Philippe Pinelle, Jean Belot, Indagine, Piccioli, Jacob Boehme, Peruchio, Proetorius, Albertus Tibertus, Scipio Clara-

montius, sont au nombre des meilleurs physionomistes de la Renaissance.

Mais le plus célèbre de tous est le Napolitain Jean-Baptiste Porta. Il a, le premier, combattu l'astrologie en physiognomonie, et celle-ci entre avec lui dans une phase nouvelle où l'observation et la physiologie ont une influence décisive, car, plus qu'aucun des savants de son temps, il répandit le goût des sciences naturelles.

Ce Jean-Baptiste Porta est, de tous les vieux physionomistes, celui qui incarne cette science avec le plus d'autorité. Il faut la venue de Lavater pour effacer considérablement sa réputation.

La Physiognomonie était dans des ténèbres épaisses, et dans un isolement absolu, lorsque Lavater s'en empara et l'établit sur une nouvelle masse de faits et de recherches. Observateur intelligent et patient, ami enthousiaste des hommes, il a, sans notions très savantes, sans autre secours qu'un sentiment attentif, laissé de très précieux documents.

Dans Lavater, il n'y a plus trace d'astrologie; il n'y a pas non plus imitation servile des anciens écrivains. Ses observations sont d'un examen scientifique conduit par des méthodes positives et rationnelles. Le sentiment s'y substitue toujours et partout à la science. De là viennent, très probablement, les imperfections de ce bel ouvrage, qui reste un grandiose monument du génie humain, mais qui ne fournit pas une base assez solide pour y appuyer d'autres colonnes et d'autres édifices.

En tout cas, l'illustre pasteur de Zurich marque une

époque nouvelle dans l'histoire des études physiognomoniques, et son ouvrage sera toujours une mine inépuisable de renseignements pour l'artiste et pour le psychologue.

Lavater fut l'apôtre de la Physiognomonie scientifique. Son nom et celui de cette science sont devenus des concepts inséparables, et qui prononce l'un des deux mots pense aussi à l'autre. Il restera toujours dans l'histoire des sciences physiologiques une des figures les plus sympathiques, les plus aimées et les plus resplendissantes.

Johann-Kaspar Lavater naquit à Zurich le 15 novembre 1744, et mourut dans la même ville le 2 janvier 1801. Son père était médecin et membre du conseil de la ville. Le jeune Lavater étudia la théologie à Zurich; il reçut l'ordination sacrée en 1762, et il commença son ministère par un acte de courage. Il accusa publiquement un fonctionnaire prévaricateur, contre lequel personne n'osait élever la voix, et il le fit condamner. Il fit ensuite avec son ami Füssli, un voyage à Leipzig, à Berlin et jusqu'en Poméranie, où il visita le théologien Spalding. A son retour, il publia ses *Schweizerlieder* (Berne 1767), et ensuite les *Aussichten in die Ewigkeit* (Zurich, 1768-1773, 4 vol.) qui ne furent que le prélude d'autres ouvrages mystiques. Il fut nommé diacre en 1769, et pasteur à la Waisenhauskirche en 1775. Trois ans après, il passa à la Peterskirche, où se trouve son tombeau. Ayant eu à faire, en 1772, une lecture devant la Société des sciences naturelles de Zurich, il prit pour sujet l'Art d'étudier la physionomie. Il envoya son discours au médecin Zimmermann, qui le fit imprimer. L'opuscule fit sensation, on le discuta, Lavater répondit, et ainsi

se forma peu à peu l'ouvrage qui a fait sa célébrité : *Physiognomische Fragmente zur Beförderung der Menschenkenntniss und Menschenliebe* (Leipzig et Winterthur, 1775-1778, 4 vol.). En 1774, il se rendit aux eaux d'Ems, et fit avec Goëthe un voyage le long du Rhin, où ils se rencontrèrent avec Basedow, Jung-Stilling et le philosophe Jacobi (V. Goëthe, *Wahrheit und Dichtung*, livre XIV). En 1798, la ville de Zurich s'étant montrée hostile à l'établissement de la République helvétique, dix des principaux citoyens furent arrêtés et conduit à Bâle. Lavater était du nombre; il protesta et fut relâché avec ses compagnons. L'année suivante, pendant la campagne de Masséna, Zurich fut repris par les Français et Lavater, ayant eu l'imprudence, au moment de l'entrée des troupes françaises, de s'aventurer hors de sa maison, eut une querelle avec un soldat républicain, qui lui tira dans le bas-ventre un coup de fusil à bout portant. Il traîna encore pendant quinze mois une existence douloureuse, et finit par mourir de sa blessure, à l'âge de cinquante-neuf ans, le second jour du XIX^e siècle.

Il ne faut pas oublier, lorsqu'on veut juger Lavater, que la Physiognomonie n'était pas pour lui une science, mais un art, et même moins que cela, un exercice. Lavater était arrivé, dans son exercice favori, à un degré de sûreté qui étonnait ses contemporains. On le mettait à l'épreuve. On lui envoya un jour, au lieu du portrait de Goëthe, celui du docteur Bahrdt; il protesta contre l'exactitude du portrait, quoiqu'il ne connût encore Goëthe que par ses ouvrages. Au reste, il avouait modestement que, dans l'art qu'il pratiquait, on n'était jamais qu'un apprenti, et il ajoutait, dans l'excellence de son cœur, que le peu de progrès qu'il avait faits dans la

connaissance des hommes ne lui avait appris qu'à les aimer davantage.

Lavater est un de ces hommes peu nombreux qui portent en toutes choses leur tempérament et leurs nerfs, qui disent tout à tous. Aussi, dès qu'on a lu une seule page de son grand ouvrage, on le connaît et on l'aime.

Mais il est curieux de reproduire, en face de son portrait (fig. 1.), l'analyse physiognomonique qu'il donne, d'après son visage, de son propre caractère, Il parle de lui-même comme s'il s'agissait d'un étranger, à la troisième personne :

Mobile et irritable à l'excès, doué de l'organisation la plus délicate, il compose un ensemble très singulier et qui contraste dans un grand nombre de ses parties. Un enfant pourra le con-

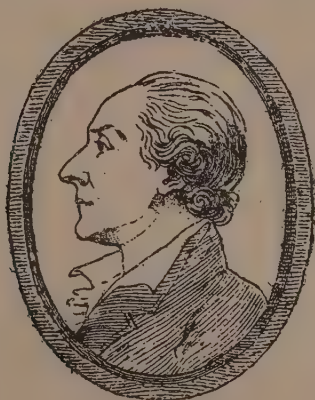


FIG. 1.

duire et dix mille hommes ne pourront l'ébranler : on obtiendra de lui tout ce que l'on voudra, ou l'on n'obtiendra rien; et par cette raison, il est à la fois l'objet de la haine la plus active et des plus tendres affections. Avec un caractère pareil, on doit passer

tantôt pour un esprit faible, tantôt pour un esprit opiniâtre, et, cependant, il n'a ni faiblesse ni opiniâtreté. Tout blesse, tout irrite sa sensibilité extrême. Il se livre à des emportements soudains, et, après réflexion, se calme et s'adoucit aussitôt.

Cette flexibilité en fait un homme presque toujours content; c'est elle qui le met en état de recevoir promptement des impressions et de les rendre avec la même facilité. Ce qu'il doit apprendre, il le sait d'abord, ou il ne le saura jamais. Il se plaît dans des spéculations métaphysiques très élevées, et son intelligence ne va pas jusqu'à comprendre la plus simple mécanique.

Son esprit s'occupe avec plaisir d'idées abstraites et générales. Il rejette tout ce qui est obscur et confus. Sa mémoire est à la fois des plus heureuses et des plus faibles. Les objets auxquels il a fortement donné son attention ne lui échappent jamais. Il a quelque talent pour la poésie. Son imagination est dit-on, extravagante, dérégulée, prodigieusement excentrique, et, en conséquence, très décriée. Il est vrai qu'abandonnée à elle-même, cette imagination se livrerait à des excès, prendrait un vol trop haut; mais elle est retenue par deux gardiens sévères : le bon sens et un cœur honnête.

Cet homme passe pour rusé, il n'est qu'étourdi : toute son âme est toujours dans ses yeux et sur ses lèvres. On le croit intrigant; il a toujours été le premier à s'excuser de toutes ses fautes.

Rarement on verra autant d'activité réunie à une tranquillité aussi grande, tant de vivacité naturelle à autant de modération.

Il est à la fois timide à l'excès et courageux jusqu'à l'intrépidité.

Jamais on ne l'empêchera de poursuivre et d'achever une entreprise sérieusement formée. Il est incapable de nuire ou de commettre une injustice. Il ne s'abandonne point à des sentiments ni à des projets de vengeance.

La crédulité est son plus grand défaut, et il ne s'en corrigera jamais. Mais l'homme qui l'a trompé une seule fois lui devient pour toujours suspect. Ses impressions sont ineffaçables.

Dans sa jeunesse, son embarras pour s'exprimer avait passé en proverbe, et aujourd'hui il passe pour un homme éloquent. Il sait beaucoup de choses, et il est le moins savant de tous les savants, de profession. Rien, dans ses connaissances, n'est acquis; tout lui est en quelque sorte donné; tout lui est intuition, et ce qu'il a bien conçu ne sort plus de son esprit.

Avec du penchant à la légèreté, il est constant. Sa sensibilité extrême n'altère pas sa sérénité naturelle, et sa bonne humeur le quitte rarement pendant un demi-jour entier. Il aime et n'a jamais été amoureux.

Je vois dans ce portrait un caractère poétique, beaucoup de sentiment, mais encore plus de sensibilité, une bonté qui va jusqu'à l'imprudence.

L'expression poétique, c'est-à-dire une imagination féconde à laquelle se joint un sentiment prompt et délicat, on la retrouve surtout dans le contour et la position du front, et plus particulièrement encore dans l'arc presque imperceptible de cenez de furet.

La bonté se peint dans toutes les parties du visage par des contours doucement courbés et qui n'ont rien de tranchant. Le même caractère reparaît encore plus distinctement dans cette lèvre qui avance, trait commun à tous les enfants en bas âge.

Le long intervalle qui sépare le nez de la bouche devient l'indice du défaut de prudence et de la précipitation. Le contour inférieur, depuis la lèvre inférieure jusqu'à l'extrémité du menton, promet un homme appliqué, ami de l'ordre.

Le dessin de cette partie n'est pas tout à fait exact, car la lèvre inférieure est trop fortement prononcée et l'enfoncement au-dessus

du menton devrait rentrer un tant soit peu davantage; mais, tels que nous les voyons ici, ces traits annoncent dans l'original un caractère fixe, un esprit juste et qui ne néglige point les plus petits détails, quoique, d'un autre côté, l'expression qu'ils produisent soit affaiblie et même éternée par l'allongement de toute cette section du visage et de celle qui avoisine le nez.

Sans connaître l'original, je dirais avec une pleine certitude que j'y aperçois beaucoup d'imagination, un sentiment vif et rapide, mais qui ne conserve pas longtemps les premières impressions; un esprit clair qui cherche à s'instruire et qui s'attache à l'analyse plutôt qu'aux recherches profondes; plus de jugement que de raison; un grand calme avec beaucoup d'activité et de facilité. Cet homme, dirais-je encore, n'est pas fait pour le métier des armes, ni pour le travail du cabinet. Un rien l'opprime, laissez-le agir librement, il n'est que trop accablé déjà. Son imagination et sa sensibilité transforment un grain de sable en montagne; mais grâce à son élasticité naturelle, une montagne ne lui pèse pas plus qu'un grain de sable.

Qu'on nous excuse de cet arrêt sur Lavater, mais nous avons tenu à présenter très rapidement au Lecteur cet homme éminent et sympathique.

Pour en revenir à l'histoire de la Physiognomonie, Lebrun, le célèbre peintre de Louis XIV, écrivit sur la Physionomie, mais d'une façon académique. Les types des principales émotions qu'il nous a laissés sont maniérés; ses dessins sur les rapports de la physionomie des animaux avec celle des hommes, sont des fantaisies d'artiste. La prudence est de rigueur dans ces sortes de comparaisons car rien n'est plus trompeur. Les rappo-

chements entre certains contemporains célèbres et des têtes d'animaux sont moins de véritables caricatures que d'amusantes plaisanteries.

La science véritable commence avec Camper. Ce grand anatomiste a donné son nom au fameux angle facial qui, jusqu'à nos jours, a servi de critérium et de mesure pour déterminer le rang dans les séries morphologiques du visage humain et du museau des animaux.

Charles Bell, physiologiste distingué, publia en 1806, la première édition de son livre sur l'anatomie et la philosophie de l'expression, travail qui fait époque dans l'histoire de la physiognomonie.

En 1862, Duchenne de Boulogne a publié deux éditions de son traité sur le mécanisme de la physionomie. Piderit donne, en 1859, un essai sur l'expression, et en 1867, un traité scientifique de la mimique et de la physiognomonie.

C'était à Darwin qu'était réservé l'honneur d'étudier la physionomie avec une méthode réellement nouvelle, et d'ouvrir un large champ aux comparaisons en recherchant les premiers linéaments de l'expression dans les animaux qui nous ressemblent le plus.

Aucun ouvrage vraiment nouveau et original n'est à signaler depuis, si ce n'est, peut-être, le traité de Ledos sur la physionomie.

Dans cet aperçu historique, nous n'avons pas cité tous les auteurs qui ont écrit sur la physiognomonie. Nous avons simplement esquissé à grands traits l'évolution de cette science, qui n'en est pas encore une.

PREMIÈRE PARTIE

PHYSIOGNOMONIE

GÉNÉRALITÉS

DÉFINITION

La physiognomonie est l'art de connaître le caractère de l'homme par sa physionomie.

La physionomie, dans le sens le plus étendu, est l'extérieur de l'homme, la forme par laquelle nous le distinguons, tous les signes extérieurs qui se font remarquer immédiatement en lui. Son caractère, son moral, se révèle dans toutes ses manières d'être, dans toutes les parties de son corps. Tout est lié en lui, et chaque partie de son organisation offrirait à un observateur exercé des marques distinctives et des caractères physiognomoniques. Ainsi, on peut considérer séparément les caractères que l'on peut tirer de sa structure, des proportions de son corps, de ses gestes, de son écriture, etc.

La physiognomonie serait donc la science qui enseigne à connaître le rapport de l'extérieur avec l'intérieur, de la surface visible avec ce qu'elle embrasse d'invisible, de la matière animée et perceptible avec le principe non

perceptible qui lui imprime le caractère de vie, de l'effet manifesté avec la force cachée qui le produit.

Il y a autant d'espèces possibles de physiognomonies qu'il y a de faces différentes sous lesquelles l'homme peut être envisagé.

Dans un sens plus restreint, la physionomie n'est que l'air du visage, et la physiognomonie, la connaissance des traits du visage et de leur expression.

C'est uniquement sous ce dernier rapport que nous l'envisagerons.

CE QU'EXPRIME LA PHYSIONOMIE

La physionomie est un tableau vivant, très expressif où la nature développe et présente à nos yeux les véritables traits qui caractérisent chaque individu.

Un homme ne ressemble jamais parfaitement à un autre homme. Malgré toute l'analogie, tout le rapport qu'il y a dans la multitude innombrable des figures humaines, il est impossible d'en trouver deux qui, mises l'une à côté de l'autre, et comparées avec exactitude, ne diffèrent sensiblement entre elles.

Il n'est pas moins certain qu'il serait tout aussi impossible de trouver deux caractères d'esprit parfaitement ressemblants, que de rencontrer deux visages d'une ressemblance parfaite.

Tout l'homme se voit sur son visage. On a beau s'étudier à rendre ses traits immobiles, la physionomie exprime toujours une partie des pensées; on a beau lui imposer silence, indiscrete, elle parle toujours.

Il y a des passions, comme l'amour, qui se manifestent presque uniquement par la physionomie : les vrais amants pourraient à la rigueur se passer de la parole.

Lorsque la physionomie n'est pas le puissant auxiliaire des paroles, elle en est l'efficace contre-poison : elle confirme tout discours sincère, et dément tout ce qui serait mensonger. Les imposteurs portent sur leur figure le hideux cachet de la fausseté.

L'habitude, dit-on, est une seconde nature. Les altérations répétées, les changements de manière d'être du visage et de tout le corps, causés par les émotions de l'âme et profondément imprimés par l'habitude, forment, avec les gestes et le maintien, les signes distinctifs, le caractère physionomique.

Une émotion accidentelle et passagère, une passion qui ne tient pas au fond du caractère, ne laisse aucune trace sur la physionomie. Mais il suffira de rire ou de sourire très souvent; d'éprouver constamment des sentiments d'amour, de tendresse, de pitié ou de bienveillance; de céder d'une manière fréquente à des mouvements d'orgueil, de mépris, de dédain; ou bien enfin de se laisser dominer par la haine, l'envie, et d'abandonner en quelque sorte sa vie aux passions cruelles, farouches, concentrées et convulsives, pour donner au visage un caractère permanent, une sorte de forme et d'empreinte qui annonce l'affection dominante et habituelle.

L'homme jouit, souffre; il veut, il désire, il entre en fureur; il hait, il aime; il craint ou brave le danger. Toutes ces émotions, tous ces sentiments, sont exprimés sur son visage; chaque mouvement de l'âme est

rendu par un trait, chaque action par un caractère, dont l'impression est impérieuse, involontaire, et peint au dehors, par des signes pathétiques, les images de nos secrètes agitations.

La physionomie constitue donc un tableau mouvant où viennent se peindre toutes les affections de l'âme, tous nos désirs et nos passions. C'est là le miroir indiscret où se réfléchissent jusqu'à nos impressions les plus mystérieuses.

Toutefois n'allez pas en conclure que toute pensée, toute émotion, laisse des traces visibles sur la figure, ni que la physionomie soit une sorte d'album où viennent fidèlement se retracer toutes les manifestations de l'esprit et les divers traits du caractère : non, il faut que les impressions soient vives et fréquemment répétées, au point de devenir en quelque sorte une habitude.

C'est ici le lieu de dire qu'il y a dans la figure deux parties bien distinctes. Tout d'abord, la partie immobile, le squelette de la face; elle fait augurer de l'étendue de l'intelligence. Puis, la partie mobile, musculeuse, qui donne la mesure des passions, indique les propensions de l'esprit et les tendances habituelles du caractère.

Il faut convenir que chacun de nous n'a pas la même habileté à interpréter les physionomies. D'ailleurs la dissimulation et la feinte rendent l'art du physionomiste souvent fort difficile. Certains hommes savent si bien cacher ce qu'ils éprouvent, d'autres simulent si parfaitement des sentiments qu'ils n'éprouvent pas, qu'il faudrait une sagacité presque divinatoire pour saisir la vérité sur des figures si habiles à mentir.

Disons cependant que les femmes, en général, ont plus de perspicacité que nous pour interpréter les physionomies. Elles sont déjà des maîtres consommés dans cet art, à un âge où nous ne sommes encore que de mauvais écoliers. Elles distinguent mieux la feinte de la sincérité; elles savent discerner les sentiments vrais et les passions, quelle que soit l'apparente indifférence ou la fausseté dont on les voile. C'est d'ailleurs l'étude assidue de toute leur vie. Et, du reste, il est bien naturel qu'elles sachent analyser un tableau pour lequel l'amour a tenu si souvent la palette et fourni les premières couleurs.

Etat, condition, habitudes, possessions, vêtements, tout concourt à modifier, à voiler l'homme. Mais pénétrer à travers toutes ces enveloppes jusque dans l'intérieur; trouver dans ces déterminations étrangères des points d'appui fixes, d'où l'on puisse conclure avec certitude ce que l'homme est en effet : c'est ce qui paraît excessivement difficile. Mais, si tout ce qui entoure l'homme agit sur lui, d'un autre côté celui-ci agit aussi sur les objets extérieurs, et s'il en reçoit des modifications, lui-même modifie ses entours.

De là vient qu'on peut encore juger du caractère d'un homme par son habillement, sa maison, ses meubles. C'est la nature qui nous forme, mais nous transformons son ouvrage, et cette métamorphose même nous devient naturelle. Placé dans ce vaste univers, l'homme s'y ménage un petit monde à part, qu'il fortifie, retranche, arrange à sa manière, et dans lequel on retrouve toute son image.

Accordons, si l'on veut, que la condition et les cir-

constances déterminent les objets dont l'homme est environné; au moins est-on sûr que la manière dont il se laisse déterminer peut varier considérablement.

Chaque homme, nous l'avons dit, a sa physionomie propre, comme son caractère particulier; et nous attachons tous l'idée d'un certain caractère à de certains traits. Nous dotons ainsi d'une physionomie distincte ceux-là mêmes que nous ne connaissons que de réputation. On vous parle de Shakespeare et de son génie prodigieux; vite vous lui donnez une figure profondément expressive et rembrunie. Tant est irrésistible ce besoin d'assortir des traits particuliers à chaque sorte d'esprit ou de caractère, qu'on va jusqu'à donner instinctivement une physionomie à l'auteur inconnu dont on lit les ouvrages, à l'étranger qui nous écrit, aux dieux mêmes qu'on adore.

Le milieu dans lequel on vit, l'éducation, l'instruction, ont la plus grande influence sur notre caractère, et, par-tant, sur notre physionomie. De là vient, très probablement, le proverbe : « Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es. »

« J'ai vu dans les faubourgs, dit Diderot, des enfants charmants de visage. A l'âge de douze à treize ans, ces yeux pleins de douceur étaient devenus intrépides et ardents; cette agréable petite bouche s'était contournée bizarrement; ce cou si rond s'était gonflé de muscles; ces joues larges et unies étaient parsemées d'élévations dures. Ils avaient pris la physionomie de la halle et du marché : à force de s'irriter, de s'injurier, de se battre,

de crier, de se décoiffer, pour un liard, ils avaient contracté, pour toute leur vie, l'air de l'intérêt sordide, de l'impudence, de la colère. »

Selon les races, les nations, etc. — L'examen des traits du visage peut aussi servir à reconnaître les principales races de l'espèce humaine; il peut même faire distinguer entre elles les diverses nations. Tout le monde sait que chaque peuple a une physionomie particulière; et pour ne parler que des Européens, on reconnaît facilement le Français à sa vivacité et sa gaieté ingénieuse; l'orgueil et la fermeté sont empreints sur la physionomie de l'Anglais; la bonhomie sur celle de l'Allemand; la fierté caractérise l'Espagnol; la finesse, l'Italien.

Au premier coup d'œil, personne ne confond l'œil noir et vif, le teint basané, les traits hardis et prononcés de l'habitant du midi, avec la face étoffée, l'œil bleu et insouciant, les traits sans expression de l'habitant du nord, du Hollandais par exemple.

Le visage du campagnard se distingue sans difficulté de celui de l'habitant des grandes villes.

Selon le sexe. — Il paraît tellement naturel à chacun que l'on puisse reconnaître le sexe à la physionomie, que nous n'insisterons pas davantage sur ce point. Cependant, nous ferons remarquer que certaines femmes ont un visage mâle, des yeux hardis, des traits rudes et prononcés; elles ont aussi dans ce cas des goûts et le caractère virils. Cette ressemblance entre le visage de l'homme et celui de la femme, n'est pas rare chez les

paysans un peu grossiers; sans le costume différent, il ne serait quelquefois pas possible de reconnaître, parmi eux, les visages qui appartiennent réellement à ce que l'on appelle ailleurs le « beau sexe ».

D'autres fois, c'est l'homme qui offre des traits efféminés; ainsi fait, il est femme en tout, hormis les qualités, les agréments et les vertus.

Selon l'âge. — Il est aussi peu difficile de découvrir sur le visage les traces des années. Malgré tous les artifices utilisés pour se faire illusion à soi-même et pour tromper autrui sur sa jeunesse factice, chacun porte avec lui son acte de naissance. Nous reparlerons à propos du visage des modifications qu'y apporte l'âge.

Selon le tempérament. — La physionomie permet aussi de reconnaître le tempérament. Ceci importe surtout au médecin, mais n'est indifférent ni au physionomiste ni au philosophe. Le tempérament, en effet, exerce une influence considérable sur l'intelligence, les passions et le caractère. Avec des penchants et des aptitudes natives à peu près semblables, deux hommes de tempérament différent agissent et pensent d'une manière contrastante.

Quoiqu'elle ne soit plus admise aujourd'hui, nous adopterons cependant l'ancienne classification, et nous diviserons les tempéraments en *sanguin*, *nerveux*, *bilieux* et *lymphatique*.

Le tempérament sanguin s'annonce au dehors par les plus brillantes apparences. Ceux chez qui ce tempérament prédomine, ont le visage plein, le teint fleuri, les

lèvres fraîches et vivement colorées, des dents belles et placées avec ordre. Leurs cheveux, blonds ou d'un châtain clair, sont ordinairement touffus et bouclés; leurs yeux, presque toujours de couleur bleue, expriment la gaieté et le goût des plaisirs, et peut-être aussi un peu d'aimable insouciance. De l'ensemble de ces différents traits résulte une physionomie riante, une figure franche et ouverte, un air de bonheur, de contentement et de volupté.

Les hommes de ce tempérament n'ont pas ordinairement de passions très énergiques, ni de talents bien supérieurs; ils semblent nés pour la vie active mais commune, pour penser moins que pour sentir.

Le tempérament nerveux ou mélancolique peut en quelque sorte servir de contraste au précédent. Autant la face du sanguin annonce de légèreté, de franchise et de joie; autant celle du nerveux montre de profondeur et de morosité. Chez celui-ci la peau du visage est blême, les joues creuses, les lèvres minces et pincées, les yeux ordinairement d'une couleur grise ou foncée, les cheveux bruns et peu fournis : son regard est spirituel et fin, ses traits fort mobiles. L'expression générale de la physionomie des gens nerveux est pensive et séricuse, ou méchante et rusée : c'est un composé d'intelligence et de douleur.

Ce qui distingue surtout les personnes d'un tempérament nerveux, c'est leur extrême sensibilité; tout ce que leur caractère moral a de plus manifestement distinctif résulte de cette qualité portée à l'excès. Ils portent le développement des passions jusqu'au plus haut degré

d'exaltation et d'énergie. C'est parmi eux que se rencontrent les fanatiques de religion ou de liberté. Cette extrême sensibilité leur rend insupportables les bien-séances sociales. Ils recherchent la solitude et se concentrent en eux-mêmes. Très rarement populaires, ils méprisent la popularité et la décrient.

Ce tempérament est celui d'un grand nombre de gens de lettres et de savants. Ceux même qui ne l'avaient pas reçu de la nature finissent, plus tard, par acquérir cette sensibilité quasi malade qui caractérise le tempérament nerveux. C'est le plus répandu parmi les hautes classes des peuples civilisés.

C'est aussi le tempérament de beaucoup de femmes, surtout dans les grandes villes. Mais elles n'ont en général que la délicatesse et la mobilité fantasques, caractérisant cette constitution, sans en avoir l'exaltation intellectuelle et l'énergie.

Le tempérament bilieux, au contraire, appartient presque exclusivement à l'homme; c'est même cette sorte de complexion qui donne l'aspect le plus mâle et le plus vigoureux. Les traits du bilieux sont prononcés et durs, ses yeux vifs, son regard assuré, sa lèvre inférieure souvent plus avancée que la supérieure : et tout cela exprime du dédain et de la fierté. Son teint est brun ou jaunâtre, sa barbe épaisse et rude; la peau du visage qui couvre immédiatement les os et les muscles, reproduit la forme des premiers, et laisse apercevoir tous les mouvements des autres. L'expression la plus ordinaire de leur figure est l'assurance et la fermeté, quelquefois aussi la rudesse et la violence.

Quelles que soient leurs facultés morales ou intellectuelles, les hommes de ce tempérament les exerceront toujours avec énergie, avec opiniâtreté. Ils affrontent les dangers avec une froide intrépidité, et poursuivent leurs desseins avec une persévérance inébranlable. C'est parmi les bilieux qu'il faut chercher les hommes qui paraissent destinés à conduire leurs semblables et leur commander. L'homme de ce tempérament est capable des plus grands crimes, comme des vertus les plus sublimes.

Enfin, le tempérament lymphatique est celui qui s'annonce sous l'apparence la plus modeste et la plus pacifique. Cette sorte de complexion peut même être regardée comme un commencement d'état maladif; du moins est-elle incompatible avec l'exercice plein et libre des fonctions vitales et intellectuelles.

Ici, tous les traits dénotent une faiblesse inhérente à la constitution entière : la peau du visage est pâle et transparente, les yeux ont une couleur tendre, peu d'éclat, peu de vivacité; les lèvres sont volumineuses, surtout la supérieure; les dents, d'un blanc bleuâtre sont irrégulièrement rangées; les cheveux sont blonds ou châains, la barbe existe à peine. Tous les traits sont comme empâtés ou étiolés; le regard, doux et morne, ne s'anime presque jamais; la physionomie enfin n'exprime guère que la mollesse et l'apathie.

Les facultés intellectuelles et morales sont aussi débiles que le reste; et si, par hasard, elles conservent encore quelque énergie, elles manquent d'organes capables de les seconder. Les hommes de ce tempérament

sont donc naturellement inactifs, lents et timides. Le moindre travail les fatigue, l'embarras le plus insignifiant les inquiète et les tourmente; ce qu'ils chérissent, c'est le repos, c'est la tranquillité. Ils sont impropres à toute entreprise grande ou hardie. L'ambition, ils l'ignorent ou la dédaignent : ils sont indifférents à l'extrême; mais surtout aux idées d'ambition, aux honneurs. Ils se contentent de végéter dans la condition de fortune où le ciel les a fait naître. Comme ils sentent leur faiblesse, et que le moindre danger les rebute ou les effraie, ils sont craintifs, doux et résignés; ils supportent les maux avec patience, plutôt que de s'en délivrer par un courageux effort. Le repos du moment leur est plus cher que tout un siècle de gloire, s'il la leur faut acheter par quelque dure fatigue.

Souvent le tempérament lymphatique se développe accidentellement chez des personnes exposées à des influences insalubres, à des causes malades; ou bien chez des convalescents. Ce sont en particulier les gens sanguins qui fournissent le plus d'exemples de cette transition malheureuse d'un tempérament à l'autre, et c'est alors surtout que l'on peut le mieux apprécier l'influence du tempérament sur le caractère moral : tel homme qui, avec les attributs de la complexion sanguine, se montrait vif, actif, brave et joyeux, devient lent, apathique, timide et morose, alors que les excès ou la maladie l'ont réduit à l'inertie du tempérament lymphatique; et cependant les facultés intellectuelles et morales n'ont pu entièrement changer dans ce qu'elles avaient d'essentiel.

Le tempérament lymphatique est assez commun parmi les femmes. Chez elles, il est plus en rapport avec le caractère du sexe et les facultés de l'esprit. Il est moins souvent le résultat d'une détérioration, et peut très bien se rencontrer avec tous les indices d'une santé parfaite.

En résumé, si l'homme d'un tempérament sanguin paraît né pour le plaisir et l'inconstance, pour la vie active et aventureuse; si l'homme nerveux est plus particulièrement appelé à briller par son esprit, à tenir le premier rang dans les sciences et dans les arts; si les vertus éclatantes ou les grands crimes, si l'ambition et le pouvoir sont réservés à l'homme d'une complexion bilieuse, la part du lymphatique a été moins heureuse et moins brillante; il paraît né pour le repos et la soumission, et peut-être aussi pour la douleur : servir et souffrir, telle est sa destinée.

Dans cet examen des tempéraments et de leur physionomie caractéristique, nous n'avons parlé que de ceux qui sont le mieux dessinés, de ceux qui se distinguent par des traits bien marqués, et des couleurs vives et prononcées. Ce sont là les quatre types principaux de la complexion humaine. Mais, en réalité, il est fort rare qu'ils se prononcent aussi nettement que nous venons de le dire.

Ils ne sont presque jamais séparés par un aussi grand intervalle, leurs formes et nuances s'associent et se combinent de mille manières; et il en résulte une foule de tempéraments mixtes qui participent des avantages et des inconvénients des quatre tempéraments, plus fictifs que réels, que nous venons de décrire : les physionomies

et les caractères qui en résultent offrent de même mille nuances diversifiées.

Selon la profession. — Certaines professions exercent une influence modificatrice sur l'expression de la physionomie, de même que sur le caractère, et impriment leur signature sur le visage de leurs adeptes. Il est certain que souvent, en apercevant un inconnu, nous nous écrions : « Cet homme doit être médecin! — Je parie que celui-ci est un prêtre, celui-là un soldat! » De même, qui pourrait méconnaître, à la simple vue, un artiste, un poète, un comédien, un musicien?

Chaque profession produit, pour ainsi dire, une sorte de déformation professionnelle qui s'exerce sur toutes les manières d'être de l'individu et plus particulièrement sur sa physionomie. Mais nous sortirions des cadres de cet ouvrage si nous voulions expliquer ce fait. Nous en laissons le soin aux physiologistes et aux philosophes.

DE LA CLASSIFICATION EN PHYSIOGNOMONIE

Puisque, avons-nous dit, tout homme diffère d'un autre au point que chaque partie de son individu ne ressemble pas parfaitement à celle correspondante chez autrui, on nous objectera qu'il n'y a point de classification possible. C'est une erreur! A-t-on jamais pensé à faire pareille objection pour la Médecine? Et cependant, deux malades atteints du même mal peuvent être très différents; la même affection peut se manifester tout

autrement chez l'un que chez l'autre, étant donné qu'il faut mettre en ligne de compte une foule de considérations telles que : hérédité, âge, sexe, tempérament, maladies antérieures, concomitance d'autres affections, état physiologique actuel du sujet, virulence du mal, conditions dans lesquelles il a été contracté, et bien d'autres points importants.

On peut classer les diverses parties de la physionomie en ressemblances, ou différences; selon leur dimension, leur forme, etc.

Ainsi, selon la grandeur, on aura des nez petits, moyens, grands; selon la forme ils seront droits, épatés, busqués, tombants, camards, retroussés, aquilins; les narines en seront larges, pincées, mobiles. D'autres points de classification seront fournis par l'épine : elle sera étroite ou épaisse; de la transition du nez avec le front, qui sera insensible ou au contraire marquée par un enfoncement; etc., etc.

On pourra de la même façon classer les autres parties de la physionomie : les yeux, le front, les lèvres, le menton, les oreilles, les joues, le cou, les cheveux.

Quant à l'expression des sentiments indiqués par la physionomie, on n'a que l'embarras du choix. Nous avons les termes joie, gaieté, bonne humeur, plaisir, enjouement, sérénité, contentement, ravissement, délices qui, chacun, exprime une nuance d'une même sensation.

On dit, en parlant de plusieurs personnes rassemblées : toutes se sont bien réjouies. Mais le mot réjouir exprime, en la circonstance, une classe de sensations modifiées

dans chaque individu, une multitude de nuances infimes mais réelles.

Voilà donc un moyen de classification physiognomonique. Il est possible d'en trouver d'autres. Nous avons simplement voulu vous mettre dans la voie.

Et maintenant, après avoir exposé quelques considérations générales capables d'orienter le lecteur vers l'étude des physionomies, nous envisagerons chaque partie du visage en particulier, et nous dirons les signes que l'on peut en tirer au point de vue du caractère

DEUXIÈME PARTIE

ÉLÉMENTS DE PHYSIOGNOMONIE

I

DU FRONT

On pourrait écrire tout un volume uniquement sur le front, cette partie du corps qu'on a appelé la porte, le temple de la pudeur : *animi januam, templum pudoris*. Sans le front, la face humaine serait destituée de son caractère de réflexion et de majesté.

Le front, plus que les autres parties du visage, mérite une attention toute spéciale et une étude approfondie, parce que, considéré dans son ensemble, il révèle le cachet général du moral et du caractère individuel; et que dans ses détails, il indique les nuances, les forces, les faiblesses, les vertus, les vices, les instincts et les impressions secrètes.

Au point de vue de l'observation, le front a une très grande importance; il révèle la force ou la faiblesse de l'intelligence, les passions de l'esprit, la sérénité, la quiétude ou le trouble de l'âme, la sagesse ou la folie, l'innocence ou la perversité; enfin, il porte inscrit sur ses sillons, en marques indélébiles, les orages de la vie,

ses joies et ses tristesses, le sceau de la destinée, et le cachet du bonheur ou du malheur.

La partie osseuse du front, sa forme, sa hauteur, sa voûte, sa proportion, sa régularité ou son irrégularité, marquent la disposition et la mesure de nos facultés, notre façon de penser et de sentir. La peau du front, sa position, sa couleur, sa tension ou son relâchement, font connaître les passions de l'âme, l'état actuel de notre esprit. En d'autres termes, la partie solide du front indique la mesure interne de nos facultés, et la partie mobile, l'usage que nous en faisons.

La partie solide reste toujours ce qu'elle est, quand même la peau extérieure se ride; quant aux rides, elles varient suivant la constitution osseuse. Celles d'un front aplati sont différentes de celles d'un front voûté, de sorte qu'en les considérant d'une manière abstraite, elles peuvent nous faire juger de la forme du front, et réciproquement, on pourra déterminer, d'après cette forme, les rides qu'elle doit produire. Tel front n'admet que des rides perpendiculaires; elles seront exclusivement horizontales dans un second, arquées dans un troisième, mêlées et compliquées dans un quatrième. Les fronts les plus unis et qui ont le moins d'angles, sont ordinairement ceux dont les rides sont les plus simples et les plus régulières.

La forme du front décide de la forme entière du visage; cette seule partie suffit à l'observateur pour juger de l'ensemble et pour établir ses inductions.

Sans nous arrêter davantage à cette digression, venons à l'essentiel.

Le front doit être considéré sous divers points de vue :

1^o Relativement à sa ligne de position;

2^o A sa forme;

3^o A sa dimension et à sa proportion;

4^o A sa constitution;

5^o A la nature et à la qualité de ses contours;

6^o On doit considérer les plis, les rides et les signes qui s'y trouvent; la position de ces signes, leur nature et leur quantité.

Les fronts, par rapport à leur position, peuvent se diviser en trois classes : 1^o Les fronts perpendiculaires; 2^o ceux qui sont inclinés en arrière; 3^o ceux qui sont penchés en avant.

Ces diverses positions s'appliquent naturellement aux fronts vus de profil. Chacune de ces classes admet une infinité de subdivisions, qu'il est aisé de distinguer par espèces, et dont voici les principales : les fronts en lignes droites; ceux dont les lignes indécises se confondent; ceux dont les lignes, moitié courbes, moitié droites, se coupent; les fronts à lignes courbes simples; ceux à lignes courbes doubles ou triples.

La planche que nous insérons ici offre une simple esquisse des formes et des positions les plus ordinaires du front (fig. 2).

Envisagés relativement à la forme qu'ils décrivent, les fronts sont, nous venons de le dire, à lignes droites ou à lignes courbes; autrement dit, ils sont plats ou bombés.

Considérés relativement à toute leur surface, c'est-à-dire vus de face, les fronts se divisent en quatre classes :

1^o Fronts carrés; 2^o fronts ronds; 3^o fronts ogivaux;
4^o fronts allongés.

Enfin, si les fronts sont envisagés au point de vue de leur dimension et de leur proportion, ils se divisent en fronts hauts, moyens, bas, larges, étroits.

On appelle front rond, celui dont la forme approche de la convexité, soit depuis le nez jusqu'à la racine des cheveux, soit d'une tempe à l'autre.

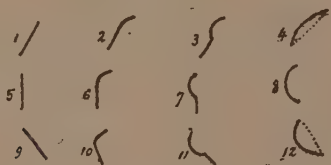


FIG. 2.

Le front ouvert est celui qui se rapproche d'un rectangle transversal. On l'appelle aussi front noble, lorsque les lignes ou sillons ne le déparent pas par leur multitude, leur profondeur, leurs directions.

Un front bien proportionné est celui qui fait la troisième partie de la hauteur de la face, et qui a le double en largeur, d'une tempe à l'autre.

Chez les femmes, le front a rarement l'étendue et la hauteur de celui de l'homme.

Établissons maintenant quelques observations particulières.

Quelles que soient la forme et l'expression du visage, si le front est large, s'il est élevé, l'homme ainsi fait aura toujours une physionomie intelligente.

Lorsque la veine frontale, ou l'Y bleuâtre, paraît bien

distinctement au milieu d'un front ouvert, exempt de rides et régulièrement voûté, vous pouvez toujours compter sur des talents extraordinaires, et sur un caractère passionné pour l'amour du bien.

Tant qu'un homme, et cet homme fût-il un malfaiteur, vous présente un front bien proportionné et ouvert, ne désespérez pas de lui; il est encore susceptible d'amendement.

Il y a de beaux fronts, bien voûtés, qui semblent annoncer de la grandeur et du génie, et qui cependant tiennent presque à la démence, à l'imbécilité; c'est au défaut, ou bien au désordre, à la confusion de leurs sourcils, que l'on distingue cette fausse apparence de sens ou d'esprit.

Moins on aperçoit sur un front de sinuosités, de voûtes, d'enfoncements, plus on y trouve des surfaces planes, ou des contours qui paraissent rectilignes, plus on peut s'assurer que c'est le front d'un homme ordinaire, d'un homme médiocre, pauvre d'idées, incapable d'invention.

La proéminence de la partie supérieure du front est un signe de bon sens, de rectitude de jugement, et du développement des aptitudes mnémoniques et des facultés imaginatives. La dépression de cette partie supérieure du front dénote le défaut de mémoire et la pauvreté de l'imagination.

Les contours arqués et sans angles décident de la douceur et de la flexibilité du caractère; au contraire, celui-ci aura de la fermeté et de la roideur, à proportion que les contours du front seront droits.

Il faudrait presque adopter comme un axiome physiognomonique, qu'il y a le même rapport entre les droites et les courbes, considérées comme telles, qu'entre la force et la faiblesse, entre la roideur et la flexibilité, entre le sens et l'esprit.

Les fronts chargés de beaucoup de protubérances anguleuses et noueuses, sont la marque certaine d'un esprit bouillant, que son activité emporte et que rien ne peut modérer.

Regardez toujours comme signe d'une droite et saine raison, et d'une bonne complexion, tout front qui présente dans son profil deux arcs proportionnés dont celui du bas avance.

Lorsque l'arcade sus-orbitaire (ou arcade sourcilière) est saillante, vous avez un signe certain d'une aptitude singulière aux travaux de l'esprit, d'une sagacité extraordinaire pour les grandes entreprises.

Mais, sans cet angle saillant, il y a des têtes excellentes, qui n'en ont que plus de solidité, lorsque le bas du front s'abaisse, comme un mur perpendiculaire, sur des sourcils placés horizontalement, et qu'il s'arrondit et se voûte imperceptiblement des deux côtés vers les tempes.

On reconnaîtra toujours une grande élévation d'esprit et de cœur, à ceux qui ont l'arcade sourcilière fort apparente, distinctement prononcée et arquée. Toutes les têtes idéales et l'antiquité sont conformées ainsi.

Pour constituer un caractère parfait de sagesse, il faut une heureuse association de lignes droites et de lignes courbes, et, en outre, une heureuse position du front.

L'association des lignes est heureuse, lorsqu'elles se confondent imperceptiblement; et nous appelons une heureuse position du front, celle qui n'est ni trop perpendiculaire, ni trop penchée, dans le goût du n^o 2, de la figure 2...

Un front inégal et dur, alternativement entrecoupé de fossettes et de bosses, présente l'image d'un homme prodigue, débauché et infidèle; ou peut-être, d'un homme dur, actif et rempli de projets.

Un front ayant, soit au milieu, soit plus bas, une cavité plus ou moins allongée, mais à peine perceptible annonce de la faiblesse; nous disons à peine perceptible, car, cette même cavité plus marquée, tout est changé.

Les têtes qui brillent par l'imagination ont toujours les contours du front agréables et bien arrondis.

Des fronts aux angles aigus indiquent la finesse et la solidité du jugement.

Les fronts perpendiculaires sont communs aux gens opiniâtres et aux fanatiques.

Une perpendicularité complète, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils, est le signe d'un manque total d'esprit.

Un front perpendiculaire qui décrit une courbe insensible par le haut, tel que celui que représente la figure 3, indique une intelligence positive, froide et mathématique, qui n'agit qu'après avoir mûrement réfléchi, qui pense profondément et opère avec calme et lenteur; qui vient à bout des obstacles à force de patience et de ténacité. Mais un tel front décele la pauvreté de l'imagination, l'aptitude aux sciences exactes, et l'inaptitude à la poésie

et aux arts, excepté à ceux qui concernent la mécanique et l'industrie.

Penchés en arrière, comme les n^o 1, 2, 3, et 4 de la



FIG. 3.

figure 2, ils indiquent en général de l'imagination, de l'esprit et de la délicatesse.

Les fronts à lignes droites, et qui sont placés obliquement, sont aussi la marque d'un caractère vif et bouillant.

Un front tel que celui de la figure 4, penché en arrière, sans exagération, désigne un caractère impressionnable, qui agit sous l'empire du premier mouvement. Chez ceux

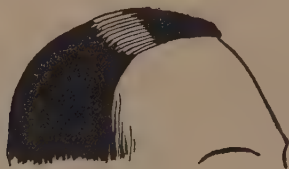


FIG. 4.

qui ont un front pareil, la réflexion vient après l'action. Ils ont une imagination vive, irréfléchie; un esprit plus brillant que solide. Les goûts artistiques prédominent chez eux; ils sont inaptes aux mathématiques et aux sciences exactes.

Avec un front semblable (fig. 5), l'imagination est exaltée et désordonnée; les idées sont bizarres et extravagantes; le caractère, fougueux, fantasque, emporté, tyrannique et mobile, pousse la témérité et l'imprudence jusqu'à l'excès. Les gens ayant un tel front ne doutent de rien; vont toujours en avant, sans jamais regarder en arrière. Ils n'agissent que sous l'empire de leur fiévreuse exaltation, entrant en fureur et brisant tout lors-

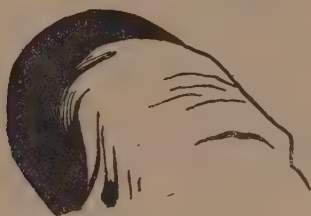


FIG. 5.

qu'ils sont contredits et entravés dans leurs actions ou leurs projets insensés. Il y a tout à redouter de la colère de semblables individus. On ne doit ni la provoquer ni la braver.

Penchés en arrière avec des contours tourmentés (fig. 6), ils indiquent une intelligence originale, des éclairs de génie au milieu de la confusion et de l'incohérence de idées. L'imagination est ardente, sans règles, fougueuse, emportée. Le caractère est très fantasque et bizarre. Ceux qui possèdent un pareil front ont l'amour de l'indépendance allant jusqu'à l'oubli du devoir; ils ont horreur de toute règle et de toute discipline. On note aussi chez eux une grande loquacité scientifique qui a la prétention

de raisonner sur tout, et qui casse, tranche et sabre les questions les plus graves avec une énergie audacieuse, qui peut en imposer à un grand nombre de gens.



FIG. 6.

Lorsque le front est conformé comme la figure 7, on peut s'attendre à des idées bizarres et excentriques, à des projets insensés; à un caractère capricieux, irritable et despotique. Les personnes pourvues de ce front



FIG. 7.

se font remarquer par leurs manies, leur esprit de contradiction, l'irrégularité de leur vie, l'extravagance de leurs actions.

Un front très en avant, mais dont le haut se replie fort en arrière, avec un nez arqué et la partie inférieure

du visage très allongée, sont les traits d'un homme qui côtoie la folie (Lavater) (fig. 8).



FIG. 8.

Les fronts proéminents, tels que les n^o 9, 10, 11 et 12 de la figure 2, appartiennent à des esprits faibles et bornés, et qui ne parviendront jamais à une certaine maturité.

Lorsqu'un front arrondi et saillant par le haut, descend en ligne droite vers le bas, et qu'il présente dans l'ensemble une forme perpendiculaire, à peu près comme le 7 (fig. 2), on peut compter sur un grand fond de jugement de vivacité et d'irritabilité; mais en même temps il faut s'attendre à trouver un cœur de glace.



FIG. 9.

Un front perpendiculaire qui incline légèrement en avant, comme celui représenté par la figure 9, indique

un esprit réfléchi, rêveur et soucieux, qui pense beaucoup mais qui agit peu.

Arrondi et proéminent à la partie supérieure, qui se termine en ligne droite vers le bas, et perpendiculaire dans l'ensemble (fig. 10), il révèle une intelligence vive

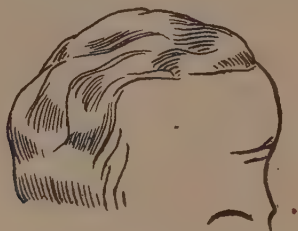


FIG. 10.

et fantasque, une imagination ardente et exagérée, un esprit raisonneur, original, ergoteur et paradoxal, un caractère irritable, cassant, bizarre; un individu qui agit par la tête et par calcul; chez qui les sentiments du cœur font complètement défaut.

Des fronts proéminents par le haut, et paraissant enfoncés vers le bas, chez un homme mûr, semblent être stupides, poltrons, incapables de grandes entreprises.

Un front penché en avant, et dans le genre de celui qu'indique la figure 11, dénote une intelligence forte, mais confuse, qui engendre les idées et les doctrines les plus bizarres et les plus excentriques. C'est un esprit systématique et inventif, qui soumet, tout aux formules mathématiques; médite constamment, s'isole de la vie réelle, argumentant et philosophant sur tout, et qui souvent déraisonne à force de vouloir trop raisonner.



FIG. 11.

Proéminent, comme celui de la figure 12, le front dénote une bien pauvre intelligence, un esprit lourd, bouché, des plus bornés, incapable de tout raisonnement, sans prudence, sans bon sens, sans discernement, dont toutes les actions sont marquées de sottise et d'imbé-



FIG. 12.

cillité, et qui, malgré cela, est doué d'un entêtement excessif, d'autant plus difficile à vaincre que l'intelligence annulée est rebelle à toute raison. Avec cela, taciturnité de caractère, une méchanceté et le développement des passions animales.

La figure 13 montre un esprit systématique, fantasque, ergoteur, aux conceptions profondes, mais exagérées; qui raisonne beaucoup, mais dont la logique et la justesse

des idées ne répondent pas aux actes. C'est un front de théoricien et d'inventeur, propre à concevoir les choses mais qui faillira dans l'application. Aussi, un homme avec un semblable front sera beaucoup plus propre à



FIG. 13.

conseiller qu'à agir; et la prudence qu'il recommande aux autres lui fait souvent défaut.

Le front plat et étroit dénote la pauvreté de l'intelligence, un jugement très borné, le défaut de prudence, et l'absence complète d'imagination, ainsi que la faiblesse de la mémoire.

Un front trop plat, dit Huart, et un derrière de tête qui va trop en pente ne sont pas de bon augure pour l'esprit.

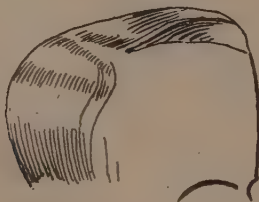


FIG. 14.

Plat et perpendiculaire, depuis les cheveux jusqu'aux sourcils (fig. 14), c'est l'indice d'une très pauvre intelli-

gence et d'un manque total d'imagination; de plus, c'est un esprit faible, creux et très opiniâtre.

Le front arqué représenté par le n° 4 de la figure 2, semble appartenir à une tête de femme, et promet un esprit clairvoyant, nous dirions même penseur.

Le contour 8 est d'une bêtise insupportable. Le 12 est le comble de la faiblesse et de la stupidité. C'est dans cette dernière catégorie qu'il convient de placer les fronts dits « olympiens » des hérédosyphilitiques.

Un front comme celui indiqué par la figure 15, appartient à une tête douée d'une intelligence tardive et médiocre, qui a besoin de beaucoup de temps, d'étude, et de l'aide des autres pour se développer et se mûrir.



FIG. 15.

En compensation, cette personne est douée de bonne volonté pour apprendre; elle possède une âme simple candide, exempte de duplicité, et un caractère rempli de douceur, de souplesse, de docilité et de sensibilité.

Un front tout rond nous donne l'idée d'un homme colère, fier, impétueux et vindicatif.

Uni et rond en forme de boule (fig. 16), le front indique une intelligence lourde, épaisse et obtuse, qui ne parviendra jamais à la maturité; une imagination pauvre, burlesque et confuse; un esprit grossier, maladroit et

inconséquent, qui n'enfante qu'inepties et balourdises; un entêtement invincible et bestial; une nature insouciante, insensible, lâche et paresseuse; qui a des passions sourdes et brutales, et qui ne jouit que par les



FIG. 16.

sens; un caractère taciturne, sournois, sauvage et défiant, ombrageux et jaloux; qui cache et dissimule ses pensées, et qui n'a rien pour se faire aimer.

Un front qui décrit une courbe très décidée, et qui par le haut se replie fortement en arrière, avec le sinus frontal très peu échancré, dénote un individu d'une im-



FIG. 17.

pressionnabilité excessive; capricieux, indécis et mobile; qui agit par saccades, par boutades, et sans réflexion; ayant une imagination très vive, enthousiaste, mobile et capricieuse. Un esprit poétique, sentimental, romanesque et artistique. Un cœur sensible et très faible. Son caractère est doux, souple, très indépendant (fig. 17).

Grandement élevé en rondeur, le front signifie l'homme libéral et joyeux, d'un bon intellect, traitable envers les autres, et orné de plusieurs grâces et vertus.

Un front semblable à celui-ci (fig. 18), indique une puissance assez forte, mais tant soit peu confuse; un esprit actif, bouillant, très entreprenant. Ceux qui ont ce front en partage, ont une imagination bouillante et fantasque qui brille par la richesse des images, la vigueur



FIG. 18.

du coloris et l'originalité des conceptions. Défiant l'imprévu, ils abordent tout avec audace et témérité. La confiance qu'ils ont en eux-mêmes leur donne un rare aplomb. Enflés d'orgueil et dévorés d'ambition, le courage ne leur fait pas défaut; il s'accroît et s'enflamme par les obstacles et les périls. La colère s'allume facilement chez eux, mais dure peu. Ils font tout avec passion. Ils sont ergoteurs, contradicteurs et processifs. Ils ne souffrent pas que l'on porte atteinte à leur honneur, ni à leurs droits, étant toujours prêts à les défendre, même au péril de la vie. Ils recherchent les grandes émotions, le mouvement, la vie agitée; ils ont la passion des voyages et des aventures. Par leur brusque franchise, leur esprit frondeur et provocateur, ils se créent beaucoup d'ennemis. Chose singulière, autant ils sont rudes,

fiers et cassants avec les hommes, autant ils sont faibles avec les enfants et les femmes, par lesquels ils se laissent facilement fléchir et conduire.

En règle générale, un front carré suppose un grand fond de sagesse et de courage.

Le front carré comme celui de la figure 19, indique une intelligence bien organisée, exempte d'excentricités, et qui agit sous l'empire de la raison et du bon sens; un esprit judicieux qui raisonne et qui réfléchit, avant d'agir; qui n'est ni entraîné par l'impatience, ni arrêté



FIG. 19.

par l'indécision; mais qui, avant d'exécuter les choses, en considère et en calcule froidement les diverses chances, afin d'en prévoir le résultat et de n'être pas surpris par l'imprévu. Les individus qui ont un front dans le genre de celui-ci ont l'esprit essentiellement pratique et positif; conservateurs et scrupuleux observateurs des lois, ils sont par-dessus tout amis de l'ordre, amateurs du progrès, pourvu qu'il s'accomplisse sans secousse et par la succession des temps. Réalistes par nature, leur intelligence ne s'élève pas dans les hauteurs de l'inconnu; l'étude des lois physiques leur suffit. Aussi sont-ils incapables de creuser leur esprit, pénétrer et approfondir

les mystères du monde invisible; raisonneurs et logiciens, l'imagination, la pénétration et l'inspiration leur font défaut.

Un front carré, avec des protubérances très saillantes, tel que celui représenté par la figure 20, désigne un homme d'un caractère bouillant, impérieux, dur et cassant, qui impose sa volonté, et qui ne peut souffrir qu'on lui résiste; morose, grondeur, querelleur et maniaque, il est d'une opiniâtreté excessive; inébranlable dans ses convictions; il exécute avec honneur la mission qui lui est confiée et se distingue dans l'accomplissement



FIG. 20.

de son devoir. Dans l'application de la justice, il se montre inexorable et peut pousser la sévérité jusqu'à la cruauté. L'idéalité et la poésie sont absentes de ce front. L'esprit est positif, méditatif, inventif, systématique et calculateur. Un tel homme ne fait rien sans avoir profondément réfléchi. Il n'agit que d'après son propre conseil, n'associant personne à ses projets. Sa philosophie est dure et a quelque chose de sauvage. Il aime la solitude, et quand il est contraint de se trouver dans le monde, il se tient à l'écart. Il parle peu; mais il est susceptible de s'enflammer dans la conversation, surtout lorsqu'il y trouve des contradicteurs. Il tient singulière-

rement à ses droits, et se montre toujours disposé à les faire valoir et à les défendre. Il est fort en controverse, employant l'argument et le sophisme. Pour assurer le triomphe de ses opinions, il ne reculera devant aucune considération, pas même devant l'accomplissement du crime.

Si le front carré est plat et uni (fig. 21), l'intelligence est étroite, l'imagination pauvre, le jugement superficiel, l'esprit dépourvu de feu et d'inspiration, mais positif, pratique et méthodique; incapable de rien inventer; aux calculs mesquins; lent à prendre une détermination;



FIG. 21.

craignant toujours de trop s'avancer; éprouvant des velléités d'ambition, mais manquant de l'énergie nécessaire pour les mettre à effet, et pour lutter ouvertement contre ses adversaires; redoutant les partis extrêmes. Ceux qui ont un front pareil sont prétentieux, confiants en eux-mêmes, et lorsqu'ils ont pris une détermination, ils agissent avec une opiniâtreté aveugle. Vaniteux et convoiteux d'honneurs, ils aspirent à dominer les autres; rusés, dissimulés et menteurs, ils cachent leurs artifices sous des dehors de bonhomie et de simplicité. Ils arrivent à bout de leurs desseins à force de petites intrigues, de flatteries, et même de bassesses. Sans convictions sincères, ils se mettent au service de toutes les

opinions pourvu qu'ils y trouvent la satisfaction de leurs désirs. Ils se montrent de l'avis de tout le monde, en se gardant toujours adroitement une porte de sortie. Ce sont des esprits subalternes qui ont le talent de s'attacher à la fortune de quelque personnage important duquel ils acquièrent la confiance, par les prévenances, les flateries, et un zèle ostensible et exagéré.

Il faut mettre au rang des caractères les plus judicieux et les plus positifs, les fronts carrés dont les marges latérales sont encore assez spacieuses, et dont l'arcade sourcilière est en même temps bien solide.

Un front très étendu en tous sens et ayant dans l'ensemble une direction comme celle indiquée par le n° 2 de la figure 2, signale une haute intelligence, un jugement sûr, une grande force d'attention, et une imagination riche, facultés qui rendent capable de grandes choses dans des genres différents, suivant les circonstances où l'on se trouve placé.

Un très grand front, dit Aristote, indique la propension à la paresse, en même temps qu'une vaste capacité intellectuelle. Ceci pourrait s'expliquer par le fait que la supériorité de l'esprit porte à penser beaucoup plus qu'à agir. En effet, le génie se complait à méditer; et la méditation veut du repos, du silence et de l'isolement : sans compter qu'une intelligence supérieure dissuade des occupations précaires de la vie commune. Et comme le génie suppose de grands besoins et de grandes passions, il faut à l'homme d'une grande capacité le dévouement ou la dépendance de plusieurs. Tandis qu'il pense pour les autres, il faut que les autres travaillent pour lui.

Un front élevé, dont la partie moyenne est la plus saillante, indique un homme avide d'instruction, dont le jugement est sûr, qui aime à remonter des effets aux causes, et à s'élever des faits particuliers aux idées générales : c'est le front des savants et des philosophes.

Elevé et presque droit jusqu'à la racine des cheveux, mais peu large, il signale presque toujours un homme doué de peu d'imagination, franc, sans finesse, mais ferme et même obstiné, et capable de montrer une grande force de caractère.

Allongés, à lignes droites, qui penchent en avant, comme indiqué sur la figure 22, ils sont l'indice d'individus rêveurs, doutant de tout; une intelligence étroite.



FIG. 22.

Lents à concevoir, ils ne voient rien au delà de l'idée fixe qui les préoccupe; ils nourrissent leur esprit de choses chimériques; tournant et retournant dans leur pensée un même projet, sans pouvoir l'effectuer; s'y opiniâtrant à cause de cela, se butant sur tout; brillant peu par l'imagination; manquant de cœur et de sensibilité. Ni aptitudes, ni goûts artistiques. Quelques aptitudes pour la philosophie et les mathématiques, mais fort confuses et fort incomplètes. Très tenaces, très entêtés, ils ne prennent conseil que d'eux-mêmes.

Les fronts longs, et ayant vers le haut une forme plus ou moins sphérique, penchent rarement et fort peu en arrière; ils réunissent invariablement ces trois caractères. Les fronts de ce genre, auront des aperçus de génie, avec un esprit peu capable d'une analyse tranquille; de l'inconstance et de l'opiniâtreté, de la froideur et de l'emportement; à ces contrastes ils joignent d'ailleurs quelque chose de noble et de délicat.

Des fronts allongés, avec une peau fortement tendue et très unie, sur lesquels on n'aperçoit, même à l'occasion d'une joie peu commune, aucun pli doucement animé, sont toujours l'indice d'un caractère froid, acariâtre, soupçonneux, caustique, opiniâtre, fâcheux, rempli de prétentions, rampant et vindicatif.

Allongés en ovale, et conformés comme celui-ci (fig. 23), ils appartiennent à des individus rêveurs, idéalistes et

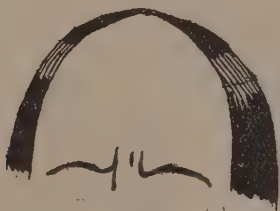


FIG. 23.

enthousiastes; à l'imagination riche, brillante, facile, ardente, artiste et poétique; qui agissent sous l'empire de l'inspiration et de la spontanéité. Doués d'intuition et de pénétration, ils conçoivent avec une extrême facilité; ils devinent les choses plutôt qu'ils ne les apprennent. L'excessive flexibilité de leur intelligence et leur pers-

picacité naturelle les rend propres à apprendre une grande diversité de choses, et cela, presque toujours sans maîtres. Mais la grande mobilité de leur esprit et leur amour du changement, font qu'ils ne prennent ni le temps ni la peine de creuser et d'approfondir les choses. Ils négligent le côté pratique de la vie. Promettent avec facilité mais oublient aussitôt l'engagement qu'ils ont pris. Ils sont amoureux d'indépendance. L'ordre et la méthode leur font défaut. Amateurs du merveilleux, inventeurs, peu imitateurs.

Les fronts allongés, un peu convexes et osseux, annoncent un mélange d'idéalité et d'opiniâtreté; mais aussi le manque d'initiative pratique.

Un front excessivement volumineux annonce un homme de dure conception, mais qui retient d'autant mieux ce qu'il a appris. Lent et paresseux à former les idées, il n'aura pas moins de peine et de répugnance à les exécuter.

Plus le front est allongé, plus l'esprit est dépourvu d'énergie et manque de ressort.

Un front de forme triangulaire, avec des protubérances saillantes (fig. 24), indique un homme à l'imagi-



FIG. 24.

nation ardente, fantasque et capricieuse; des idées multiples; un esprit impétueux, exalté et exagéré, aux con-

ceptions promptes et hardies; agissant avec une grande énergie, sous l'empire d'idées préconçues; inventeur, calculateur et systématique, mais plutôt théorique que pratique. Son caractère contient un grand fond de bienveillance. Irritable et colère, il ne peut souffrir qu'on lui résiste; mais on obtient beaucoup de lui par le raisonnement et la persuasion; rien par l'intimidation ou par la force.

Triangulaire, mais large, uni, légèrement bombé, n'ayant aucune ride permanente, mais se plissant assez



FIG. 25.

facilement sous l'empire des préoccupations et des émotions, le front dénote un individu dont l'intelligence est douée de finesse, de souplesse et de délicatesse; un esprit rêveur, poétique et artistique, dépourvu de feu et d'énergie. Il est incapable de conceptions profondes. Il brille par la facilité de l'exécution, la légèreté de la touche et le bon goût; par la grâce et la finesse des pensées, par l'âme et par le sentiment; enfin, par une imagination féconde et fleurie. Il n'a point d'ordre et ne s'entend nullement à la gouverner de la vie. Sa gaieté est plus apparente que réelle, de même que sa sensibilité et sa tendresse de cœur. Sous son expansivité bruyante se cache un fond de dissimulation. Il a des passions très vives; est

peu stable dans ses affections; est plus fanfaron que courageux (fig. 25).

Si le front triangulaire ou ogival se trouve étroit, très plat et uni, avec une tension affectée de la peau (fig. 26), cela dénote un individu fourbe et menteur. C'est un égoïste, au cœur de glace, lâche, opiniâtre, d'une vanité excessive; tyrannique, incapable de dévoue-



FIG. 26.

ment et de grandes passions, ayant une âme basse et servile. Humble avec les grands, il se montre dur, insolent et arrogant envers les petits et les faibles. Pour lui l'intérêt passe avant tout. Il faut être un habile physionomiste pour découvrir l'adresse, la ruse, la perfidie, qui se cachent sous les apparences trompeuses de ce front, que l'on peut facilement prendre pour celui d'un naïf innocent, ou d'un esprit fort voisin de la bêtise.



FIG. 27.

Un front étroit et triangulaire, conformé comme celui-ci (fig. 27), marque un individu dépourvu d'intelli-

gence, sans aucune capacité; extrêmement indocile et entêté. Indolent, lâche, paresseux; insouciant, sans cœur, poltron. Il ment bêtement et rejette toujours ses fautes sur autrui. Insensible et égoïste, vicieux, grossier, méchant, il n'est relevé par aucune qualité.

Un front étroit et bas, annonce une nature positive, ferme, résistante, et dépourvue d'instincts généreux, incapable presque toujours de hautes pensées et de grandes actions, d'une intelligence très bornée. On peut dire des hommes ainsi organisés, que ce sont des esprits *étroits* et à *vue courte*.

Un front bas, osseux, aux contours anguleux, dénote la rudesse de l'esprit et l'inflexibilité du caractère.

Les hommes dont le front est étroit et bas ne se distingueront jamais par leur génie; mais ils pourront être bons, généreux et braves.

Ceux qui sont portés à la science du calcul, les mathématiciens, les astronomes, peuvent avoir le front peu développé, mais ils se distinguent par la saillie du sourcil en dehors des tempes.

D'après la *Physiognomonie naturelle* (Lyon, 1549). le front étroit indique un homme indocile, sale goulu, gourmand, inconstant. Il peut indiquer aussi de la vivacité.

Des fronts perpendiculaires qui avancent, et qui, sans reposer immédiatement sur la racine du nez, sont ou étroits et plissés, ou courts et unis, présagent infailliblement peu de capacité, peu d'esprit, peu d'imagination, peu de sensibilité.

Les fronts courts, ridés, noueux, irréguliers, enfoncés

d'un côté, échancrés, ou qui se plissent toujours différemment, ne doivent jamais être une recommandation chez vous, et ne doivent jamais captiver votre amitié.

Un front court, à lignes droites, qui penche en avant (fig. 28), appartient à une nature dure, arrêtée, excès-



FIG. 28.

sivement opiniâtre, sans imagination, sans aucune sensibilité; qui agit sourdement et par calcul; remplie de mauvaise volonté et contrariante à tout.

Des fronts courts, conformés comme la figure 29, et sillonnés de rides profondes, indiquent un caractère bouillant, pétulant, et irascible; toujours mécontents,

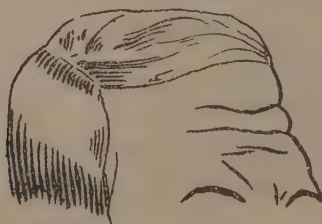


FIG. 29.

qui contrarient sur tout; avec qui il est fort difficile de s'entendre et de vivre, parce que les gens possédant un pareil front sont toujours prêts à quereller et qu'ils se courroucent pour les choses les plus futiles; ils sont ergoteurs, vétillieux, chicanent sur tout, et veulent tou-

jours avoir le dernier mot. Ils imposent leurs volontés, leurs opinions, et ne peuvent souffrir qu'on leur résiste. Arrêtés et cassants dans leurs jugements et dans leurs décisions; opiniâtres et imprudents, ils sont sujets à des erreurs et à de nombreuses déceptions.

Nous venons de passer en revue les principales formes de fronts, et nous avons indiqué les déductions que l'on peut en tirer quant au caractère.

Rassemblons les signes distinctifs d'un front parfaitement beau, dont l'expression et la forme annoncent à la fois la richesse du jugement et la noblesse du caractère.

a) Pour cet effet, il doit se trouver dans la plus exacte proportion avec le reste du visage, égal en longueur et le nez et la partie inférieure;

b) Dans sa largeur, il doit approcher vers le haut, ou de l'ovale ou du carré;

c) Exempt de toute espèce d'inégalités et de rides permanentes, il doit pourtant en être susceptible; mais alors il ne se plissera que dans les moments d'une méditation sérieuse, dans un mouvement de douleur ou d'indignation;

d) Il doit reculer par le haut et avancer du bas;

e) L'arcade sourcilière sera unie et presque horizontale vue d'en haut, elle décrira une courbe régulière;

f) Une petite cavité perpendiculaire et transversale ne fait aucun tort à la beauté du front; cependant ses lignes doivent être assez délicates pour n'être aperçues que lorsqu'elles sont éclairées par une forte lumière

venant d'en haut : d'ailleurs il faut qu'elles partagent le front en quatre cases presque égales ;

g) La couleur de la peau doit être plus claire que celle des autres parties du visage ;

h) Les contours du front seront disposés de manière que, si l'on aperçoit une section qui comprend à peu près le tiers de l'ensemble, on puisse distinguer à peine si elle décrit une ligne droite ou courbe.

Des rides.

Les émotions, les sentiments, nous l'avons déjà dit, s'expriment de diverses manières, et leur physionomie, par des répétitions fréquentes, laisse sur le visage une empreinte permanente qui a une signification et qui peut révéler toute l'histoire morale d'un homme.

Aussi, les rides permanentes du front qui ne sont pas un effet de la vieillesse, ont des significations très diverses, selon la disposition et la conformation du front sur lequel elles paraissent, selon leur position, selon leur dimension.

Elles indiquent tantôt la profondeur de l'intelligence, et tantôt sa faiblesse ; d'autres fois, elles révèlent les soucis, les chagrins : chagrins d'affaires, de cœur ou d'ambition.

Les enfants ont tous une physionomie apathique, sur laquelle on ne peut rien lire ; les jeunes gens ont le front lisse et uni comme de l'ivoire ; mais il est rare, presque impossible, qu'un homme au-dessus de trente

ans ne laisse pas lire sur son visage quelques pages de sa vie.

Evidemment, ici encore, bien des difficultés surgissent. Un homme très nerveux et très excitable a tout un poème écrit dans les rides de sa face; tandis que telle belle dame qui a dépassé l'âge critique, et même l'âge hypercritique, n'aura aucune ride, uniquement parce qu'elle s'est toujours abstenue de rire et de pleurer, et a toujours porté, la nuit, un de ces appareils barbares qui vous transforment en épouvantail, et qui sont destinés à empêcher la formation de la terrible « patte d'oie » et de tout pli en général.

Un front uni et entièrement exempt de rides ne peut appartenir qu'à un homme superficiel et léger, ou bien être l'effet d'une humeur gaie et enjouée. C'est la marque d'un esprit peu profond et dissimulé, et celle d'un caractère heureux ou du moins sans souci.

Il faut noter cependant, qu'il y a des fronts tellement bombés, que les rides n'y naissent qu'à force d'ans et de chagrins.

Des plis de front parallèles, réguliers, pas trop profonds, ou de pareils plis coupés parallèlement, ne se ren-

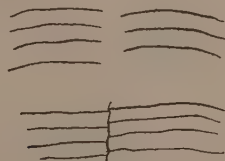


FIG. 30.

contrent guère que chez des hommes très judicieux, sages, probes, et d'un sens droit (fig. 30).

Des plis obliques au front, surtout s'ils sont parallèles ou le paraissent (fig. 31), décèlent infailliblement une pauvre tête, un esprit faux et soupçonneux.



FIG. 31.

Celui qui relève fréquemment les sourcils, et qui ride son front, lorsqu'il parle, est rempli de vanité, infatué de lui-même, obsédé d'inquiétudes intérieures, de désirs ambitieux, et n'est pas sain d'esprit.

Les rides perpendiculaires, quand elles sont d'ailleurs analogues au front, supposent une grande application et autant d'énergie. Sont-elles horizontales et coupées, soit au milieu ou vers le haut, elles proviennent ordinairement de paresse ou de faiblesse d'esprit.

De profondes incisions, des rides perpendiculaires, existant à la racine du nez, entre les sourcils, appartiennent exclusivement à des gens de beaucoup de capacité, des hommes sérieux et réfléchis, qui pensent sainement et noblement; il faut, cependant, que ces traits ne soient pas contre-balancés par d'autres positivement contradictoires.

« Lorsqu'un front noblement voûté se distingue entre les sourcils, dit Lavater (surtout si ceux-ci sont marqués, fournis, réguliers) par le pli sensible d'une ligne perpendiculaire, mais non pas trop prolongée, ou par deux plis parallèles du même genre, c'est sans doute un front de la

première grandeur. De pareils fronts n'appartiennent sûrement qu'à des caractères d'une prudence consommée et d'une maturité mâle. Si vous trouvez des fronts de cette espèce à des femmes, ce sera l'indice infaillible d'une sagesse, d'une honnêteté rare, d'une fierté digne du trône, unie à la plus douce modestie ».

On peut regarder comme un signe d'application habituelle et d'énergie de pensée, ces rides perpendiculaires à la partie inférieure du front. La permanence d'un semblable trait ne peut dépendre que d'une habitude de méditation, ou d'un sentiment prolongé de tristesse ou de mélancolie, dont les hommes médiocres ne sont pas susceptibles.

Une attention presque automatique, qui exerce peu la pensée, peut graver aussi à la partie inférieure du front une ou deux rides longitudinales, sur la signification desquelles les autres traits du visage empêchent de se méprendre. On observe souvent ce signe sur le front d'ouvriers d'une intelligence bornée, et dont la profession exige une attention uniforme et mécanique.

La combinaison régulière de rides horizontales vers la partie moyenne du front, avec des incisions longitudinales profondes entre les sourcils, conviennent aux philosophes, aux gens de lettres et aux artistes laborieux, aux savants et aux sages, qui se sont livrés à l'observation et à la méditation.

Des fronts dont la moitié supérieure est sillonnée de rides fort distinctes, et surtout circulaires, tandis que l'autre moitié se trouve sans aucune ride et très unie, sont la marque infaillible d'un esprit stupide, incapable,

ou peu s'en faut, de toute espèce d'abstraction (fig. 32).

Des plis au front, qui, à la plus légère contraction de la peau, s'abaissent fortement vers le milieu, doivent faire



FIG. 32.

soupçonner un caractère faible (fig. 33). Si les traits en sont permanents, imprimés profondément, plus profondément inclinés encore, ne doutez plus que ce ne soit de la faiblesse ou de la stupidité, accompagnée d'un esprit de lésine et de minutie; mais n'oubliez pas que les génies les



FIG. 33.

plus féconds en talents ont ordinairement au front une ligne qui s'abaisse d'une manière sensible vers le milieu, sur trois lignes parallèles et presque horizontales.

Le froncement habituel des sourcils indique un esprit chagrin, irritable, contradicteur, douteur, pessimiste et frondeur; une intelligence qui éprouve une certaine difficulté à formuler ses idées; un jugement partial, exagéré et fort sujet à l'erreur; un caractère mécontent, grondeur, méfiant, mélancolique; enclin à l'envie et à la jalousie, peu sociale et qui tend à la misanthropie.

Des plis confus très marqués, et luttant, pour ainsi dire, les uns contre les autres, décèlent toujours un caractère sauvage, brouillon et difficile à manier.

Lorsqu'il existe entre les sourcils une surface carrée, absolument plane et qui ne se ride jamais, quoique ce qui l'entoure soit rudement sillonné dans tous les sens, c'est le signe certain du plus haut degré de faiblesse et de confusion dans les idées.

Tous ceux dont le front a des lignes aiguës, confuses, obliques, lorsque l'œil fixé de côté, la bouche fermée, ils épient attentivement ce qui se dit auprès d'eux, à toutes les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir, allieront toujours de la rudesse, de la dureté, de l'indiscrétion, des vues ambitieuses, un esprit soupçonneux.

II

DU NEZ

Il ya dans la figure humaine des traits mobiles et toujours changeants suivant l'état de l'âme, et des traits qui restent invariables quelles que soient les émotions du cœur; le nez est de cette dernière catégorie. Que les lèvres expriment la gaieté par le sourire, la moquerie par une tension équivoque, ou le dédain par le froncement, le nez reste le même, toujours immobile. Spectateur muet et impassible, il se tient au milieu d'une scène passionnée sans lui-même s'émouvoir. Entouré d'acteurs expressifs, il leur prête sa froide assistance quant à l'effet qu'ils projettent, son énergie pour l'accomplir ou sa complaisance à le permettre; mais de rôle actif, il n'en a pour ainsi dire jamais. Que la pièce soit tragique, comme dans la colère, ou comique, comme dans l'explosion de la joie, il ne varie pour cela ni son jeu ni sa contenance. Il conserve toujours la pose du commandement, toujours l'immobilité de l'insouciance, de l'incurie ou de la fermeté.

En faut-il conclure que le nez soit un trait insignifiant pour juger à la première vue du caractère des hommes? Bien loin de là! c'est précisément parce qu'il ne participe point de ces émotions fugaces qui font de la figure hu-

maine un tableau si diversifié et si mobile, qu'il faut attacher plus d'importance aux renseignements qu'il fournit.

Le nez indique beaucoup moins les émotions actuelles que la pente naturelle de l'esprit, que l'énergie de la structure et le genre du tempérament. C'est par lui qu'on découvre la faiblesse ou l'énergie, la noblesse ou l'abjection, une sensualité excessive ou l'assujettissement des passions à une volonté plus forte qu'elles. Mais il divulgue encore mieux les penchants énergiques qui résultent de l'organisation première que les goûts versatiles qui naissent, après coup, de l'éducation ou de l'exemple. Enfin il ne révèle presque aucune des faiblesses acquises ou des vertus de convention; mais il dénote avec quelque certitude quelle est l'essence même du caractère individuel.

Vers l'âge de 13 à 14 ans, c'est-à-dire à l'époque de la puberté, le nez prend le développement et la forme qu'il conservera désormais sans variations.

C'est sur le nez que repose proprement la voûte du front, dont le poids écraserait sans cela impitoyablement et les joues et la bouche. Il est, pour ainsi dire, le prolongement et comme le dernier résultat du front; et comme le front, il offre une sorte d'effigie de l'esprit et comme un programme du caractère.

Le nez et le front sont toujours dans un accord parfait. Il est rare, presque impossible, qu'un nez ignoble soit uni à un beau front intellectuel. Au point de vue physiognomonique, ce que l'un d'eux annonce, l'autre le confirme; leurs décisions sont unanimes. Et l'on peut dire sans risque de se tromper : tel nez, tel front, tel esprit.

« Un nez physionomiquement bon, dit Lavater, est d'un poids inappréciable dans la balance du physionomiste; rien, absolument rien, ne peut l'emporter sur l'influence de ses traits distinctifs. Sans inflexions douces, sans entailles légères, sans ondulations plus ou moins marquées, il n'est point de nez physionomiquement bon, grand ou spirituel. Où vous ne trouverez pas une petite inclinaison, une espèce d'enfoncement dans le passage du front au nez, à moins que le nez ne soit fortement recourbé, n'espérez pas découvrir le moindre caractère de noblesse et de grandeur. »

Un beau nez ne s'associe jamais avec un visage difforme. On peut être laid et avoir de beaux yeux mais un nez régulier exige nécessairement une heureuse analogie des autres traits. Aussi voit-on mille beaux yeux contre un seul nez parfait en beauté; et là où il se trouve, il suppose toujours un caractère excellent, distingué. Voici ce qu'il faut pour la conformation d'un nez parfaitement beau :

- a) Sa longueur doit être égale à celle du front;
- b) Il doit y avoir une légère cavité auprès de sa racine;
- c) Vue par devant, l'épine doit être large et presque parallèle des deux côtés, mais il faut que cette largeur soit un peu plus sensible vers le milieu;
- d) Le bout, ou la pomme du nez, ne sera ni dur, ni charnu : le contour inférieur doit être dessiné avec précision et avec correction, ni trop pointu, ni trop large;
- e) De face, il faut que les ailes du nez se présentent distinctement, et que les narines se raccourcissent agréablement au-dessous;

f) Dans le profil, le bas du nez n'aura qu'un tiers de sa longueur;

g) Les narines doivent aller plus ou moins en pointe, et s'arrondir par derrière; elles seront en général doucement cintrées et partagées en deux parties égales par le profil de la lèvre supérieure;

h) Les flancs du nez, ou de la voûte du nez, formeront des espèces de parois;

i) Vers le haut, il joindra de près l'arc de l'arcade sourcilière; et sa largeur, du côté de l'œil, doit être au moins d'un demi pouce.

Un nez qui rassemble toutes ces perfections, exprime tout ce qui peut s'exprimer. Cependant nombre de gens du plus grand mérite ont le nez difforme; mais il faut différencier aussi l'espèce de mérite qui les distingue. C'est ainsi, par exemple, qu'on voit des hommes très honnêtes, très généreux et très judicieux, avec de petits nez échancrés en profil, quoique d'ailleurs heureusement organisés : ils ont des qualités estimables; mais celles-ci se bornent à un esprit doux et endurant, attentif et docile, fait pour recevoir et pour goûter des sensations délicates. Socrate avait le nez fort laid, et n'en était pas moins un grand homme; mais le fond de son caractère était une humeur douce et patiente.

Voici au reste quelques-unes des formes qu'affecte le nez, et, à ce sujet, quelques conjectures que chacun pourra modifier à sa guise.

Les organisations les plus heureuses se font souvent par ces grands nez, surtout aquilins, formant environ le tiers de la face en hauteur, et le quart de la totalité de la tête.

Les Perses attachaient tant d'importance à ce caractère, au nez aquilin ou très élevé, qu'ils n'auraient pas volontiers reconnu pour roi un prince qui en eût été privé. Voilà pourquoi des eunuques étaient spécialement chargés de malaxer le nez des jeunes altesses persanes.

Un nez aquilin, dit Porta, bien articulé, désigne des hommes de « grand cœur »; et il semble, continue cet auteur, qu'il porte en soi quelque chose de royal et de majestueux.

Il indique, en effet, l'ambition, le courage, la domination, l'orgueil, la libéralité et la magnificence.

Cyrano de Bergerac avait un nez aquilin, et on ne peut mieux décrire les qualités d'un tel nez, qu'en citant la fameuse tirade que lui prêta Edmond Rostand :

... Je m'enorgueillis d'un pareil appendice,
Attendu qu'un grand nez est proprement l'indice
D'un homme affable, bon, courtois, spirituel,
Libéral, courageux...

On a remarqué des familles dont de pareils nez formaient le caractère distinctif et héréditaire; et cette transmission d'une génération à l'autre s'observe principalement parmi les classes oisives et polies, à qui un état de constante prospérité donne le pouvoir de choisir leurs alliances et de jouir d'une vie sans entraves ni vicissitudes. Justement ces personnes pourvues d'un nez aquilin s'adonnent bien rarement aux travaux corporels, par lesquels l'organisation est presque toujours dégradée; elles sont ordinairement entreprenantes, ambitieuses à l'excès. La famille des Borromée était

dans ce cas, et voilà ce qui faisait dire au chef de cette maison, s'adressant à un de ses jeunes parents encore plus remuant que tous les autres : « Soyez éloquent et vertueux tant que vous pourrez; tâchez d'être savant, ce n'est pas l'affaire d'un jour; devenez érudit, à la bonne heure... Mais de grâce, mon cher ami, n'ayez pas l'ambition de devenir saint : la canonisation de votre cousin Charles a ruiné notre famille! ».

Un grand nez surmonté d'un front large et proéminent dont il est séparé par une légère échancrure, indique de la convoitise pour la puissance, la ferme volonté de surmonter les obstacles, et la persévérance nécessaire pour les combattre, mais non la circonspection qui les élude, ni la prudence qui les conjure et les déjoue : celui de Napoléon était de cette dernière espèce.

Les grandes passions, aussi bien que les maladies, amaigrissent la figure et rendent ainsi le nez plus saillant; aussi dit-on de celui dont les projets ont échoué, dont l'ambition se trouve déçue : « Il en aura un pied de nez! » Un pied, c'est beaucoup; mais véritablement, le nez alors paraît plus long.

Des nez qui se courbent en haut de la racine conviennent à des caractères impérieux, appelés à commander, à opérer de grandes choses, fermes dans leurs projets et ardents à les poursuivre.

Lorsque la cloison mitoyenne dépasse ostensiblement, tout en se prolongeant vers la bouche, cela indique presque toujours un égoïsme ou une sensualité tellement avide qu'on n'a nul besoin du signe dont nous parlons pour les remarquer et les fuir.

Les nez perpendiculaires, c'est-à-dire qui approchent de cette forme (car il faut toujours s'en tenir à ce principe que, dans toutes ses productions, la nature abhorre les lignes entièrement droites) ces sortes de nez, disons-nous, supposent une âme qui sait agir et souffrir tranquillement et avec énergie.

Un nez dont l'épine est large, n'importe qu'il soit droit ou courbé, annonce toujours des facultés supérieures; mais cette forme est très rare.

Sans cette large épine, et avec une racine fort étroite, le nez indique souvent une énergie extraordinaire; mais celle-ci se réduit alors presque toujours à une élasticité momentanée, sans suite et sans durée.

Un nez sans aucun caractère frappant, sans nuance, sans inflexions, sans ondulation, sans aucun linéament expressif (fig. 34), peut bien être le nez d'un homme



FIG. 34.

honnête, raisonnable, même aussi d'un caractère assez noble; mais ce ne sera jamais celui d'un homme supérieur ou très distingué.

Dans les physionomies fines, un nez qui présente des inflexions, annonce un caractère noble et généreux.

Un nez droit, un peu carré du bout, dénote une énergie passive, une volonté ferme, calme et raisonnée, qui poursuit ses projets en silence.

Un très grand nez, courbé ou droit, qui s'avance, dénote un individu très original, bizarre et excentrique, utopiste et paradoxal.

Lorsque le nez se courbe dès sa racine, et s'avance en pointe, en simulant un bec de corbeau, il signifie une audace impudente, l'avarice, l'usure et la rapine.

Les hommes dont le nez penche extrêmement vers la bouche (fig. 35), ne sont jamais ni vraiment bons, ni

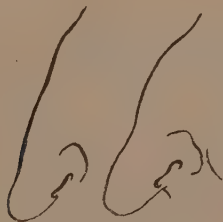


FIG. 35.

vraiment gais, ni grands, ni nobles; leur pensée s'attache toujours aux choses de la terre; ils sont réservés, froids insensibles, peu communicatifs, ont ordinairement l'esprit malin, de mauvaise humeur; ils sont profondément hypochondriaques ou mélancoliques. Si les nez de ce genre sont courbés du haut, c'est encore l'indice d'un penchant extrême pour la volupté.

Des nez marqués des deux côtés de plusieurs enfoncements rendus sensibles au plus léger mouvement, et qui ne disparaissent pas même entièrement dans le

repos le plus absolu, annoncent un esprit lourd, incommode, souvent hypochondriaque, et quelquefois d'une malice opiniâtre et timide qui, n'osant parler, s'en venge par des malices et des grimaces (fig. 36).



FIG. 36.

Le nez gros, charnu, large et évasé du bout, dénote un esprit lourd, obtus, un individu paresseux et lâche, qui se laisse conduire et dominer; porté à la gourmandise et à l'ivrognerie.

Il est des gens timides, des maniaques, qui contractent quelquefois l'habitude de froncer le bout du nez d'une manière insolite. Des nez qui se froncent ainsi facilement et sans cesse, n'appartiennent pas plus à des hommes sincèrement bons, que les nez incapables de se froncer, quand même ils le voudraient, n'appartiennent à des hommes très méchants. Si l'on trouve à de bonnes gens des nez qui non seulement se froncent avec facilité mais qui même en conservent une empreinte assez profonde, ces bonnes gens seront, à coup sûr, imbéciles, à moitié fous.

Le nez se trouvant directement continu au front, sans enfoncement ni dépression intermédiaires, est presque

toujours l'indice de caprices puérils, d'une excessive vanité, et quelquefois des vices et de la bassesse.

Quand le bout du nez se termine en pointe, cela indique un caractère sec, cassant, dur, égoïste. S'il se rencontre avec une bouche horizontale et des lèvres minces, c'est le signe d'une grande méchanceté.

Un nez perpendiculaire, ou presque, large à la racine, et dont le bout carré n'est ni tombant ni relevé, dénote une énergie constante et une volonté raisonnée; un individu qui agit sans précipitation, avec calcul et réflexion.

Modérément petit, droit, et dont le bout se relève doucement, en s'arrondissant légèrement, le nez indique de l'assurance, un esprit vif, fin, spirituel; un homme curieux, loquace, moqueur, vaniteux; mais léger et inconstant en affection.

Un petit nez pointu et d'une forme d'ailleurs élégante, suppose plus de jugement que de sagesse.

Un très petit nez, creusé à sa racine, et dont le bout se relève, en s'arrondissant, dénote un homme efféminé, mobile, indiscret, inconstant dans ses opinions, qui parle et agit sans réflexion, enclin au mensonge et à la ruse.

Un nez médiocre et effilé est l'indice d'une vive sensibilité, de l'imagination et de l'enthousiasme, quelquefois de la finesse, de l'habileté et de l'astuce.

Court, ramassé, épais vers ses ailes, pâle et boursoufflé, c'est le signe d'un tempérament lymphatique, d'une constitution scrofuleuse. Des nez semblables annoncent peu d'énergie, peu de constance, encore moins de jugement; mais ils ne sont pas incompatibles avec un certain degré de mémoire et d'imagination; et

même, comme les individus ainsi conformés sont presque toujours souffrants, oisifs et sédentaires, ils acquièrent parfois une expérience domestique assez précoce pour se faire considérer des leurs comme de petits phénomènes.

Des nez un peu retroussés, avec un enfoncement marqué vers la racine, sous un front plus perpendiculaire que rentrant, décèlent une disposition naturelle à la



FIG. 37.

volupté, aux jouissances de la mollesse, à la jalousie, à l'entêtement; mais une pareille disposition n'est pas incompatible avec la finesse, les talents, la probité, la bonhomie (fig. 37).



FIG. 38.

Des nez retroussés, à des hommes grossiers et colères, sous des fronts hauts, intelligents, avec la lèvre infé-

rieure fort avancée, annoncent presque toujours des caractères d'une dureté insupportable, d'un despotisme effrayant (fig. 38.)

Les hommes colères ont la plupart le nez court et subitement arrondi, ou un peu retroussé, avec des sourcils épais et désordonnés.

Un nez retroussé, qui n'est en désaccord ni avec la bouche ni avec les yeux, est l'indice rarement trompeur d'un caractère sensuel. Socrate avait un nez retroussé, et ce philosophe ne démentait point le présage que l'on tirait d'un de ses défauts.

Un petit nez retroussé, de très petits yeux et des sourcils saillants, en voilà assez pour caractériser un homme hostile, processif et gratuitement méchant. Les gens de cette espèce aliéneraient leur bonheur pour un mot sanglant, leur famille pour une malice; ils ont aussi des louanges fardées pour ceux qui les écoutent, pour les absents sont les censures. Ils perdraient, pour une épigramme, un poste important qu'ils doivent à un madrigal.

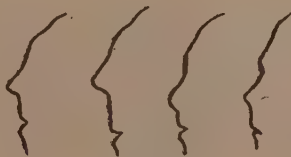


FIG. 39.

Il y a cent sortes de nez retroussés qui ne peuvent appartenir à des têtes remplies de sagesse et de talents; mais si ce nez retroussé est fort court, s'il se trouve joint à une lèvre supérieure longue, et cependant

impropre, s'il est obtus au delà d'un certain degré, croyez qu'aucun trait du visage n'en pourra corriger l'indication funeste (fig. 39).

Un nez court et plat, arrondi du bout, indique la légèreté, l'insouciance, le manque de goût, l'ardeur lascive.

Un nez plat et écrasé, carré du bout, avec des narines larges et ouvertes, indique des goûts très vulgaires; un homme opiniâtre, querelleur, et d'une lascivité cynique.

Les nez aplatis, écrasés, annoncent des infirmités graves toutes les fois qu'il ne résultent pas d'un accident ou d'une maladie. Cette conformation du nez, si vicieuse à nos yeux, est considérée comme une beauté parmi les Hottentots; ces peuples emploient même des moyens artificiels pour produire cette difformité, qui leur semble un ornement enviable.

D'autres peuples ont pensé très différemment. Les Hébreux excluaient du sacerdoce ceux d'entre eux qui avaient le nez contrefait, et les Egyptiens condamnaient les femmes adultères à avoir le nez coupé.

Le trait qui part des narines vers l'extrémité de la bouche, est un des plus expressifs; de son contour, de sa longueur, de son éloignement ou de sa proximité de la bouche, dépend toute l'impression de son caractère.

Est-il arqué sans nuance, sans ondulation, l'extrémité de ce trait touche-t-elle au bout des lèvres, sans aucun intervalle; s'en éloigne-t-elle beaucoup; ce sera toujours également un signe de faiblesse d'esprit.

La narine petite est le signe certain d'un esprit timide, incapable de hasarder la moindre entreprise. Lorsque

les ailes du nez sont bien dégagées, bien mobiles, elles dénotent une grande délicatesse de sentiment, qui peut aisément dégénérer en sensualité et en volupté.

Beaucoup de femmes ont souvent les deux ailes du nez excessivement mobiles.

L'orgueil, le dédain, gonflent et dilatent les narines. La volupté agit de même.

III

DE LA BOUCHE ET DES LÈVRES

La bouche est une des parties les plus mobiles de la figure : c'est le siège principal du sourire, ce plissement léger et si expressif de la physionomie. Mais sa forme même, le volume et la disposition des lèvres, peuvent fournir au physionomiste quelques renseignements utiles.

La bouche est l'interprète et le représentant de l'esprit et du cœur; elle rassemble, et dans son état de repos et dans la variété infinie de ses mouvements, un monde de caractères : elle est éloquente jusque dans son silence.

Regardez plus au front qu'à tout le reste si vous voulez savoir ce qu'un homme est naturellement, ou ce qu'il pourra devenir de par sa nature. Observez la bouche fermée ou dans l'état de repos, si vous voulez deviner ce qu'il est devenu. La bouche ouverte indique surtout le moment présent de son état habituel. « Avez-vous le bonheur, dit Lavater, de rencontrer une bouche fermée sans aucune tension, sans aucune gêne, avec des lèvres bien proportionnées, sous un front caractéristique, penché légèrement en arrière, aux linéaments fins et délicats, à la peau douce et mobile, sans sillons rudes ou trop marqués, que cette tête vous soit sacrée! »

Distinguez soigneusement à chaque bouche :

a) Les deux lèvres proprement dites, c'est-à-dire, celle de dessus et celle d'en bas, chacune séparément;

b) La ligne qui résulte de leur jonction, lorsqu'elles sont doucement fermées, et lorsqu'elles peuvent l'être sans effort;

c) Le centre de la lèvre de dessus;

d) Et celui de la lèvre d'en bas; chacun de ces points en particulier;

e) La *base* de la ligne du milieu (Examinez le profil de la bouche dans un appartement obscur, qui ne reçoit qu'une faible lumière par le haut, et vous apercevrez toujours, plus ou moins distinctement, vers l'extrémité de la ligne du milieu, une incision, un petit angle, qui jette une ombre très caractéristique sur la lèvre inférieure. C'est cet angle et ses alentours que nous appelons *base*);

f) Enfin, les coins qui terminent cette ligne, et par lesquels elle se dégage de chaque côté.

Sans ces distinctions il est impossible de bien juger la bouche.

Une bouche délicate et pure est peut-être une des plus belles recommandations; la beauté du portail annonce la dignité de celui qui doit y passer; ici, c'est la voix, interprète du cœur et de l'âme, l'expression de la vérité et des plus tendres sentiments.

Une bouche régulière et belle peut se rencontrer chez des personnes de divers caractères, et aussi peu semblables sous le rapport de leurs goûts et de leurs passions; mais elle annonce presque toujours quelque chose

de bon, de noble ou de grand. Ceux qui ont une telle bouche ou sont peu tourmentés par de violentes passions, ou ont assez de vouloir pour les maîtriser. Au contraire, l'irrégularité de la bouche est souvent un signe de bassesse ou de méchanceté; on la trouve assez fréquemment contrefaite en ceux dont les passions sont impétueuses et désordonnées.

On remarque un parfait rapport entre les lèvres et le caractère. Qu'elles soient fermes, qu'elles soient molles et mobiles, le caractère est toujours d'une trempe analogue.

Les meilleurs hommes, comme les hommes les plus sages, ont des lèvres bien proportionnées.

Des lèvres un peu fortes, bien prononcées et bien proportionnées, qui présentent des deux côtés la ligne du milieu également bien serpentée, de telles lèvres sont incompatibles avec la bassesse : elles répugnent aussi à la fausseté et à la méchanceté; et tout au plus on pourra leur reprocher quelquefois un peu de penchant à la volupté.

Des lèvres pleines, fraîches et vermeilles, annoncent de la jeunesse et de la santé : une telle bouche a toujours été regardée comme le signe certain d'une grande propension aux plaisirs de l'amour. C'est que, sans même recourir aux causes finales, jeunesse, amour et santé sont d'ordinaire choses inséparables : où l'une existe, on est à peu près sûr de rencontrer l'autre; et tout ce qui témoigne d'une santé florissante est en même temps un signe de sensualité. Il faut à l'amour, ainsi qu'au papillon, comme disent les vieux poètes, des corolles resplendissantes de coloris et de fraîcheur.

Une bouche resserrée, dont la fente court en ligne droite, et où le bord des lèvres ne paraît pas, est l'indice certain du sang-froid, d'un esprit appliqué, ami de l'ordre, de l'exactitude et de la propreté.

Si ele remonte en même temps aux deux extrémités, elle suppose un fond d'affectation, de prétention et de vanité; peut-être aussi un peu de malice, le résultat ordinaire de la frivolité.

Une bouche très resserrée, dont la fente en ligne droite s'abaisse aux coins, avec des lèvres plates et minces, dénote un homme qui a de l'ordre, de la régularité et de l'exactitude, mais dont le cœur est dur et desséché par l'avarice.

Les extrémités de la bouche s'abaissent-elles d'une manière marquée et tirant sur l'oblique, c'est l'expression la plus certaine du mépris, de l'insensibilité, surtout



FIG. 40.

si la lèvre d'en bas est plus grosse que celle de dessus, et la dépasse (fig. 40).

Lorsque les lèvres se ferment doucement et sans effort, et que le dessin en est correct, elles indiquent un caractère réfléchi, ferme et judicieux.

La bouche de la figure 41 promet une sage réserve, de l'aptitude aux affaires et de la fermeté; on y reconnaît la gravité d'un politique qui pèse les syllabes et qui n'est pas sans prétention.

Celle de la figure 42, est pacifique, aimante, persuasive, facile à émouvoir, et d'une bonté enfantine; malgré cela,



FIG. 41.

elle ne manque pas d'une certaine fermeté, et l'on peut compter sur son exactitude.



FIG. 42.

Une bouche bien close (si toutefois elle n'est pas affectée et pointue) annonce le courage; et, dans les occasions où il s'agit d'en faire preuve, les personnes même qui ont l'habitude de tenir la bouche ouverte, la ferment ordinairement.

Une bouche entr'ouverte dénote, ou un homme très attentif, ou une personne affectée de rhume ou de polypes, ou un niais que tout étonne et qui admire, ou bien un homme méditatif qui pense à tout, hormis à lui-même. On ouvre machinalement la bouche pour admirer un chef-d'œuvre, tout aussi bien que pour ouïr un air délicieux. Il suffit d'avoir contracté l'habitude de travailler la nuit, pour avoir de la propension à tenir ainsi la bouche béante.

Des lèvres étroites et pincées peuvent appartenir à un homme d'esprit, mais rarement à un homme vraiment bon; c'est un signe de finesse, de ruse, et quelquefois d'astuce, de malignité ou d'égoïsme.

De grosses lèvres, toujours écartées et béantes, donnent à la bouche un aspect tout opposé, et l'on observe presque toujours la même opposition dans le caractère. Qu'on ne cherche pas un homme fin et rusé, un esprit habile et fécond en expédients, parmi ceux qui ont ainsi la bouche habituellement entr'ouverte. Les filous qui exploitent Paris en plein vent, les picpockets, n'ont pas manqué de faire cette remarque : en physionomistes experts, ils s'adressent avec prédilection aux gens qui admirent, bouche béante, les curiosités de la grande ville.

Des lèvres charnues ont toujours à combattre la sensualité et la paresse. Celles qui sont rognées et fortement prononcées, inclinent à la timidité et à l'avarice.

Une bouche béante est plaintive; une bouche fermée souffre avec patience.

Le Brun a fait remarquer que, « lorsque l'âme se plaint, la bouche s'abaisse par les côtés; lorsqu'elle est contente les coins de la bouche s'élèvent en haut; lorsqu'elle a de l'aversion, la bouche se pousse en avant et s'élève par le milieu. »

De trop grandes lèvres, quoique bien proportionnées, annoncent toujours un homme peu délicat, sordide ou sensuel, quelquefois même un homme stupide ou méchant.

Toute bouche qui a deux fois la largeur de l'œil, est la bouche d'un sot; la largeur de l'œil s'entend prise de son extrémité vers le nez jusqu'à l'extrémité extérieure de l'orbite, les deux largeurs étant mesurées sur le même plan.

Où le mépris est habituellement peint sur les lèvres, il n'y a point de véritable amour (fig. 43).



FIG. 43.

Une bouche pour ainsi dire sans lèvres, dont la ligne du milieu est fortement tracée, et qui se retire en haut vers les deux extrémités, sous une lèvre qui, vue de profil depuis le nez, paraît arquée, une pareille bouche ne se voit guère qu'à des avares rusés, actifs, industriels, froids, durs, flatteurs et polis, mais atterrants dans leur refus (fig. 44).



FIG. 44.

Une petite bouche étroite, sous de petites narines et un front elliptique, est toujours peureuse, timide à l'excès, d'une vanité puérile, et s'énonce avec difficulté. S'il se joint à cette bouche de grands yeux saillants, troubles, un menton osseux, oblong, et surtout si la bouche se tient habituellement ouverte, soyez encore plus sûr de l'imbécillité d'une pareille tête. Mais ces signes ne sont-ils qu'à peu près tels que vous venez de

les désigner, ils pourront appartenir à des hommes honnêtes, pieux, propres aux vertus de la vie privée.

Il est stupide tout visage dont la bouche, vue de profil, a au moins la moitié de la longueur de l'espace compris entre la paupière supérieure et le dernier point de l'extrémité de la bouche.

Il est stupide encore tout visage dont la partie infé-

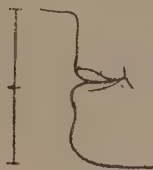


FIG. 45.

rieure, à compter depuis le nez, se divise en deux parties égales par la ligne centrale de la bouche (fig. 45).

Une grande bouche, avec des lèvres grosses, en forme de bourrelet, dont celle d'en haut s'efface sur la lèvre inférieure qui débordé, indique un homme d'un esprit lourd et borné, aux instincts grossiers, d'une sensualité bestiale.

Si les lèvres sont très grosses et arrondies, l'homme est stupide, immonde et glouton.

Une très petite bouche en cœur dénote chez l'homme un caractère vaniteux, léger, efféminé et poltron. La même bouche, chez la femme, indique une coquetterie miévreuse et de la frivolité.

Quand la bouche est arquée et serrée, cela signifie un homme orgueilleux, plein de lui-même, tyrannique et despote, qui ne souffre pas qu'on résiste à ses volontés,

et à ses caprices; et qui, de plus, ne jouit pas de la plénitude de sa raison.

De petites lèvres et la ligne centrale de la bouche fortement tracée, et se retirant en haut sur les côtés d'une manière désagréable, annoncent la méchanceté et une insensibilité froide; un mépris des hommes incompatible avec des affections libérales.

Si la bouche est déprimée et rentrée en dedans, avec des lèvres minces, cela indique un homme hypocrite, envieux, plein d'astuce, d'une méchanceté farouche.

Lorsque la bouche est de travers et déformée par une distorsion notable, c'est l'indice d'une nature perverse, déréglée, fort encline au vice et à la méchanceté; on chercherait en vain une âme droite, loyale, et de nobles aspirations chez un individu ayant une semblable bouche.

Celui-là est certainement un méchant, qui sourit ou cherche à cacher son sourire lorsqu'il est question des souffrances ou des travers d'autrui. Les gens de cette espèce ont communément fort peu ou de fort petites lèvres; la ligne centrale de la bouche, fortement tracée, se retire vers le haut des deux extrémités d'une manière désagréable : ils ont aussi les dents terribles.

Ceux qui se mordent les lèvres sont faux, envieux et trompeurs.

Ne vous prévenez jamais contre un homme qui, soit qu'il se taise, soit qu'il parle, qu'il écoute ou qu'il interroge, qu'il réponde ou qu'il raconte, qu'il rie ou qu'il pleure, qu'il soit triste ou gai, conserve toujours une bouche remplie de grâce, ou du moins d'ingé-

nuité, une bouche qui ne perd jamais de belles proportions, et ne laisse jamais voir une dent caustique, une dent disposée à mordre; mais celui dont les lèvres tremblent, surtout une moitié de la lèvre supérieure, et qui cherche à cacher ce mouvement, pourra vous être utile, à la vérité, par la malignité de ses critiques, qui, à coup sûr, vous blesseront profondément.

Une bouche dans le genre de celle indiquée par la figure ci-dessous (fig. 46) peut appartenir à une personne



FIG. 46.

qui est peut-être fort aimable, mais qui est trompeuse, et mue par les motifs les plus égoïstes.

Si la langue s'avance légèrement entre les lèvres, cela dénote une nature sensuelle et, surtout chez la femme, un grand penchant à de mauvaises habitudes cachées.

Chez la femme, des lèvres velues dénotent des appétits libidineux.

Le long intervalle placé entre la bouche et le nez est

toujours le signe d'un défaut de prudence par excès de franchise.

Lorsque les autres signes concordent, la proximité du nez et de la bouche est une marque de simplicité, de faiblesse, d'imbécillité.

La figure 47 indique l'allure générale des lèvres de ceux qui exercent un contrôle sur leurs appétits et leurs sentiments.



FIG. 47.



FIG. 48.

Les lèvres de la figure 48, sont celles des impulsifs, de ceux qui n'ont pas la volonté nécessaire pour réprimer leurs instincts.

Les bouches dont les deux lèvres sont également



FIG 49.

avancées, appartiennent ordinairement à des hommes honnêtes et sincères (fig 49).

La saillie de la lèvre supérieure débordant un peu l'inférieure, est la marque distinctive de la bonté et d'une grande franchise. Cependant il ne faudrait pas refuser toute bonté à la lèvre d'en bas qui avance; mais dans ce cas il faut s'attendre plutôt à une froide et sincère bonhomie, qu'au sentiment d'une vive tendresse.

Une lèvre de dessus qui déborde l'inférieure, sans exagération, indique aussi de la raison, de la prudence et la droiture du caractère.



FIG. 50.

Les personnes d'un tempérament lymphatique ont la lèvre supérieure grosse et comme tuméfiée : une bouche ainsi disposée est donc un signe de faiblesse; elle annonce un caractère timide et sans énergie (fig. 50).

Une lèvre supérieure qui se renverse est le signe de l'effronterie et quelquefois de la menace.

Toute disproportion très marquée entre la lèvre supé-



FIG. 51.

rieure et la lèvre inférieure, est l'indice de folie ou de méchanceté (fig. 51).

Chacun sait, dit Herder (*De la Plastique*), combien la

lèvre supérieure caractérise le goût, le penchant, l'appétit, le sentiment de l'amour; que l'orgueil et la colère la courbent; que la finesse l'aiguise; que la bonté l'arrondit; que le libertinage l'énervé et la flétrit; que l'attrait et le désir s'y attachent par un attrait inexprimable.

Comme est l'enfoncement du milieu de la lèvre supérieure chez un homme qui n'est pas d'ailleurs dénué d'intelligence, telle sera, plus ou moins, son humeur, la



FIG. 52.

malice de son esprit, la froideur de son âme, l'active sagacité de ses ruses. La bouche de la figure 52 rappelle l'enjouement satirique d'un Sterne, et sa subtilité d'esprit; on lui accorderait, de plus, le don de la parole, et une énergie exempte de violence.

Une lèvre inférieure qui se creuse au milieu, n'appartient qu'aux esprits enjoués. Regardez attentivement un homme gai, dans le moment où il va produire une saillie, le centre de sa lèvre ne manquera jamais de se baisser et de se creuser un peu.



FIG. 53.

Lorsque, chez un homme d'esprit, d'un caractère énergique, vous observerez assez près du centre de la ligne du milieu de la bouche, une ouverture qui, ne se fermant

guère, ou point du tout, laisse entrevoir une dent, même la bouche fermée d'ailleurs, c'est le signe d'une sévérité froide et sans pitié, d'une méchanceté dédaigneuse, insultante, et qui se plaît à faire du mal (fig. 53).

Une lèvre inférieure assez saillante pour dépasser sensiblement la lèvre supérieure, annonce du penchant à la volupté, aux plaisirs sensuels en général, et même au



FIG. 54.

cynisme, si cette saillie est trop marquée : caractère qui d'ailleurs indique aussi une grande irritabilité (fig. 54).

La lèvre inférieure se trouvant plus avancée que la supérieure, indique aussi le dédain et la fierté, le sentiment intime de la force et de la supériorité. Les hommes de génie, les philosophes, avancent ainsi, presque toujours instinctivement, la lèvre inférieure.



FIG. 55.

Lorsque la portion de la lèvre inférieure qui se trouve juste au-dessous de la partie rouge, se porte en avant,

comme l'indique la figure 55, on peut compter sur un caractère jaloux.

Si la lèvre inférieure, avec les dents, dépasse horizontalement la moitié de la largeur de la bouche, vue de profil (fig. 56), comptez, suivant l'indication des autres



FIG. 56.

nuances de la physionomie, sur un de ces quatre caractères isolés, ou sur tous les quatre réunis : bêtise, rudesse, avarice, malignité.

En général, une lèvre, d'en bas fort avancée, charnue à l'excès, et d'une coupe rebutante, n'est jamais le signe de la raison et de la probité; jamais elle n'admet cette délicatesse qui est la pierre de touche d'un jugement droit et solide; mais, d'un autre côté, n'oubliez pas de porter en compte ce que l'âge, les accidents, peuvent avoir ajouté à la difformité de ce trait expressif.

On peut admettre, en résumé, trois classes principales pour les différentes formes de la bouche. Dans la première il faut ranger les bouches dont la lèvre supérieure dérobe celle d'en bas; conformation qui est le signe distinctif de la bonté. Il faut comprendre sous la seconde espèce, les bouches dont les deux lèvres sont également avancées, de manière qu'une règle, appliquée sur les deux extré-

mités, décrive une perpendiculaire : c'est la classe des gens honnêtes et sincères. Il faut en établir une troisième pour les bouches dont la lèvre inférieure dépasse celle de dessus; mais la saillie de la lèvre d'en bas varie si prodigieusement, ses contours sont tellement diversifiés, qu'une qualification générale pourrait aisément donner lieu à des erreurs ou à des abus. On peut cependant dire que cette dernière configuration de la bouche offre un mélange de flegme et de vivacité.

S'il fallait désigner les trois classes par des termes génériques, nous appellerions la première, *sentimentale*; la seconde, *loyale*; la troisième, *irritable*.

IV

DU MENTON

Nous n'avons relativement, que peu de chose à dire du menton, considéré comme partie expressive de la physionomie. Faisons remarquer, en passant, que l'homme est le seul des animaux qui ait un véritable menton. Les Nègres l'ont moins saillant que les hommes des autres races, et surtout que les Européens. Aussi un menton un peu avancé et une bouche rentrante, donnent-ils beaucoup de noblesse à la physionomie. Les artistes grecs avaient bien fait cette observation; les tête de leurs dieux offrent toutes cette disposition favorable du menton et de la bouche : la chose est surtout remarquable sur la face du Jupiter Olympien, lequel réunit d'ailleurs tous les caractères de la grandeur et de la majesté.

Pour qu'un menton prononcé et un peu saillant donne de la noblesse à la physionomie, il faut toutefois que la forme en soit gracieuse et bien proportionnée. Un gros menton bien massif produit un effet tout opposé : on le nomme alors *mâchoire* ou *ganache*; et le sens figuré qu'on a l'habitude d'attacher à ces noms donne une idée assez exacte de l'intelligence aussi bien que du caractère de tout homme ainsi conformé.

Souvent le caractère de l'énergie ou de la faiblesse de l'individu, se manifeste uniquement par le menton.

Un menton plus avancé que la bouche, est un signe de force et d'énergie. Il annonce toujours quelque chose de positif; tandis que la signification d'un menton reculé est toujours négative.

Un menton pointu et saillant, un menton *de galoche*, comme on le nomme, indique souvent un esprit délié, plein de ressources, et quelquefois même un peu empreint de malice. Ce menton passe ordinairement pour le signe de la ruse; cependant, on peut reconnaître cette forme chez les personnes les plus honnêtes : chez elles la ruse n'est qu'une bonté raffinée. Le plus ordinairement, cette forme exagérée est un indice de rachitisme.

Au contraire, un menton reculé en arrière, alors même qu'il se rencontre chez des personnes spirituelles, indique presque toujours un caractère tranquille et doux.

La fossette dans un menton bien proportionné au reste du visage, marque un bon esprit, un homme pacifique et serviable.

Une forte incision au milieu du menton semble indiquer sans réplique un homme judicieux, rassis et résolu; à moins que ce trait ne soit démenti par d'autres traits contradictoires.

Les mentons angulaires ne se voient guère qu'à des gens sensés, fermes et bienveillants.

Un menton long, large, lourd, nous parlons de la partie osseuse, ne se voit guère qu'à des hommes grossiers, durs, orgueilleux et violents.

Grand, arrondi, gras, à double étage, dans le genre de

celui indiqué par la figure 57, il désigne un homme chez lequel la sensualité et les instincts matériels sont prédominants.



FIG. 57.

Le menton conformé comme l'indique la figure 58, annonce un homme trompeur, et sur la constance duquel il ne faut point compter.



FIG. 58.

Un grand menton osseux, qui du bas s'avance en pointe, annonce un homme dur, égoïste, impitoyable, d'une volonté ferme et cassante; avare, rapace, méchant et dangereux.

Les gens aux mentons plats sont froids, secs, personnels; leurs sentiments et leurs penchants sont essentiellement égoïstes.

Anguleux et droit, le menton désigne l'homme réfléchi, prudent et ferme en ses résolutions.

Le menton de moyenne grandeur, rond et saillant modérément, désigne un homme qui agit avec raison, prudence et réflexion; dont la volonté est ferme, mais non pas inflexible.

Si le menton porte décidément un caractère de prudence et de sagesse, il n'est point d'indication physiologique plus infaillible. Le menton a décidément ce caractère lorsqu'il est un peu enfoncé ou coupé vers le milieu; lorsque la partie inférieure est un peu saillante, l'est avec plus ou moins de nuances, d'entailles, de traits marqués, et par-dessus rentrant encore vers le milieu.

Les mentons ronds avec la fossette, peuvent être regardés comme le gage de la bonté.

Un menton mou, charnu et à double étage, est, la plupart du temps la marque et l'effet de la sensualité.

Petit, rond et très peu saillant, il annonce un homme craintif, timide et inconstant, sans énergie, et dont la volonté est mobile et défaillante.

Le menton petit, relevé et saillant du haut, effacé et fuyant du bas, désigne un individu perfide, méchant, cruel, envieux, hypocrite.

S'il recule, en s'arrondissant, il indique un caractère faible et irrésolu, qui se dérobe devant les obstacles et devant la lutte, par mollesse et par paresse.

En résumé, on peut établir trois classes générales pour les différentes formes de mentons.

Dans la première, il faut ranger les mentons qui recu-

lent; dans la seconde, ceux qui, dans le profil, sont en perpendicularité avec la lèvre inférieure; dans la troisième enfin, ceux qui débordent la lèvre d'en bas, ou, en d'autres termes, les mentons pointus. Le menton reculé, qu'on pourrait appeler hardiment le menton féminin, puisqu'on le retrouve presque à toutes les femmes, fait toujours soupçonner quelque côté faible; les mentons de la seconde classe, inspirent la confiance; ceux de la troisième accréditent l'idée d'un esprit actif et délié, pourvu toutefois qu'ils ne fassent pas *l'anse*, car cette forme exagérée conduit ordinairement à la pusillanimité et à l'avarice.

V

DES YEUX

Nous allons maintenant étudier la partie la plus expressive et la plus importante de la physionomie : les yeux sont nommés avec raison par tous les peuples les miroirs les plus fidèles de l'âme.

C'est l'œil qui donne à la physionomie quasi toute son expression. Le reste du visage fût-il presque entièrement voilé et ne vît-on d'un homme que les yeux et leurs contours, on pourrait encore y lire l'état de son âme et la nature des passions qui l'émeuvent. Sans les yeux, au contraire, le visage n'exprime plus rien de précis, plus rien d'explosif. Les autres traits laissent bien reconnaître encore sur le visage, un être sensible et intelligent ; mais dans les yeux, c'est l'homme même, c'est son âme tout entière qui nous apparaît.

C'est par les yeux principalement qu'on juge de la ressemblance et du vrai caractère de la physionomie : c'est par eux qu'Hélène, dans l'*Odysée*, reconnaît aussitôt Télémaque pour le fils d'Ulysse.

L'œil contribue au langage du cœur et de l'intelligence ; il exprime les émotions les plus tumultueuses, les mouvements les plus doux, les sentiments les plus délicats, les agitations violentes et subites. Il exprime et fait naître en même temps les plus douces ou les plus fortes

impressions; il les transmet par des traits rapides, qui portent dans une autre âme le feu, l'action, l'image de celle dont ils émanent; sa langueur, sa force, son abattement; l'éclat que lui donnent le désir, l'amour, propage les émotions qu'il rend si vivement, et l'on sait, en général, combien des regards douloureux, un œil tendre et passionné, sont des moyens d'attendrissement et de séduction éloquents, décisifs.

L'œil est toujours celui qui résiste le mieux à l'hypocrisie et qui obéit le plus facilement aux émotions vraies. On peut pleurer quand l'âme est pleine de joie; on peut rire avec une âme déchirée; mais il est presque impossible d'affronter ouvertement le regard d'autrui quand on sent le besoin de cacher une émotion.

En Chine, dit-on, les juges ne cherchent la vérité que dans les seuls regards des accusés : il est bien difficile, en effet, que le criminel n'y laisse pas voir son trouble, son embarras et ses remords.

L'absence du regard, chez les aveugles, principalement chez les aveugles-nés, change entièrement leur physionomie, et lui donne un aspect très particulier et tout à fait disgracieux, un caractère d'uniformité et de monotonie. Il y a bien des choses à dire sur cette physionomie caractéristique des aveugles, et sur les causes qui concourent à sa formation. Mais nous n'insisterons pas davantage sur des considérations de cet ordre, qui nous entraîneraient trop loin.

Voici, par contre, quelques observations de Buffon sur les yeux, qui nous ont paru dignes de retenir l'attention.

« C'est surtout dans les yeux, dit-il, que se peignent les images de nos secrètes agitations, et qu'on peut les reconnaître : l'œil appartient à l'âme plus qu'aucun organe; il semble y toucher et participer à tous ses mouvements; l'œil reçoit et réfléchit en même temps la lumière de la pensée et la chaleur du sentiment : c'est le sens de l'esprit et la langue de l'intelligence. »

« Les couleurs les plus ordinaires dans les yeux sont l'orangé et le bleu, et le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux que l'on croit être noirs ne sont que d'un jaune-brun ou d'orangé foncé; il ne faut, pour s'en assurer, que les regarder de très près; car, lorsqu'on les voit à quelque distance, ou qu'ils sont tournés à contre-jour, ils paraissent noirs, parce que la couleur jaune-brun tranche si fort sur le blanc de l'œil, qu'on la juge noire par l'opposition du blanc. Les yeux qui sont d'un jaune moins brun, passent aussi pour des yeux noirs; mais on ne les trouve pas si beaux que les autres, parce que cette couleur tranche moins sur le blanc. Il y a aussi des yeux jaunes et jaunes-clairs : ceux-ci ne paraissent pas noirs parce que ces couleurs ne sont pas assez foncées pour disparaître dans l'ombre. On voit très communément dans le même œil des nuances d'orangé, de jaune, de gris, et de bleu : dès qu'il y a du bleu, quelque léger qu'il soit, il devient la couleur dominante. Cette couleur paraît par filets dans toute l'étendue de l'iris, et l'orangé est par flocons autour et à quelque petite distance de la prunelle; le bleu efface si fort cette couleur, que l'œil paraît tout bleu, et on ne s'aperçoit du mélange de l'orangé qu'en le regardant

de près. Les plus beaux yeux sont ceux qui paraissent noirs ou bleus; la vivacité et le feu, qui font le principal caractère des yeux, éclatent davantage dans les couleurs foncées que dans les demi-teintes de couleur; les yeux noirs ont donc plus de force d'expression et plus de vivacité; mais il y a plus de douceur, et peut-être plus de finesse dans les yeux bleus; on voit dans les premiers un feu qui brille uniformément, parce que le fond, qui nous paraît de couleur uniforme, renvoie partout les mêmes reflets; mais on distingue des modifications dans la lumière qui anime les yeux bleus, parce qu'il y a plusieurs teintes de couleurs qui produisent des reflets différents. »

« Il y a des yeux qui se font remarquer sans avoir, pour ainsi dire, de couleur : ils paraissent être composés différemment des autres; l'iris n'a que des nuances de bleu et de gris, si faibles, qu'elles sont presque blanches dans quelques endroits; les nuances d'orangé qui s'y rencontrent sont si légères, qu'on les distingue à peine du gris et du blanc, malgré le contraste de ces couleurs; le noir de la prunelle est alors trop marqué, parce que la couleur de l'iris n'est pas assez foncée; on ne voit, pour ainsi dire, que la prunelle isolée au milieu de l'œil; ces yeux ne disent rien, et le regard en paraît fixe ou effaré. »

« Il y a aussi des yeux dont la couleur de l'iris tire sur le vert; cette couleur est plus rare que le bleu, le gris, le jaune et le jaune-brun; il se trouve aussi des personnes dont les yeux ne sont pas de la même couleur. »

« Cette variété qui se trouve dans la couleur des yeux est particulière à l'espèce humaine et à celle du cheval. »

La forme des yeux diffère dans les ouvrages de l'art comme dans ceux de la nature; et les anciens, qui furent de profonds observateurs de la nature, n'ont pas manqué d'en saisir les nuances. Dans les images des divinités et dans les têtes idéales, cette forme diffère au point que les yeux deviennent des traits caractéristiques. Dans les têtes de Jupiter, d'Apollon et de Junon, le coupe de l'œil est grande et arrondie; elle est plus étroite qu'à l'ordinaire dans sa longueur, pour donner plus de majesté à l'arc qui la couronne. Pallas a pareillement de grands yeux, mais elle a les paupières baissées, pour donner à son regard un air plus virginal. Vénus, au contraire, a les yeux petits; la paupière inférieure, tirée en haut, caractérise cette grâce et cette langueur que les Grecs nomment *ύγρόν*. Ce sont des yeux de cette nature qui distinguent Vénus, Uranie, de Junon.

L'œil de l'homme diffère en plus d'un point d'un œil de femme. La peau est plus fine, plus délicate chez la femme; ses bords paraissent habituellement un peu humides, disposition qui, un peu plus accentuée, révèle des propensions voluptueuses et tendres. L'œil de la femme est plus oblong, moins saillant que celui de l'homme. La paupière supérieure est plus développée, plus souvent étendue, ou à moitié relevée. Les cils sont plus long, plus épais, plus soyeux chez la femme. Les sourcils ont aussi des caractères différents, dont nous reparlerons dans un autre chapitre.

Toute physionomie dans laquelle les yeux sont de travers est l'indice d'une intelligence qui divague; d'un esprit faux, sophiste, fantasque, et capricieux, rempli de bizarreries.

Si le défaut d'alignement des yeux coïncide avec la distorsion de la bouche, et quant à cela se joignent des traits anguleux, une bouche sans lèvres, cintrée et surbaissée des coins, un menton anguleux, le teint bilieux, vous avez affaire à un fanatique exalté, un énergomène rageur qui a la férocité du tigre, qui se délectera dans les orgies les plus épouvantables.

Les personnes qui ont les yeux petits et enfoncés, celles-là voient et observent souvent à la dérobée, et sont les plus aptes à dissimuler et à feindre; celles, au contraire, dont les yeux sont grands et limpides, laissent deviner incontinent tout ce qui se passe dans leur âme.

Hippocrate avance que de petits yeux, enchâssés dans une grande tête, indiquent un homme colère; que de grands yeux noirs, avec un nez gros, large et camard, sur une grosse tête, annoncent la bonté.

Le fripon, l'hypocrite, tous ceux qui ont quelque intérêt à ne pas mettre leur conscience à nu, ont bien soin de ne pas regarder en face ceux qui les examinent ou les interrogent.

L'homme timide baisse ou détourne aussi les yeux; soit qu'un regard pénétrant le trouble ou l'inquiète, soit qu'il craigne de laisser lire dans ses yeux un sentiment qui pourrait déplaire ou offenser.

La honte est dans les yeux, a dit Aristote; et en effet, celui qui éprouve cet état moral, vous regarde à peine, et détourne les yeux vers la terre.

Voyez, au contraire, ceux qui aspirent à se communiquer leurs plus secrètes pensées, deux êtres qu'unit une parfaite intimité et une étroite sympathie; leurs

regards se cherchent; et dès qu'il se rencontrent, tout est dit, tout est compris. Qui n'a pas connu, au moins une fois en sa vie, cette vive et charmante conversation des yeux! Qui n'a pas lu avec ivresse dans les regards de l'objet aimé, un reproche, un aveu, une promesse soudaine, un tendre souhait, un sacrifice consenti, et quelquefois un confiant abandon avec serment d'éternité!

Les yeux alors en disent plus que la parole, et ils le disent mieux. Et même ces diverses émotions de l'âme deviennent souvent aussi manifestes pour de froids spectateurs, que pour celui qui les fomenté, qui les ressent ou les partage en silence; silence délicieux, qui prétend être discret quand il n'est qu'éloquent!

Il y a deux choses à considérer dans les yeux, en tant que signes physiognomoniques : d'abord leur forme et leur structure proprement dites; puis leur expression, c'est-à-dire le regard.

La forme des yeux fait différencier certaines races : ainsi les Tartares et les Chinois ont les yeux placés ou du moins voilés obliquement, par une bride sur l'angle interne. En médecine, cela constitue l'« œil mongolien », qui est un des traits principaux du facies mongolien ou asiatique, caractérisant l'idiotie congénitale. Chez les Européens, le yeux se terminent par des angles nets, et sont placés sur une même ligne horizontale.

La grandeur apparente et la forme des yeux varient singulièrement. Le globe de l'œil est toujours à peu près le même; c'est l'ouverture plus ou moins considérable des paupières qui le fait paraître plus ou moins grand. Cependant, des paupières épaisses et toujours à demi

fermées dénotent un esprit paresseux et lent. Des yeux très ouverts, et qui laissent voir le blanc de la sclérotique tout autour de la prunelle (fig. 59) sont dans un état de tension qui n'est pas naturel; indiquent un esprit bizarre, original, et parfois un commencement de folie; ou n'appartiennent qu'à des hommes inquiets, passionnés, à moitié fous; jamais à des hommes d'un jugement sain, mûr, précis, et qui méritent une parfaite



FIG. 59.

confiance. C'est aussi quelquefois le signe d'une maigreur extrême.

Ces yeux larges, où il paraît beaucoup de blanc au-dessus de la prunelle, sont communs au tempérament lymphatique et au tempérament sanguin. Mais dans la comparaison on les distingue aisément : les uns sont faibles, battus, et vaguement dessinés; les autres sont pleins de feu, fortement prononcés et moins échancrés; ils ont des paupières plus égales, plus courtes, mais en même temps moins charnues.

Des yeux fendus en amande sont un indice de douceur et de sensibilité.

Les personnes qui ont de petits yeux ronds, enfoncés et pétillants, percés *en vrille*, comme on dit, sont ordinairement remarquables par la sagacité, la finesse et la

vivacité de l'esprit, souvent même par une malignité satirique.

Des yeux qui, vus de profil, semblent presque de niveau avec le profil du nez, sans être pourtant à fleur de tête, sans ressortir de dessous les paupières (fig. 60),



FIG. 60.

indiquent constamment une organisation faible; et, si cette première indication n'est pas démentie par d'autres traits bien prononcés, une sorte d'imbécillité.

Certains yeux très ouverts, très saillants, avec des physionomies fades, annoncent de l'entêtement sans fermeté, de la bêtise avec des prétentions à la sagesse, un caractère froid qui voudrait montrer de la chaleur, et n'est tout au plus susceptible que d'un feu momentané.

Les yeux très saillants indiquent de la loquacité, de la lourdeur d'esprit, le manque de bon sens et de raison.

Des yeux gros et saillants, avec les paupières supérieures épaisses et celles du bas gonflées en forme de poche, sont l'indice de la gourmandise, de la gloutonne-

rie, et de toutes sortes d'excès dans le boire et le manger.

Les yeux enfoncés et mobiles signifient la ruse et la malice.

Petits et enfoncés, ils sont l'indice de l'envie, de la tromperie, de la trahison.

Les yeux qui ne sont ni saillants ni enfoncés, mais qui tiennent le milieu entre les uns et les autres, signifient de bonnes mœurs et une intelligence bien équilibrée.

Des yeux grands et enfoncés annoncent la bonté et la douceur de caractère; les petits, au contraire, sont l'enseigne de la ruse, de la fraude.

Plus la peau des paupières au-dessus de la prunelle fait de saillie et paraît comme coupée pour ombrager la prunelle, tandis qu'en haut elle se retire vers l'arcade sourcilière, plus vous devez vous attendre à trouver de la finesse, du tact, une certaine susceptibilité amoureuse, un goût original, en même temps une délicatesse de sentiments vraie, courageuse et constante.

Quand le bord, ou la dernière ligne circulaire de la paupière d'en haut décrit un plein cintre, c'est la marque d'un bon naturel et de beaucoup de délicatesse, quelquefois aussi d'un caractère timide, féminin ou enfantin.

Des yeux qui ne jettent point de plis du tout, ou qui jettent beaucoup de plis allongés, toutes les fois qu'ils veulent exprimer la joie ou la tendresse, n'appartiennent qu'à des caractères plats, faibles, pusillanimes ou totalement imbéciles (fig. 61).

Lorsque la paupière se dessine presque horizontalement sur l'œil, et coupe diamétralement la prunelle, il faut s'attendre ordinairement à un homme très fin, très

adroit, très rusé; mais il n'est pas dit pour cela que cette forme de l'œil exclue la droiture du cœur; souvent on pourra se convaincre du contraire.

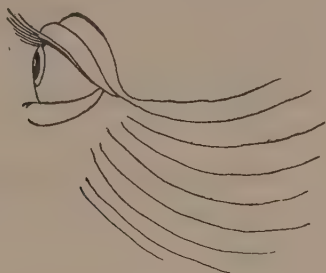


FIG. 61.

Des paupières reculées et fort échancrées annoncent, la plupart du temps, une humeur colérique; on y reconnaît aussi l'artiste et l'homme de goût. Elles sont rares chez les femmes, et tout au plus réservées pour celles qui se distinguent par une force d'esprit ou de jugement extraordinaire.

Des yeux qui, étant ouverts, ou qui n'étant pas comprimés, forment un angle allongé, aigu et pointu vers le nez (fig. 62), appartiennent, pour ainsi dire, exclusive-

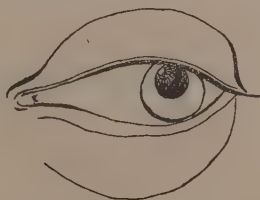


FIG. 62.

ment à des personnes ou très judicieuses ou très fines. Le coin de l'œil est-il obtus, le visage a toujours quelque chose d'enfantin.

Avec des angles longs, aigus, surtout si la direction est horizontale, s'ils ne penchent pas en bas, avec des paupières épaisses et qui semblent couvrir la moitié de la prunelle, les yeux sont une marque de génie et d'un tempérament sanguin.

La couleur des yeux fournit aussi quelques signes physiologiques.

Les yeux d'une couleur très claire appartiennent, en général, à des personnes douces, timides, peu réfléchies, mais spirituelles et fines.

Un œil noir ou brun dénote plus de force et de courage, plus d'énergie et de vivacité, plus de génie.

Les hommes, et la chose est rare, qui ont les yeux rouges, à la manière des albinos, sont aussi faibles d'esprit que de corps.

Les yeux bleus annoncent plus de faiblesse, un caractère plus mou et plus efféminé, que ne font les yeux bruns ou noirs. Ce n'est pas qu'il n'y ait des gens très énergiques avec des yeux bleus; mais sur la totalité, les yeux bruns sont l'indice plus ordinaire d'un esprit mâle, vigoureux, profond; et le génie proprement dit s'associe presque toujours à des yeux d'un jaune tirant sur le brun.

Il serait intéressant d'examiner pourquoi les yeux bleus sont si rares parmi les Chinois, et pourquoi on ne les trouve jamais ou presque qu'à des individus de la race blanche.

Les gens colères ont des yeux de différentes couleurs, rarement bleus, plus souvent bruns ou verdâtres. Les yeux de cette dernière espèce sont, en quelque sorte, un signe distinctif de vivacité et de courage.

On voit rarement des yeux bleus clairs à des personnes colères, et presque jamais à des nerveux. Cette couleur semble s'attacher particulièrement aux lymphatiques qui conservent encore un fond d'activité.

De petits yeux bleus sans éclat, enfoncés, fortement dessinés sous un front osseux presque perpendiculaire, rentrant vers le bas, très sensiblement arrondi vers le haut, n'appartiennent qu'à des hommes remplis, à la vérité, de prudence et de pénétration, mais en même temps aussi d'orgueil, de soupçons, d'un caractère dur et froid.



FIG. 63.

Des yeux très grands, d'un bleu fort clair, et vus de profil, presque transparents (fig. 63), annoncent toujours une conception facile, étendue, mais en même temps un caractère extrêmement sensible, difficile à manier, soupçonneux, jaloux, susceptible de prévention. Ce sont aussi presque toujours des hommes voluptueux, et très enclins à la curiosité, voire même à l'espionnage.

De petits yeux noirs étincelants, sous des sourcils noirs et touffus, qui paraissent s'enfoncer lorsqu'ils sourient malignement, annoncent presque toujours de la ruse, des aperçus profonds, un esprit d'intrigue et de chicane. Si de pareils yeux ne sont pas accompagnés

d'une bouche moqueuse, ils désignent un esprit froid et pénétrant, beaucoup de goût, de l'élégance, de la précision, plus de penchant à l'avarice qu'à la générosité.

Au point de vue physionomique, les yeux d'un noir-brun sont les meilleurs. Aristote prétend cependant que ce sont les yeux gris qui l'emporteraient. Ce dernier auteur ajoute que les hommes aux yeux noirs sont forts et ingénieux; mais que si ce noir est trop foncé, il annonce des mœurs dépravées.

L'œil bleu de saphir indiquerait un bon naturel, et de la douceur dans le caractère. Si le bleu est pâle, c'est une marque de faiblesse. Si les yeux sont verdâtres, ce serait signe de méchanceté.

Des yeux fauve clair sont la marque d'un homme prompt à la colère. Le blanc de l'œil injecté de sang indiquerait la même chose.

Ceux dont la couleur de l'iris n'est pas uniforme, est parsemée de taches, et où l'on distingue des cercles de couleur différente, seraient d'un mauvais caractère, et enclins à beaucoup de vices.

Mais c'est l'expression des yeux, ce qu'on appelle le regard, qui est le signe physionomique le plus important.

Le regard est constitué essentiellement par l'état des yeux, dans le langage physionomique.

Il y a dans le regard une action musculaire, une intention qui ne se rencontre pas dans la vision passive. On sait, en effet, que *regarder* n'est nullement synonyme de *voir*. Un grand nombre de personnes, de voyageurs par exemple, ont beaucoup vu sans rien observer, parce

qu'elles ont peu regardé. On voit avec plaisir; on regarde avec intérêt, curiosité, admiration.

Le globe oculaire est la partie la plus mobile du corps humain. Plus le regard — nous voulons dire la position du globe — est changeant, plus son importance physiognomonique est grande.

Supposez, par exemple, que nous causions avec un homme qui feint de ne pas prendre la moindre part à nos paroles, qui peut-être tournera indifféremment la tête de côté : un seul regard attentif, fût-il aussi rapide que la pensée, nous laissera voir que son indifférence n'est que calculée. De même quelqu'un peut nous affirmer qu'il nous écoute avec le plus grand intérêt : un seul regard distrait, fuyant, nous montre aussitôt que son attention est simulée.

D'après leur mobilité plus ou moins grande, on peut distinguer le regard paresseux, le vif, le ferme, le doux, l'errant, l'inquiet.

D'après leur direction particulière, on peut caractériser le regard caché, le regard pédant, le regard ravi.

Tout le monde sait distinguer un regard hardi ou timide, effronté ou modeste, dur ou caressant, bienveillant ou haineux et vindicatif : eh bien! cette expression habituelle du regard est l'indice le plus certain du caractère. Il est extrêmement rare que celui-ci ne soit pas d'accord avec l'expression ordinaire et naturelle des yeux.

Quand un homme sans motifs corporels, et d'habitude, a le regard fatigué et endormi, on peut en conclure à une paresse intellectuelle et à l'absence de pensée (fig. 64).

Si un homme a, d'habitude et sans raison spéciale, le regard rapide et vif, l'on peut être convaincu qu'il a l'esprit vif et impressionnable.

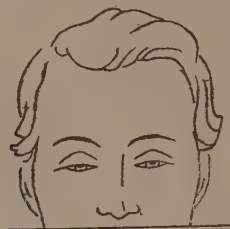


FIG. 64.

Celui à qui est propre un regard fixe, ferme, possède l'énergie dans l'action ou dans la pensée, ou aussi dans les deux.

Le regard doux annonce la douceur de caractère.

Le regard errant fréquemment fait supposer un manque de persévérance, un esprit léger, mais aussi de l'étourderie.

Le regard inquiet est propre aux hommes très timides et très craintifs, mais aussi à ceux qui sont tourmentés par une mauvaise conscience.

Un regard caché habituel (fig. 65) fait supposer un caractère défiant.

On lit encore plus facilement dans les yeux l'état actuel de l'âme, les sentiments et les passions qui l'agitent. Le courage les anime; le désir les fait briller de mille feux; la colère les enflamme; la tristesse les éteint; la frayeur les tient ouverts et immobiles. Les mêmes yeux, observés dans des circonstances diverses, offrent comme le panorama vivant de toutes les passions.

Un œil brillant et vif n'appartient guère qu'à un homme intelligent et spirituel; un tel homme peut avoir un regard habituellement distrait et incertain, un œil peu expressif; mais qu'il parle d'un sujet capable de remuer son cœur ou d'éveiller ses passions! alors son regard brille et s'anime, son œil pétille du même feu dont son âme est embrasée.



FIG. 65.

L'œil d'un insensé garde toujours à peu près la même expression; il est terne et peu mobile : vingt regards d'un pareil être sont aussi insignifiants que cent mots sortis de sa bouche.

Pour peu qu'un homme ait d'esprit et de sensibilité, c'est d'abord dans ses yeux que l'on peut en voir la manifestation. Il faut désespérer du cœur de celui-là dont les yeux restent secs et inanimés au récit d'une grande infortune ou d'une belle action. Mais les larmes sont surtout à l'usage des femmes : elles leur servent à la fois, comme on l'a dit, de lance et de bouclier.

Lorsque, chez un homme, les larmes coulent facile-

ment, et quand des émotions de l'âme amènent fréquemment une sécrétion plus forte des glandes lacrymales, ce sera l'indice d'une nature sensible, enthousiaste, passionnée, sentimentale, impressionnable.

Les larmes sont un signe commun à la grande joie et à la tristesse, ainsi qu'à la compassion. Mais quand les larmes coulent par joie, le front ne se ride pas et la bouche est riante.

On conçoit mieux qu'on ne peut l'exprimer ce qui donne au regard l'expression de l'intelligence, de la pénétration. Les yeux d'un homme d'esprit prennent en un instant l'expression convenable aux circonstances et aux personnes au milieu desquelles il se trouve. L'homme dépourvu d'intelligence conserve un regard fixe et incertain, dont l'expression est la plupart du temps en désaccord avec les personnes et les circonstances.

L'œil, pour être expressif, doit être mobile; mais une excessive mobilité annonce un esprit inquiet ou bizarre, et quelquefois dérangé ou malade. Tout au moins, elle signale l'inconstance et la légèreté d'esprit.

Un œil brillant et humide, dont les paupières sont à demi fermées, est l'indice d'un tempérament voluptueux : c'est là l'expression la plus vraie de l'amour et du désir.

Il est des yeux qui changent à chaque instant d'expression; ils appartiennent à des personnes très susceptibles, ou douées d'une vive imagination.

Les yeux qui remuent avec précipitation signalent la vantardise, le soupçon, la défiance, la mauvaise foi, la colère.

Si la mobilité des yeux coïncide avec celle des paupières, et que les yeux soient petits et vifs, ils dénotent un homme à l'esprit inquiet, rusé, malicieux, menteur, trompeur, porté au vice et à toutes sortes de méchancetés.

Les yeux qui remuent très lentement indiquent un homme paresseux, tardif en toutes choses, lâche, de peu de raison et de jugement.

Le regard trop fixe est ordinairement un signe de stupidité; mais s'il est en même temps animé, il marque l'impudence.

Si l'œil n'est fixe que par attention, et parce que l'esprit est occupé, c'est l'annonce d'un homme prudent et tranquille, mais oublieux et distrait.

Quand avec un œil fixe la paupière est beaucoup ouverte et le coup d'œil déterminé, on y voit aisément l'orgueil.

Un œil trop sec signifie la dureté et un naturel féroce. Mais les yeux humides sont ceux de la sensibilité, de la volupté, de la libéralité, de la bienfaisance. Si cette humidité est accompagnée d'une douceur vive et animée, qui rende le regard trémulant, ce sera l'œil de l'amour.

La volupté se manifeste par un regard langoureux, et un œil à demi fermé; ou bien par des yeux à fleur de tête, collés avidement sur l'objet qui les attire; et enfin, par un nez soit courbé, soit fort concave.

Le voluptueux amoureux voile ses regards; celui qui est purement sensuel vous regarde avec effronterie.

Des yeux grands, ouverts, d'une clarté transparente, et dont le feu brille avec une mobilité rapide dans des paupières parallèles, peu larges et fortement dessinées,

réunissent très certainement ces cinq caractères : une pénétration prompte, de l'élégance et du goût, un tempérament colérique, de l'orgueil, un penchant extrême pour les femmes.

Lorsque des yeux, exprimant tout à la fois la force et le repos, paraissent saisir rapidement et pénétrer avec douceur, dont le regard rappelle un ciel serein, mais entremêlé de nuages; des yeux languissants, fondants, mobiles avec une sorte de lenteur, qui semblent écouter en regardant, attirer, savourer, si l'on ose s'exprimer ainsi, leur objet, lui prêter leur teinte et leur couleur; de tels yeux, vrais organes de la jouissance la plus voluptueuse et la plus spirituelle, ne sont jamais bien ronds, jamais entièrement ouverts, ni trop avancés, ni trop saillants; ils ne forment jamais ni un angle obtus ni un angle aigu vers le bas.

Des yeux qui, dans le moment où ils s'occupent de l'objet le plus sacré de leurs adorations, n'ont rien de vénérable qui, dans ce moment, observés sans qu'ils s'en doutent, n'inspirent aucun sentiment grave et respectueux, de tels yeux ne sauraient prétendre ni à la beauté, ni à la sensibilité, ni à la spiritualité; ne vous y fiez jamais, ils ne peuvent aimer ni être aimés, il n'est aucun trait de leur visage qui porte l'expression de la force ou de la vérité : et les yeux de cette espèce sont, entre autres, tous ceux qui se roulent fort en avant, avec des lèvres de travers, tous les petits yeux enfoncés sous des fronts hauts, perpendiculaires, durement osseux, avec des crânes qui descendent raides, depuis le sommet jusqu'à la pointe des cheveux.

Les yeux obscurs, troubles, nébuleux, livides, avec un regard oblique, indiquent des mœurs très dépravées, la cruauté lâche, l'inhumanité. Ils sont capables de meurtres, de trahisons, d'actions criminelles. Ce sont les yeux des scélérats, des souteneurs de filles de mauvaise vie.

Ceux qui ont les yeux enfoncés et qui regardent furtivement en dessous, en ayant l'air de ne pas regarder, sont des hypocrites et des trompeurs qui font le mal sournoisement.

Il faut mettre au rang des traits physionomiques de la probité une certaine clarté dans les yeux, un regard lumineux, qui semble réunir le calme à la mobilité, et qui tient le milieu entre le brillant et le terne, avec une bouche sans grimace et sans contorsion.

Les yeux clairs, vifs, au regard droit et assuré, signalent de bonnes mœurs, un esprit sensé, prudent et discipliné; du courage, et la faculté d'exercer avec habileté le commandement et l'autorité.

VI

DES SOURCILS

Les sourcils fournissent relativement peu de signes quant aux facultés de l'esprit.

Et cependant souvent les sourcils seuls deviennent l'expression positive du caractère de l'homme.

Des sourcils doucement arqués s'accordent avec la modestie et la simplicité d'une jeune vierge.

Placés en ligne droite et horizontalement, ils se rapportent à un caractère mâle et vigoureux.

Lorsque leur forme est moitié horizontale, moitié courbée, la force de l'esprit se trouve réunie à une bonté ingénue.

Des sourcils rudes et en désordre, sont toujours le signe d'une vivacité intraitable; mais cette même confusion annonce un feu modéré, si le poil est fin.

Lorsqu'ils sont épais et compacts, que les poils en soient couchés parallèlement, et, pour ainsi dire, tirés au cordeau, ils promettent un jugement mûr et solide, une profonde sagesse, un sens droit et rassis.

Des sourcils qui se joignent passaient pour un trait de beauté chez les Arabes, tandis que les anciens phisionomistes y attachaient l'idée d'un caractère sournois. Il ne faudrait adopter ni l'une ni l'autre de ces deux opi-

nions : la première est certainement fausse, la seconde exagérée. On pourra souvent retrouver ces sortes de sourcils aux physionomies les plus honnêtes et les plus aimables. Il est vrai cependant qu'ils font contracter au visage un air plus ou moins renfrogné, et qu'ainsi ils peuvent supposer jusqu'à un certain point le trouble de l'esprit et du cœur.

Les sourcils affaissés donnent une teinte de rudesse et de mélancolie.

Vous ne verrez jamais un penseur profond, ni même un homme ferme et judicieux, avec des sourcils minces, placés fort haut, partageant le front en deux parties égales.

Les sourcils minces sont une marque infaillible de flegme et de faiblesse. Ce n'est pas qu'un homme colère et très énergique ne puisse avoir des sourcils clairs, mais leur modicité diminue toujours la force et la vivacité du caractère.

Anguleux et entrecoupés, ils dénotent l'activité d'un esprit productif.

Plus ils s'approchent des yeux, et plus le caractère est sérieux, profond et solide. Celui-ci perd de sa force, de sa fermeté et de sa hardiesse, à mesure que les sourcils remontent.

Une grande distance de l'un à l'autre annonce une conception aisée, une âme calme et tranquille.

Des sourcils d'une teinte claire proviennent d'un naturel faible. Bruns, obscurs, ils sont l'emblème de la force.

Le mouvement des sourcils est d'une expression infi-

nie : il sert principalement à marquer les passions ignobles, l'orgueil, la colère, le dédain. Un homme sourcilleux est un être méprisant et méprisable.

« Après les yeux, dit Buffon, les parties du visage qui contribuent le plus à marquer la physionomie, sont les sourcils. Comme ils sont d'une nature différente des autres parties, ils sont plus apparents par ce contraste, et frappent plus qu'aucun autre trait; les sourcils sont une ombre dans le tableau, qui en relève les couleurs et les formes. Les cils des paupières font aussi leur effet; lorsqu'ils sont longs et garnis, les yeux en paraissent plus beaux et le regard plus doux. Il n'y a que l'homme et le singe qui aient des cils aux deux paupières, les autres animaux n'en ont point à la paupière inférieure; et, chez l'homme même, il y en a beaucoup moins à la paupière inférieure qu'à la supérieure. Le poil des sourcils devient quelquefois si long dans la vieillesse, qu'on est obligé de le couper. Les sourcils n'ont que deux mouvements qui dépendent des muscles du front : l'un par lequel on les élève, et l'autre par lequel on les fronce et on les abaisse, en les approchant l'un de l'autre. »

En général, les sourcils s'abaissent et se froncent sous l'influence des passions tristes et haineuses; mais ils s'écartent et s'élèvent pour exprimer la bienveillance et la joie. La disposition habituelle des sourcils entre donc pour quelque chose dans l'expression des passions familières, évidentes ou dissimulées.

Les mouvements des sourcils correspondent à des mouvements concomitants des autres parties du visage, et en particulier de la bouche. Et c'est l'ensemble de ces

lignes qui constitue la physionomie riante, ou triste, ou calme, par exemple.

Voici une douzaine de sourcils (fig. 66). Toutes ces formes peuvent aller ensemble avec un esprit sensé. Elles le peuvent, disons-nous, mais ce sera difficile pour le 10, moins difficile pour le 11, plus difficile au contraire pour le 9; extrêmement difficile pour le 6 et le plus difficile



FIG. 66.

pour le 4. Le 1, le 2 et le 3, au contraire, ne peuvent pas aller de pair avec la sottise. Le 12 est propre à un esprit que rien ne saurait égarer.

Lorsque les sourcils présentent un défaut d'alignement marqué, cela indique des écarts d'imagination, certains accès de bizarrerie de caractère, une tendance aux excentricités.

Des sourcils obliquement placés, qui s'inclinent vers la racine du nez, tandis que la partie externe va en remontant vers les tempes, indiquent un caractère dur, qui s'aigrit facilement, et à qui les propos désobligeants ne coûtent rien. Ils dénotent aussi de la démence et une nature immonde en esprit et en mœurs.

Quand les sourcils sont rapprochés des yeux et s'étendent horizontalement du nez aux tempes, ils dénotent un caractère raide, arrêté, porté à la dureté et à l'inflexibilité.

Très éloignés des yeux, et s'étendant horizontalement de la racine du nez aux tempes, ils sont l'indice d'une pauvre intelligence et d'une opiniâtreté passive.

Les sourcils très éloignés des yeux, un peu cintrés et étroits, appartiennent à un caractère faible, indolent, passif.

Quand ils affectent la forme d'un accent circonflexe, c'est le signe d'un esprit déséquilibré, enclin aux extravagances.

Des sourcils entièrement abattus sur les yeux indiquent une nature taciturne, tourmentée par une secrète ambition, par l'envie et par la jalousie.

Abattus et penchant plus vers les tempes, ils sont l'indice de la dissimulation et de la raillerie.

Lorsque les sourcils sont modérément arqués, d'un contour régulier, et dont la distance aux yeux ne pèche en aucune façon, ils sont la marque d'un caractère ouvert et d'une fierté sans morgue.

Des sourcils fortement arqués, et qui s'élèvent en haut par un mouvement fréquent, indiquent un caractère courageux, orgueilleux, audacieux, colérique, fier et provocateur.

Les personnes qui possèdent des sourcils épais et en broussailles ont un caractère original et bizarre, sont contradicteurs et d'un commerce difficile.

Ceux qui ont les sourcils conjoints sont prédisposés à la mélancolie, au soupçon et à la jalousie.

Si les sourcils sont horizontalement placés, et qu'ils s'abaissent sur les yeux, ils désignent un homme rusé,

malicieux, fourbe, trompeur, sans parole, enclin à la trahison.

Des yeux aux sourcils faibles, minces, pour ainsi dire épilés, aux cils longs, arqués, dénotent un esprit mou, sombre et flegmatique.

Un sourcil net, épais, formant sur l'œil une espèce d'auvent, sans proéminence sauvage, est toujours le signe d'un esprit mûr, sain et vigoureux, rarement d'un génie original et poétique, jamais d'une intimité, d'une spiritualité volatile, aérienne, amoureuse.

Des sourcils horizontaux, épais, distincts et bien fournis, indiquent constamment de l'intelligence, un cœur froid, un esprit fécond en projets.

Jamais on ne verra des sourcils confus, hérissés, à des hommes d'un caractère doux, attentif et souple.

Des sourcils courts, touffus, découpés, sans être ni longs ni larges, mais fort élevés et flottant, pour ainsi dire, au-dessus de l'œil, appartiennent le plus souvent à des personnes douées d'une mémoire heureuse, rusées, souples, avec du penchant pour la bigoterie.

Chez les hommes doués de l'esprit de calcul, chez les mathématiciens, le sourcil forme un angle très saillant en dehors et au-dessus de l'œil.

Les grands musiciens ont souvent, vers le milieu du sourcil, un renflement très prononcé, mais qu'il faut avoir déjà remarqué sur plusieurs têtes pour ne pas le confondre avec quelque autre saillie accidentelle et sans importance.

Des sourcils rapprochés et saillants indiquent ordinairement un esprit capable de réflexion et de hautes pen-

sées. Chez les hommes peu intelligents, au contraire, les sourcils sont plats, écartés, et très élevés au-dessus des yeux.

Lorsque les sourcils sont à peine marqués et dégarnis, ils annoncent de la faiblesse, de la douceur et de la timidité. Tandis que des sourcils épais sont un signe de force, d'énergie et même de rudesse.

Des sourcils étroits, mais bien arqués, peu mobiles, dénotent un caractère tranquille ou ferme, un homme peu agité par les passions ou capable de les maîtriser. Au contraire, des sourcils irréguliers et très mobiles appartiennent à un homme vif et sensible, susceptible d'émotions profondes et de passions énergiques.

VII

DES JOUES

Les joues font le sentiment de la physionomie.

Le chagrin les creuse; la rudesse et la bêtise leur impriment des sillons grossiers; la sagesse, l'expérience et la finesse d'esprit les entrecoupent de traces légères et doucement ondulées.

La différence du caractère physique, moral et intellectuel de l'homme, dépend de l'aplanissement ou du relief des muscles, de leur enfoncement et de leur plissure, de leur apparence ou de leur imperceptibilité, de leur ondulation enfin, ou plutôt de celles des petites rides ou fentes qui sont déterminées par la nature spécifique des muscles.

Certains enfoncements plus ou moins triangulaires, qui se remarquent quelquefois dans les joues, sont le signe infaillible de l'envie ou de la jalousie.

Les fossettes que forme le rire sur la joue, chez certaines personnes, constituent un caractère favorable. Elles se rencontre plus particulièrement chez les petits enfants et chez les femmes. On la trouve au coin des lèvres, ou plus haut, sur la joue même. Ces traits physiques ont un rapport moral, mais ils sont de plusieurs espèces. Plus le creux approche d'un demi-cercle qui se

forme vers la bouche, plus il semble annoncer d'amour-propre, et devient désagréable. Au contraire, plus il va en ondoyant ou en serpentant, plus il est gracieux.

De profondes rides aux côtés de la bouche font conjecturer qu'on est, ou moqueur, ou naturellement gai, ou soumis aux caprices d'un maître mauvais plaisant.

Une joue naturellement gracieuse, agitée par un doux tressaillement qui la relève vers les yeux, est le garant d'un cœur sensible, généreux, incapable de la moindre bassesse.

Des joues charnues constituent un signe en quelque sorte certain des appétits sensuels.

Ne vous fiez pas trop à un homme qui ne sourit jamais agréablement : la grâce du sourire peut servir de thermomètre pour la bonté du cœur et la noblesse du caractère.



FIG. 67.

Si sur la joue qui sourit on voit se former trois lignes parallèles et circulaires (fig. 67), comptez dans ce caractère sur un fond de folie (Lavater).

Chez les musiciens, joueurs de certains instruments tels que cornemuse, trompette, etc., qui sont obligés de retenir une grande quantité d'air dans leur bouche, et chez les ouvriers qui sont constamment employés au

soufflage du verre, les joues sont déformées, dilatées. Les musiciens, au contraire, qui se servent d'instruments à anches ont les muscles en état habituel de contraction, et leurs joues sont creuses, déprimées. De sorte qu'un observateur averti pourrait, à première vue, distinguer un musicien qui donne du cor de celui qui joue de la clarinette, par exemple.

VIII

DES OREILLES

L'oreille, aussi bien que les autres parties du visage, a sa signification déterminée, et elle a une analogie particulière avec l'individu auquel elle appartient.

Pour son étude, il faut faire attention :

1° A la totalité de sa forme et de sa grandeur.

2° A ses contours intérieurs et extérieurs, à ses cavités et à ses enfoncements ;

3° A sa position : il faut voir si elle colle contre la tête ou si elle en est détachée.

Examinez cette partie chez un homme courageux et chez un poltron, chez un philosophe et chez un imbécile, et vous apercevrez bientôt des différences distinctives qui se rapportent à chaque caractère.

Quand le bout est dégagé, on peut toujours considérer ce signe comme un bon augure pour les facultés intellectuelles.

Voici une série d'oreilles, avec quelques commentaires succincts. Chacune de ces formes varie par sa longueur et par ses cavités, par ses contours extérieurs et par l'enfoncement du milieu. Chacune ne convient qu'à telle ou telle tête ; chacune porte l'empreinte d'un caractère individuel.

OREILLES DE LA PLANCHE I :

L'oreille de la figure 68, paraît être la plus délicate, la plus faible.

La figure 69 est plus fine, plus attentive, plus réfléchie

La figure 70 indique plus d'activité et plus d'énergie que l'oreille de la figure 68. On peut y entrevoir un génie productif, riche en talents, et particulièrement doué de celui de l'éloquence.

Le contour serpenté qui borde l'enfoncement de la 71, pourrait bien être de la bonhomie. Elle est peu différente de la figure 70.

La figure 72, indique beaucoup plus de faiblesse que les figures 69, 70, et 71.

L'oreille 73, est encore plus unie, moins nuancée. On peut cependant considérer la pointe qui est au-dessus de l'enfoncement, comme l'indice d'un talent particulier

La 74, annonce un homme modeste, humble, doux, peut-être même timide et craintif.

La 75, et encore moins la 76, ne sauraient appartenir à des hommes ordinaires.

OREILLES DE LA PLANCHE II :

L'oreille de la figure 77, est la première en rang pour la douceur, la simplicité, la modestie, la candeur.

La 78, est plus nuancée, plus susceptible de culture.

La 79, est encore plus délicate, plus spirituelle et plus attentive que les deux précédentes.

PLANCHE I



FIG. 68.



FIG. 69.



FIG. 70.



FIG. 71.



FIG. 72.



FIG. 73.



FIG. 74.



FIG. 75.



FIG. 76.

PLANCHE II



FIG. 77.



FIG. 78.



FIG. 79.



FIG. 80.



FIG. 81.

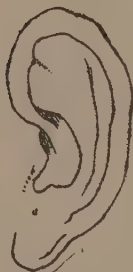


FIG. 82.

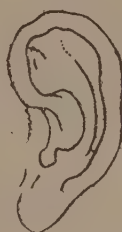


FIG. 83.



FIG. 84.



FIG. 85.



FIG. 86.



FIG. 87.



FIG. 88.

La 80, ne saurait convenir à un homme ordinaire; mais elle est peut-être un peu plus dure que la 79.

La 81, est vraisemblablement la plus originale et la plus éveillée des douze.

La figure 82, montre une oreille plus flegmatique que 79, 80, et 81, moins sensible que cette dernière, mais beaucoup plus capable que 77.

83, est pleine de finesse et d'esprit.

84, n'a certainement pas le mérite de la précédente.

85, est peut-être un peu timide; elle est, par ailleurs, juste et active.

La 86, est insignifiante, étourdie, éventée et fade; sa facilité n'est que brouillonnerie.

87, circonspection dénuée de toute espèce de courage.

88, n'admet guère les passions violentes; on y démêle la modestie et la douceur, fondées sur la noblesse du sentiment

En général, les oreilles longues, sans excès, prouvent de l'intelligence; les petites à l'excès, de la faiblesse; les oreilles carrées, fortes, des goûts pratiques; les oreilles fines, moyennes, aux contours déliés, de la délicatesse, parfois de la ruse, souvent de l'esprit; quand elles sont pointues, c'est lascivité.

IX

DU RIRE ET DU SOURIRE

Tout le monde sait en quoi consiste ce doux frémissement des lèvres que l'on a nommé sourire : c'est l'expression la plus fine de la physionomie ; elle n'appartient qu'à l'homme civilisé et même le plus civilisé ; car on ne peut pas nommer sourire, certaines grimaces affectées qui enlaidissent encore de disgracieux visages.

L'homme grossier ou borné rit beaucoup : il rit même sans motif et souvent aux éclats ; mais il ne sait pas sourire. L'homme judicieux rit peu et sans bruit ; il se contente de froncer doucement les lèvres. Il en est de même de l'homme du monde : mais celui-ci s'habitue souvent à un sourire banal, pour ainsi dire ; et cette fine grimace, il l'applique à toutes les circonstances ; tandis que l'homme d'esprit ne sourit qu'à propos, avec retenue et discrétion.

Dans le rire, le sourire, et en général dans l'expression des sentiments agréables, il se forme sur les côtés des joues, chez quelques personnes, une fossette qui donne beaucoup de grâce à la physionomie.

Celui qui ne sourit jamais est un homme insensible ou méchant, abruti ou profondément blasé.

Celui qui a toujours le sourire sur les lèvres est un homme faible, complaisant ou trompeur.

Le vrai sourire, non celui qui est un mouvement automatique et invariable, mais celui qui exprime quelque sentiment délicat, en un mot le sourire qui est d'accord avec la pensée, n'appartient qu'aux hommes capables de réflexion, aux hommes dont l'esprit a été longtemps cultivé : ce n'est pas là, comme on pourrait le croire, un signe d'irréflexion et de gaieté, c'est plutôt un signe de sagesse, et souvent même de mélancolie.

Les enfants rient beaucoup, mais ils sourient rarement.

Le rire exprime l'état de bien-être des organes, la joie matérielle, pour ainsi dire; le sourire sert d'expression à la pensée, c'est le rire de l'esprit.

Le rire est la pierre de touche du jugement, des qualités du cœur, de l'énergie du caractère; il exprime l'amour ou la haine, l'orgueil ou l'humilité, la sincérité ou la fausseté. Avec un rire agréable, on ne saurait être méchant.

Un homme qui rit rarement et dont le rire est bref, est ferme dans ses résolutions, d'une conception nette, discret, fidèle et laborieux.

Ceux qui tournent la bouche en riant, comme l'on fait par dérision, sont arrogants, faux, menteurs, colères, opiniâtres et traîtres; c'est le *rire sardonique*.

Un homme qui, en riant de bon cœur, ne laisse pas échapper la moindre marque d'ironie; qui, après le premier épanchement de sa gaieté, continue à sourire agréablement, et dont le visage prend ensuite un air de satisfaction et de sérénité, mérite à coup sûr notre confiance, et sa probité ne doit pas être révoquée en doute.

Celui dont le sourire embellit la physionomie, à qui le rire n'est pas désavantageux; qui, sans avoir le sourire sur les lèvres, en a pourtant l'air et la grâce; celui dont le silence même inspire la confiance et la sérénité; qui, dans le sourire le plus spirituel comme dans le rire le plus gai, le plus machinal, ne trahit jamais le moindre dédain, le moindre mépris; enfin celui qui sourit doucement à la joie de l'innocence, à l'éloge d'un mérite supérieur, ce sera l'homme dans les traits, dans le caractère duquel vous trouverez l'accord le plus noble et le plus harmonieux.

X

DES DENTS

Rien de plus positif, de plus frappant, ni de mieux prouvé que la signification caractéristique des dents, considérées non seulement suivant leur forme, leur arrangement, mais aussi la manière dont elles se présentent.

Voici là-dessus quelques observations.

Les dents petites et courtes sont, chez l'adulte, l'attribut d'une force corporelle peu ordinaire. On les retrouve aussi chez les gens doués d'une grande pénétration; mais dans l'un et l'autre cas, elles ne sont ni bien belles, ni bien blanches.

De longues dents sont un indice certain de faiblesse et de timidité.

Les dents blanches, propres et bien arrangées, qui, au moment où la bouche s'ouvre, paraissent s'avancer sans déborder, et qui ne se montrent pas toujours entièrement à découvert, annoncent décidément, dans l'homme fait, un esprit doux et poli, un cœur bon et honnête.

Ce n'est pas qu'on ne puisse avoir un caractère très estimable avec des dents gâtées, laides ou inégales; mais ce dérangement physique provient, la plupart du

temps, de maladies, ou de quelque mélange d'imperfection morale.

Celui qui n'a pas soin de ses dents, qui ne tâche pas du moins de les entretenir en bon état, annonce déjà, par cette seule négligence, des sentiments ignobles.

La forme des dents, leur position et leur propreté, en tant que cette dernière dépend de nous, indiquent plus qu'on ne pense, nos goûts et nos penchants.

Lorsqu'à la première ouverture des lèvres, les gencives de la rangée supérieure paraissent en plein, on peut s'attendre ordinairement à beaucoup de froideur et de flegme.

Les dents seules pourraient fournir le sujet d'un fort volume.

Essayez de fixer votre attention sur cette partie, étudiez-la chez l'imbécile, chez l'hypocrite, chez le scélérat, et vous verrez jusqu'à quel point elle est expressive, soit en elle-même, soit dans ses rapports avec les lèvres; vous verrez, qu'intimement liée à la science des physiologies, elle n'en est pas une des branches les moins considérables.

Les dentistes, les stomatologistes, et, en général, tous ceux qui, pour une raison quelconque, ont souvent l'occasion et la possibilité d'examiner la bouche, ont là matière à une observation facile et très instructive.

DE LA VOIX ET DU LANGAGE

La voix est aussi expressive que la physionomie; elle a même, peut-être, plus de franchise que les traits du visage, et une oreille exercée y saisirait une foule de nuances physiognomoniques.

Aussi nous sommes d'avis que le physionomiste ne saurait assez étudier le langage.

Si l'homme était borné uniquement au sens de l'ouïe, ce sens tout seul lui suffirait pour faire de grands progrès dans la connaissance de ses semblables. On sait avec combien de sagacité plusieurs aveugles parviennent à suppléer, jusqu'à un certain point, par les autres sens, à celui qui leur manque.

Nous conseillerons, à ce sujet, la lecture de la lettre de Diderot sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient. On y verrait que l'aveugle qui a donné lieu à cette lettre, observait dans les voix une diversité bien plus grande que celle que nous offrent les visages.

Il est facile de concevoir l'importance et la signification physiognomonique de la voix; l'organe vocal de chaque individu ayant son timbre propre, et toutes les impressions, toutes les agitations physiques ou morales retentissant sur cet organe.

Le son de la voix, son articulation, sa douceur et sa rudesse, sa faiblesse et son étendue, ses inflexions dans le haut et dans le bas, la volubilité et l'embarras de la langue, tout cela est infiniment caractéristique. Il est presque impossible qu'un ton déguisé puisse échapper à une oreille délicate, à une oreille « physiognomonique » ; et de toutes les dissimulations, celle du langage, quelque raffinée qu'elle soit, est la plus aisée à découvrir.

Mais le moyen d'exprimer par des signes tous ces sons de voix si prodigieusement différenciés ! Le moyen d'imiter le langage naïf de la douceur et de la bonté, le ton angélique de la candeur et de l'innocence, l'accent divin de la persuasion, de la vérité et de la bienveillance, ce ton simple et naturel de la probité, ce langage inexprimable de l'honnêteté !

Le soupir, le sanglot, le gémissement, varient, se nuancent, comme les affections qu'ils expriment, et répondent par leurs différences à toutes les variétés de désirs, de douleur et de regret dont le cœur humain est susceptible. Mais les mots, les expressions manquent à la physiognomonie ; l'expérience et l'observation sont presque individuelles ; et la chaîne des acquisitions et des transmissions est en quelque sorte interrompue par le défaut des signes propres à peindre ces différences.

La voix est le son produit par le larynx et modifié, perfectionné par la cavité bucco-nasale. La voix humaine varie d'un individu à l'autre, et elle peut être sonore ou sourde, douce ou aigre, grave ou aiguë, flexible ou rude, toutes choses que l'oreille de l'homme peut seule apprécier.

Cette variété infinie de voix est due aux caractères physiques du son émis. On sait qu'un son peut différer d'un autre par la *hauteur*, l'*intensité* et le *timbre*. La hauteur du son est le point qu'il occupe dans l'échelle musicale par rapport à un autre son qui lui est comparé; il en est de même pour la voix : celle de l'enfant est plus aiguë que celle de l'adulte. L'intensité du son ou de la voix représente sa force, sa portée au loin : entre la voix affaiblie d'un malade et celle d'un homme vigoureux, il y a tous les intermédiaires.

Le timbre est ce qui caractérise la note d'un instrument donné et qui est appréciable à l'oreille; ainsi, on distingue aisément si une même note est émise par un violon ou une flûte. Pour chaque instrument ou chaque voix il y a un timbre particulier qui les fait distinguer les uns des autres, rien que par l'audition des notes qu'ils produisent.

La voix résulte du fonctionnement simultanément de trois organes : les poumons, qui emmagasinent l'air et le laissent échapper en quantité variable, suivant les besoins; le larynx, qui est l'organe musical proprement dit, et enfin la cavité de la bouche et du nez, qui modifie sa forme, sa dimension, suivant le son émis, et qui, avec la poitrine, joue le rôle de caisse de résonance.

Nous n'exposerons pas les nombreuses théories du mécanisme de la voix, car elles n'ont qu'un intérêt purement spéculatif dont nos lecteurs n'ont rien à retirer.

Si on ne pouvait émettre qu'un son laryngé, celui-ci pourrait être de tonalité variable, mais n'aurait rien de personnel; toutes les voix se ressembleraient.

Les modifications de forme, de dimension que subissent la bouche, le pharynx, pendant l'émission de la voix, donnent au contraire à celle-ci un timbre, un cachet qui est particulier à chaque individu; elles habillent la voix, s'il est permis de s'exprimer ainsi.

Chez les enfants dont la glotte est très étroite, le larynx encore peu développé, la voix est aiguë, perçante, en même temps que plus flexible, plus flûtée et en général plus agréable. La voix change sensiblement à l'époque de la puberté, surtout chez les garçons : c'est ce qu'on appelle la *mue* de la voix. Chez les eunuques, elle reste aiguë, et à une tonalité élevée; elle a d'ailleurs un timbre très spécial et plutôt désagréable.

Les femmes qui réunissent tous les charmes et les attributs de leur sexe, ont un timbre enchanteur et une « physionomie » de voix séduisante.

On distingue aisément, surtout chez les femmes, une qualité de son, une « physionomie » de voix, que nous appellerons le timbre amoureux, et dont toutes les modifications sont significatives et confidentielles.

La voix, chez la femme, contribue puissamment à l'empire de la beauté et de l'amour; et c'est pourquoi les plus belles femmes qui ont la voix grave et pleine, nous laissent en général, malgré tous leurs charmes, sans désirs et sans émotion.

Il en est de même pour les hommes; on voudrait reconnaître leur sexe dans leur voix, et ceci rend compte de l'impression désagréable que nous font éprouver les hommes à la voix de soprano.

D'ailleurs les voix perçantes et aiguës chez les hommes

doivent toujours paraître un peu suspectes, et faire soupçonner ces individus d'indifférence et de neutralité.

La voix est souvent l'expression naturelle du caractère, et elle participe à ce qu'il a de bon ou de mauvais. Il y a un certain ton qui décele le manque d'idées, et qu'on perdrait en apprenant à penser.

Une parole brève dénote l'impatience, l'habitude de l'aigreur et de la contrariété, l'aridité du cœur ou de l'esprit.

Un langage, ou précipité, ou traînant, est de mauvais augure pour l'énergie de l'esprit.

Des sons un peu durs et cassés, mais adoucis dans toutes les finales, avec affectation, paraissent être toujours le signe d'un caractère violent, mais hypocrite, et d'une volonté impérieuse, combinée avec la disposition à l'intrigue, et avec l'habitude de se surfaire.

L'ironie a son expression propre, une voix caractéristique que tous connaissent.

Dans la joie, la voix est sonore, elle a de la volubilité : on voit que le sentiment qu'elle exprime cherche à s'exhaler et à se répandre.

Elle devient entrecoupée, pleine de gémissements, de soupirs, dans les sentiments pénibles; véhémence, tout en éclats, dans la colère.

Le cri lui-même change d'accent suivant la douleur qui le provoque. Il est même certaines douleurs, certaines angoisses physiques ou morales, qui éteignent la voix.

Le caractère de la personne qui souffre se retrouve aussi dans le mode de la plainte.

Les sentiments pénibles et concentrés ou dissimulés, s'annoncent en général par une qualité de voix qu'il est impossible de méconnaître.

Une hésitation légère dans la voix, révèle, les prétentions d'un esprit médiocre; dans d'autres cas, le même défaut vient de la timidité, ou d'une succession trop rapide dans les idées.

En général, toutes les professions qui exercent peu l'esprit, toutes les habitudes violentes ou honteuses, rendent la voix rauque, triviale. Les professions libérales adoucissent la voix, et lui donnent, comme à la physionomie, une sorte d'agrément et de noblesse.

Une grande contention d'esprit rend la voix efféminée.

Les personnes chez lesquelles le tempérament sanguin domine, ont ordinairement la voix aiguë et douce : elles sont expansives, et elles aiment à causer.

Des sons rudes et forts, irréguliers, sortant par secousses, une espèce d'insolence dans la voix, se rencontrent chez les athlètes, et indiquent un caractère violent et brutal.

Les hommes d'un tempérament bilieux ont la voix pleine, étendue, mais parlent peu, ne parlent point à vide, et semblent craindre de dissiper la pensée.

Les mélancoliques donnent beaucoup d'éclat à leur voix : ils peignent en parlant, mais toujours d'une manière exagérée.

La voix des montagnards est forte et éclatante; celle des habitants des rives humides et froides, est grave et rauque.

Les langues des peuples méridionaux sont en général

plus mélodieuses, et remplies de voyelles. Les peuples du nord ont un plus grand nombre de consonnes, et leurs langues ne flattent pas aussi agréablement l'oreille.

Une personne qui chante faux, et qui chante néanmoins, montre assez que son oreille est de moitié dans la fausseté de sa voix. Elle risque davantage encore : elle laisse planer des doutes sur la justesse de son esprit, ou sur la sincérité des amis qui l'écoutent.

Il est quelquefois avantageux de ne pas causer, dans certaines circonstances; l'homme qui sait écouter sait aussi se taire, et la discrétion influe considérablement sur toutes nos actions.

Certaines maladies troubles la voix d'une façon caractéristique. Parmi elles sont les affections du larynx; ainsi, dans la laryngite aiguë, la voix devient plus grave, discordante, ou passe brusquement d'un ton grave à un ton aigu dans la prononciation d'un même mot; la voix de la laryngite catarrhale chronique manque d'éclat, est plus ou moins sourde, enrouée, et le malade pousse continuellement des *hem, hem*, pour l'éclaircir, en expulsant les sécrétions qui recouvrent les cordes vocales; la syphilis du larynx produit la voix dite *de rogomme*, analogue à celle que provoque l'abus des liqueurs alcooliques.

Quand le pharynx ou le nez sont obstrués, certaines diphtongues : *in, an, un*, manquent de sonorité. L'inflammation ou l'hypertrophie des amygdales enlève à la voix sa sonorité et son éclat : elle devient sourde, pâteuse, indistincte.

De même les angines, les bronchites, les affections pulmonaires, modifient la voix.

Diverses maladies nerveuses ou mentales, ont aussi des répercussions sur la voix. Les médecins connaissent bien la parole hésitante, avec syllabes passées ou répétées, que l'on voit dans la paralysie générale progressive; la parole lente, monotone, scandée, de la sclérose en plaques; le flux de paroles, la *logorrhée*, de la manie.

Des obstacles locaux peuvent provoquer des altérations de la voix, par exemple, les goîtres.

Enfin, nous citerons certaines prononciations défectueuses : le *bégaiement*, défaut qui consiste à hésiter devant certaines syllabes ou à les répéter plusieurs fois de suite, en particulier celles où se trouvent les consonnes g, k et t; le *zézaïement*, qui consiste à remplacer la lettre j par un z; le *sigmatisme* dans lequel on prononce S comme ch, ou inversement; la prononciation gutturale de la lettre R porte le nom de *grasseyement* ou de *rhola-cisme*. Une malformation ou une maladie des lèvres entraîne une mauvaise articulation des labiales b, p, f, m; si les incisives manquent, les lettres s, ch, t, i, seront mal articulées.

Nous pourrions multiplier les exemples de troubles de la voix, mais nous estimons que ceux que nous venons de citer suffisent pour donner un aperçu de ce sujet.

XII

DES CHEVEUX ET DE LA BARBE

La chevelure est une partie inhérente au corps humain.

Les cheveux offrent des indices multipliés du tempérament de l'homme, de son énergie, de sa façon de sentir, et par conséquent aussi de ses facultés spirituelles : ils n'admettent pas la moindre dissimulation, sauf, bien entendu, lorsqu'ils sont teints; et encore est-ce là un excellent signe qui peut donner de très utiles indications quant au caractère de l'individu. Les cheveux, disons-nous, répondent à notre constitution physique.

Vous aurez soin de distinguer la longueur des cheveux, leur quantité et la manière dont ils sont plantés; leur qualité; s'ils sont ronds, lisses ou frisés; leur couleur.

Les longs cheveux sont toujours faibles et la marque d'un caractère féminin. Saint Paul a dit, dans ce sens, qu'il n'est point honorable à un homme de nourrir sa chevelure.

La seule chevelure suffirait pour caractériser les sexes. Les cheveux de la femme sont assez longs pour la vêtir, assez beaux pour la parer, assez touffus pour exiger des soins infinis où se consomment de longs instants.

De nos jours, où les femmes s'évertuent à singer les hommes sous tous les rapports, elles se font aussi couper

les cheveux « à la garçonne ». Cela leur donne, en effet, des allures garçonnieres; c'est en même temps plus pratique et plus commode, nous n'en disconvenons pas. Mais, peut-être, cela leur ôte-t-il un attrait inhérent à leur sexe, et par suite aussi un atout dans le jeu de l'amour!

Un homme qui a de longs cheveux, est toujours d'un caractère plus efféminé que mâle; par conséquent il aurait tort de se vanter d'une longue chevelure comme d'un bel ornement. D'ailleurs ces longs cheveux sont presque toujours de teinte claire, et il est extrêmement rare, sinon impossible, d'en voir de noirs d'une certaine longueur.

Des cheveux noirs qui sont plats, naturellement défri-sés, épais et gros, dénotent peu d'esprit, mais de l'assiduité et l'amour de l'ordre.

Des cheveux noirs et minces, placés sur une tête à demi-chauve, dont le front est élevé et bien voûté, sont souvent la signature d'un jugement sain et net, mais qui exclue l'invention et les saillies : au contraire, cette même espèce de cheveux, lorsqu'elle est entièrement plate et lisse, implique une faiblesse décidée des facultés intellectuelles.

Dans les pays chauds, les cheveux sont du noir le plus obscur : ils sont d'un noir moins foncé, ou bruns, dans les climats tempérés; et dans les pays froids ils varient entre le jaune, le rouge et le brun.

Les cheveux blonds annoncent généralement un tempérament délicat, sanguin-lymphatique.

Les cheveux roux caractérisent, dit-on, un homme

souverainement bon ou souverainement méchant. Hippocrate fait remarquer que tout homme aux cheveux roux, qui a en même temps le nez pointu et de petits yeux, est méchant; que tout homme du même poil, et qui a de grands yeux, avec le nez camard ou retroussé, est bon. Ce même auteur ajoute qu'une tête chauve, sur un grand corps, dont la voix est grêle, est doux et bénin.

Un contraste frappant entre la couleur de la chevelure et la couleur des sourcils devra vous inspirer de la défiance.

On distingue, en somme, trois grands types de cheveux, quant à leur couleur, ce sont : le blond, le noir et le rouge de feu. Le blond et toutes ses nuances se rencontrent le plus ordinairement avec les tempéraments sanguin et lymphatique. Le noir et ses modifications ont plus d'analogie, surtout dans la nuance la plus foncée, avec les tempéraments nerveux et bilieux. Le rouge et ses variantes est le signe d'un mode particulier de constitution, d'où dépend en général un caractère physique et moral assez défavorable, et des passions plus véhémentes que généreuses. Nous ferons remarquer, en passant, que chez les roux, la transpiration a une odeur très forte.

Le diamètre des cheveux a des rapports avec leur couleur; les plus foncés sont aussi les plus épais. D'autre part, les poils des diverses parties du corps ont des épaisseurs différentes, et ceci constitue un caractère assez important qui permet de les identifier dans les affaires criminelles par le médecin légiste.

Les poils mous, flexibles et fins, dit Aristote, sont le

signe d'un naturel timide; les poils durs, rudes, annoncent la force et courage.

Un menton d'homme bien fourni de barbe, est un signe de courage et de force, quelquefois de luxure. Un homme, au contraire, qui a très peu de barbe, ou même n'en a point, est en quelque sorte efféminé; Pernety ajoute même qu'il a beaucoup de défauts propres aux eunuques : caractère aigre, fourbe, méchant; esprit faible, timide, vindicatif.

Une femme qui a des poils au menton, serait très lascive; elle aurait en outre un caractère décidé et hardi.

Les cheveux offrent un grand nombre de faits très curieux. Qu'il nous soit permis, au point de vue documentaire, d'en citer quelques-uns.

Rien n'est plus piquant dans l'histoire des mœurs de l'homme, que l'importance qui a été attachée, chez plusieurs peuples, soit à la beauté et à la longueur des cheveux, soit à leur coupe ou à la manière de les disposer, et à toutes les variétés de la coiffure.

Les Egyptiens les coupaient. Certains peuples orientaux, adoptant encore aujourd'hui cet usage, ont constamment la tête recouverte d'un énorme turban. Les Maces se rasaient des deux côtés, et avaient seulement sur le milieu de la tête une espèce de « hure » ou bande chevelue, qui leur donnait un aspect bizarre.

Les Mexicains se rasaient tout le côté gauche; les Brésiliens se rasaient entièrement, et les Iroquois conservent avec soin leur chevelure, et y attachent même une grande importance.

Chez d'autres nations on coupait les cheveux en signe de deuil; on les croyait consacrés aux divinités infernales.

Chez les Gaulois, la longueur des cheveux était un signe de liberté et de noblesse. César, qui conquiert ces peuples, usa de son droit de conquérant en les faisant tondre. Les Francs attachaient autant de prix que les Gaulois à la longueur de la chevelure. Selon Grégoire de Tours, qui nous a laissé une précieuse *Histoire des Francs*, ils se choisissaient pour chefs des hommes aux longs cheveux. Faire tondre un prince, c'était le dégrader, lui donner la mort civile, le condamner au cloître et à la nullité.

Le volume, l'étendue, la forme des perruques, à certaines époques, ne paraissent pas moins tenir à des coutumes et à des idées que le physionomiste doit remarquer. Les plus volumineuses de ces perruques furent inventées sous Louis XIV. Elles donnaient aux personnages qui les portaient, un air de sagesse et de dignité. Et c'est sans doute pour les mêmes raisons que, actuellement encore, les magistrats et les grands dignitaires anglais portent la perruque dans l'exercice de leur profession; on ne fait, en effet, nulle difficulté pour supposer un grand sens et une profonde réflexion sous cet énorme volume.

Au point de vue médical, Cabanis cite le trait suivant, relatif à la maladie et la mort de Mirabeau :

« L'état physiologique de Mirabeau présentait un phénomène remarquable : ses cheveux, naturellement bouclés, se prêtaient à merveille à la frisure, lorsqu'il était

bien portant; dans l'état de maladie, et même dans des incommodités légères, leurs ondulations s'effaçaient en quelque sorte; et, de leur racine à leur pointe, ils devenaient d'une mollesse sensible à la main. Ainsi, quand je m'informais de sa santé, mes premières questions à son valet de chambre roulaient sur ce phénomène; et ce n'étaient pas celles auxquelles j'attachais le moins d'importance. » (Voyez : Cabanis, *Du degré de certitude de la médecine*).

La pratique de la médecine offre souvent des faits analogues, et il appartient au médecin de savoir les observer et d'en saisir les rapports avec l'ensemble de l'organisation.

Les cheveux, la barbe et les sourcils, sont essentiellement des parties du corps d'après lesquelles on a coutume d'augurer de l'âge des personnes. On les voit, en effet, pâlir et s'altérer dès que la vie a perdu ce riche excédant, cette luxueuse superfluité qui caractérise les belles années de la jeunesse.

Toutefois, de pareils indices induiraient souvent en erreur, surtout dans nos cités modernes, où de brusques alternatives de bien et de mal, où le passage trop subit du repos aux fatigues, du bien-être aux sollicitudes, des privations à l'abus, et de l'insouciance aux chagrins, imitent si parfaitement les effets de l'âge. Ainsi, tandis que habituellement les cheveux commencent à blanchir, à quarante ans, la barbe à cinquante, et les sourcils à soixante, il n'est pas rare de rencontrer dans nos grandes villes des individus en qui chacune de ces tristes phases a

devancé de quinze ans l'époque qui leur est ordinaire chez le commun des hommes. Mais ces révolutions hâtives en des organes pour ainsi dire inutiles, ne présagent rien de sinistre quant à la durée de la vie; et cela doit consoler.

Les grandes émotions, les passions vives et tumultueuses, l'état des viscères, ont des effets dont l'intensité s'est souvent manifestée par la chute des cheveux, et, a-t-on dit, par leur blancheur subite.

Ce dernier point est assez important pour que nous nous y arrêtions un instant.

Il nous est arrivé à tous d'entendre conter une histoire où, à la suite d'un gros chagrin, d'une grande douleur physique ou morale, le héros a vu ses cheveux blanchir rapidement, voire même, du jour au lendemain. C'est ainsi, par exemple, que Thomas Morus aurait blanchi en une nuit, la veille de son exécution en 1535. Il en est de même, paraît-il, de Marie-Antoinette, dont les cheveux se seraient décolorés rapidement en prison. François Coppée même, l'auteur si sincère, cite un cas de ce genre dans *La Veillée* :

Lorsque le médecin, qui revint vers l'aurore,
La vit près du blessé le faisant boire encore,
Et soutenant le verre avec ses doigts tremblants,
Il s'aperçut qu'Irène avait les cheveux blancs.

S'agit-il là d'une réalité, ou bien d'un de ces mythes qui traversent les siècles, de génération en génération?

A l'heure actuelle, c'est un phénomène qui ne peut être expliqué scientifiquement. Il faudrait d'ailleurs, lors de pareilles observations, noter soigneusement l'âge de la personne, car vers la quarantaine, il en est qui se teignent les cheveux, manipulation qui pourrait être subitement oubliée à l'occasion d'une émotion grave survenant brutalement dans l'existence.

Quoi qu'il en soit, il y a là un petit point qu'il serait bon d'élucider, car il est très intéressant de savoir s'il est bien vrai que « *le lendemain Irène pouvait avoir les cheveux blancs.* »

XIII

DE LA NUQUE ET DU COU

Cet « entre-deux » de la tête et de la poitrine est significatif. Figurez-vous d'un côté un cou long et effilé, de l'autre un cou gros et engoncé, et voyez si chacune de ces formes n'exige pas une tête différente. Que de choses n'exprime pas la flexibilité ou la raideur du cou ! Il y en a qui paraissent construits pour faire baisser la tête, d'autres pour la relever, ceux-ci pour la porter en avant ceux-là pour la replier en arrière.

Un cou bien proportionné est une recommandation irrécusable pour la solidité du caractère.

Ceux qui ont le cou épais et court, sont naturellement colères. Ceux qui l'ont mince, délicat et allongé, sont timides et faibles.

Un cou bien musclé sans être trop charnu, et bien proportionné, est un indice de force. Trop musclé, c'est une force de portefaix.

S'il est court et gros, c'est souvent l'indice d'une personne opiniâtre, trompeuse, colère, dominatrice.

Que de choses n'y aurait-il pas à dire sur les différences du cou, considérées dans l'enfance, l'âge adulte et la vieillesse ; sur celles qui existent, à cet égard, entre le cou de l'homme et celui de la femme ; de la jeune fille encore

vierge et de celle qui a cessé de l'être. Le cou carré des personnes portées à la colère; arrondi et légèrement gonflé des voluptueux; le cou penché des hypocrites, tendu des sollicitateurs, etc... Que de nuances, que d'aperçus fins et intéressants, on pourrait tirer de la forme et de la position du cou!

XIV

DES VERRUES

Vous ne voyez guère au menton d'un homme vraiment sage, d'un caractère noble et calme, une de ces verrues larges et brunes que l'on voit si souvent chez des hommes faibles d'esprit. Mais si par hasard vous en trouviez une pareille chez un homme intelligent, vous découvririez bientôt que cet homme a de fréquentes absences, des moments d'une faiblesse incroyable, de stupidité même.

Des hommes aimables et de beaucoup d'esprit peuvent avoir au front, ou bien entre les sourcils, des verrues qui, n'étant ni fort brunes, ni fort grandes, n'ont rien de choquant, n'indiquent rien de fâcheux. Mais vous ne trouverez jamais de verrue forte, foncée, velue, à la lèvre supérieure d'un homme qui ne manquera pas de quelque qualité essentielle, qui ne se distinguera pas du moins par quelque défaut capital.

Un poil long, saillant, en pointe d'aiguille, ou fortement crépu, rude et sauvage, planté sur une tache brune, soit au cou, soit au menton, est l'indice le plus décisif d'un penchant extrême à la volupté, penchant qu'accompagne presque toujours une extrême légèreté.

Des femmes avec des verrues brunes, velues, ou avec du poil fort au menton, surtout à la partie inférieure du

menton, ou au cou, sont ordinairement, à la vérité, de bonnes ménagères, vigilantes, actives, mais d'un tempérament excessivement sanguin, amoureuses jusqu'à la folie et même jusqu'à la rage : elles jasant beaucoup et jasant volontiers sur un seul objet ; elles sont importunes, et vous ne vous en débarrassez qu'avec peine : il faut les traiter avec ménagement, ne leur témoigner qu'un intérêt tranquille, et tâcher, avec une sorte de dignité froide et douce, de les tenir sans cesse à une certaine distance de vous.

XV

DES TACHES, SIGNES, OU GRAINS DE BEAUTÉ

Il n'est peut-être pas inutile de parler des taches naturelles qu'on remarque quelquefois sur le visage.

De tout temps on a remarqué que ces taches, ou grains de beauté, du visage, correspondaient à des signes analogues se trouvant sur le reste du corps, et qu'il existe une corrélation constante entre leur situation respective.

Les anciens en ont dit quelques mots, mais ils ont varié dans leurs écrits, et se sont souvent contredits eux-mêmes. Parmi eux on peut citer l'arabe Hali-Haben Raguel, le grec Mélampe, et un nommé Merlin Breton. Mais on ne peut tirer aucune lumière de leurs écrits qui sont confus et pleins d'erreurs.

Nous croyons faire plaisir au lecteur, en donnant une figure pour deviner les taches ou marques cachées, qui se trouvent sur la peau des différentes parties du corps, par celles qui sont apparentes sur le visage. Nous en avons maintes fois éprouvé la certitude, au grand étonnement des personnes qui portaient ces signes.

Ci-dessous, nous donnons l'explication de la figure. Il suffit d'examiner la situation précise du visage où se trouve une tache, et de se reporter à la figure ci-contre;

le numéro qu'on y lira renvoie au tableau explicatif, indiquant les autres parties du corps, où se trouvent des taches semblables. (Voy. fig. 89).

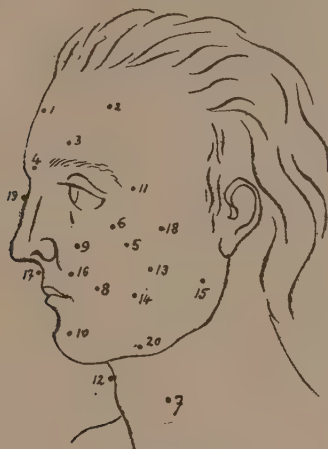


FIG. 89.

1. — A la poitrine.
2. — Sous le sein;
3. — Sur le pied;
4. — Auprès du creux de l'estomac;
5. — Auprès du nombril;
6. — A l'épaule;
7. — Au flanc;
8. — A la cuisse
9. — Au ventre;
10. — Auprès des testicules ou des grandes lèvres;
11. — Sur le bras;
12. — A la fesse;
13. — Aux reins;

14. — Sous l'épaule, en tirant vers le flanc;
15. — A la fesse, près de l'anus;
16. — Au dedans de la cuisse;
17. — Entre la poitrine et le nombril;
18. — A la jambe;
19. — Auprès de la verge ou de la vulve;
20. — Au dos.

XVI

DE L'HABILLEMENT

Nous dirons un mot aussi de l'habillement, qu'il faut savoir observer, si l'on veut pénétrer dans la connaissance de l'homme. En effet, un homme raisonnable se met tout autrement qu'un fat, une dévote autrement qu'une coquette. La propreté et la négligence, la simplicité et la magnificence, le bon et le mauvais goût, la présomption et la décence, la modestie et la fausse honte : voilà autant de choses qu'on distingue à l'habillement seul. La couleur, la coupe, la façon, l'assortiment d'un habit, tout cela est expressif encore et nous caractérise.

Le sage est simple et uni dans son extérieur ; la simplicité lui est naturelle. On reconnaît bientôt un homme qui s'est paré dans l'intention de plaire, celui qui ne cherche qu'à briller, et celui qui se néglige, soit pour insulter à la décence, soit pour se singulariser.

L'art vestimentaire féminin est encore plus significatif, et permet par les ajustements, les parures, les ornements les plus bizarres et les plus variés, de tirer des conclusions sur le caractère de la personne.

Souvent, d'après toutes ces bagatelles, on peut juger de l'esprit et du caractère du propriétaire : mais on ne doit pas tout dire en se basant uniquement sur ces signes.

XVII

DES GESTES ET DES ATTITUDES

■ Nous dirons quelques mots, et uniquement afin d'être complet, de quelques autres manifestations de la personnalité, desquelles on peut tirer des indices certains du caractère. De celles-ci, et non des moins importantes, sont les gestes et les attitudes.

Observez un homme qui se croit seul et entièrement livré à lui-même. Qu'il se tienne debout ou qu'il marche, qu'il soit assis ou couché, toutes ses attitudes et tous ses mouvements seront significatifs. Nous ajoutons même qu'un physionomiste habile déduira des traits du visage, la stature, l'attitude et la démarche qui doivent y correspondre.

Tout en nous est homogène; tout est physionomique et caractéristique; et rien n'est plus significatif que les gestes qui accompagnent l'attitude et la démarche : l'harmonie étonnante qui existe entre la démarche, la voix et le geste, ne se dément jamais. Démosthène soutenait que marcher avec vitesse et parler avec insolence sont la même chose.

Il ne faudra jamais attendre une humeur douce et tranquille d'un homme qui s'agite sans cesse avec violence; au contraire, il ne faut craindre ni emportement,

ni excès de quelqu'un dont le maintien est toujours sage et posé.

On ne peut être lent et paresseux avec une démarche alerte.

Tout air prétentieux suppose un fond de sottise.

La démarche d'un sage est sûrement différente de celle d'un imbécile, et un idiot est assis autrement qu'un homme sensé. Le sage, encore, prend son chapeau de l'endroit où il l'a posé, tout autrement que le sot.

Les mouvements sont très variés et très rapides chez un homme vif; plus uniformes et plus graves dans un tempérament froid et rassis.

Chaque homme a son geste favori, et si l'on arrivait à le surprendre et à le photographier en instantané dans cette attitude, elle fournirait une explication claire et distincte de tout son caractère.

L'orgueilleux, par exemple, place très haut sa main sur sa poitrine, jetant sa tête en arrière, ayant les pieds écartés et tournés en dehors.

Chacun connaît la manière de se tenir et la gaucherie des timides; l'air décidé et énergique des hommes volontaires; l'attitude d'un homme gêné; l'aspect de celui, au contraire, qui se sent à l'aise. Il n'est pas nécessaire non plus de rappeler la mine réjouie, l'embonpoint, la façon béate de s'asseoir des « bons vivants »; l'allure ample et ouverte de l'homme franc; les gestes secs et menus, comme mesurés au compte-gouttes, de l'avare.

Quel est l'homme qui, avec une démarche étourdie, une bouche béante, un rire immodéré et sans cause suffisante, des gestes perpétuels, un œil qui ne s'arrête sur

aucun objet, puisse être jugé avoir de la prudence et de la réflexion?

Certains gestes peuvent avoir une signification considérable. Le serrement de main, bien que ce soit un acte des plus simples, exprime tant de choses qu'il faudrait peut-être un volume pour les indiquer toutes. En se serrant la main, deux amis ou deux amants peuvent vouloir se dire : « Je me défie de vous. » — « Je ne vous aime plus. » — « Je vous désire. » — « Je vous adore. » — « Je vous attends. »...

Un serrement de main, donné par un homme à une femme, peut être impertinent, plus impertinent même qu'un soufflet.

Nous ne terminerons pas ce chapitre sans dire qu'il nous arrive à tous de prendre les habitudes et les gestes de ceux que nous fréquentons familièrement; on verra même plus loin, que nous en prenons les mines.

XVIII

DU STYLE

Le style aussi fait partie inhérente de l'individu, et nous ne savons déjà plus qui disait : « Le style c'est l'homme. » Rien n'est plus vrai ; et se basant sur le style d'un ouvrage dont on ignore l'auteur, on pourra dire : « Cet inconnu doit avoir tels et tels traits ; une autre physionomie n'est pas faite pour lui. » Chaque ouvrage porte le caractère de son ouvrier.

Un homme dont le front est allongé et presque perpendiculaire, aura toujours le style sec et dur. Un autre dont le front est spacieux, arrondi, sans nuances, et d'une construction délicate, écrira couramment et avec légèreté, mais il n'approfondira et ne sentira rien. Celui dont les sinus frontaux sont forts saillants, pourra se faire un style coupé, sentencieux et original ; mais vous ne retrouverez point dans ses compositions la liaison, la pureté et l'élégance qui distinguent les bons écrivains. Enfin, avec un front médiocrement élevé, régulièrement voûté, qui recule fortement, et dont les angles sont doucement marqués près de l'arcade sourcilière, avec un tel front, disons-nous, on mettra dans ses ouvrages de la vivacité et de la précision, de l'agrément et de la force.

On peut, jusqu'à un certain point, juger de la respiration d'une personne d'après son style, d'après la coupe de ses phrases et sa ponctuation : assurément J.-J. Rousseau ne ponctue pas comme Voltaire, ni Bossuet comme Fénelon. Quand nous disons qu'on peut, à l'aide du style, augurer de la respiration d'un individu, c'est dire qu'on peut ainsi préjuger des passions qui l'agitent et de l'émotion qu'il éprouve; car les vives pensées ont pour effet de remuer le cœur, d'accélérer la respiration et de transformer la voix. Voilà d'où vient le pouvoir qu'une voix émue est toujours sûre d'exercer sur nous : elle attire l'attention, elle indique un orateur inspiré, timide ou consciencieux. Les orateurs froids et les acteurs médiocres simulent cette émotion vraie, à l'aide de l'agitation oscillatoire et saccadée des bras.

Nous nous arrêterons là, car nous sortirions des cadres que nous nous sommes tracés.

XIX

DE QUELQUES AUTRES SIGNES

Le caractère d'une personne peut aussi se révéler par une foule d'autres signes.

Les mains ont tellement de rapport avec le caractère par leur forme, leurs dimensions, leurs détails, que leur étude constitue une science spéciale : la *Chiromancie*, que nous appellerions plus volontiers *Chirognomonie*.

On peut aussi retrouver tout le caractère de l'homme dans le dessin, le coloris, l'écriture. Le moindre mot jeté sur le papier renferme des indices dont la signification est grande.

Il est évident que chaque tableau, chaque figure détachée, chaque trait même, conserve et rappelle le caractère de son auteur. Chaque dessinateur et chaque peintre se reproduit plus ou moins dans ses œuvres; on y démêle quelque chose de son extérieur ou de son esprit.

On sait que toute personne a son écriture propre, individuelle et inimitable, ou qui du moins ne saurait être contrefaite que très difficilement et très imparfaitement. Et cette diversité des écritures est fondée sur la différence du caractère. D'ailleurs, par l'observation et l'exercice, on peut remonter de l'une à l'autre, et c'est l'objet de la *Graphologie*.

Un point qui intéresse tout particulièrement le médecin, au point de vue de l'écriture, c'est l'altération de celle-ci dans certaines maladies, plus particulièrement nerveuses et mentales. C'est ainsi qu'on peut faire un diagnostic précoce, et par ce fait d'autant plus intéressant, de paralysie générale, par exemple.

D'autres renseignements pourraient être tirés de l'examen des épaules, selon leur inclinaison, leur dyssymétrie; de la poitrine, selon qu'elle est large ou carrée, plate, etc., selon qu'elle est velue ou non. Le ventre peut aussi fournir quelques documents : il peut être gros et proéminent, ou au contraire plat et rétréci; Aristote aurait remarqué que les hommes qui ont le ventre très velu, sont ordinairement de grands parleurs; et Galien dit qu'un gros ventre annonce un esprit grossier. Les pieds même peuvent fournir des indices.

Il n'est pas jusqu'aux défauts corporels qui ne puissent révéler une partie du caractère de l'individu. La surdité affine, paraît-il, l'esprit et trempe le caractère; et l'imagination serait très développée chez les sourds. Les aveugles auraient une grande mémoire. Les bossus sont fins, spirituels, moqueurs et méchants. Les hommes grands sont en général bons, indolents, paresseux; ils ne recherchent pas l'aventure; ils essayent toujours de ménager la chèvre et le chou quand on requiert un avis de leur part. Les petits sont méfiants, hargneux, causent à haute voix, font du tapage; l'expression des émotions, chez eux, est toujours un peu excessive; par contre, leur intelligence est souvent vive, souple, supérieure; l'assimilation est prompte.

TROISIÈME PARTIE

DU VISAGE EN GÉNÉRAL

« La présence de l'homme, sa figure, sa physionomie, sont le meilleur texte pour tout ce qu'on peut dire de lui ».
(GËTHE).

Nous venons d'examiner en détail les principaux traits de la physionomie, en exposant au fur et à mesure les indices qu'ils peuvent fournir pour la lecture du caractère. En d'autres termes, cher Lecteur, vous possédez l'alphabet de la langue physiognomonique, et vous connaissez la valeur de chaque lettre, nous voulons dire de chaque signe.

Et maintenant, nous essaierons de vous montrer la manière, l'art de grouper ces signes pour en faire un tout significatif, c'est-à-dire la façon de construire des mots avec les lettres.

Nous avons déjà fait remarquer qu'un signe, considéré isolément, ne peut fournir aucun renseignement probant s'il n'est corroboré par d'autres. En apercevant, par exemple, un regard vague, et en vous basant uniquement sur ce seul symptôme, vous pourrez en déduire que l'individu est distrait, ou qu'il s'agit d'un imbécile; mais s'il possède en outre un front très intelligent, un

nez qui annonce la réflexion, une bouche qui exprime l'énergie, et un menton peu vulgaire, vous aurez peut-être affaire à un savant qui médite, et qui est distrait pour être trop absorbé par ses pensées. Par conséquent, le regard seul vous a induit en erreur, et vous avez conclu tout l'opposé de ce qui est en réalité.

Le penseur le plus profond a quelquefois l'air distrait, l'homme le plus courageux un air embarrassé, l'homme le plus doux un air fâché, l'homme le plus tranquille un air troublé.

Mais si vous observez la totalité du visage, la physionomie entière, vous risquerez fort peu de vous tromper. Le bon sens, en effet, nous apprend, et l'expérience nous prouve, qu'un savant, qu'un homme supérieur, ne peut avoir la figure d'un imbécile. Aussi, ne négligez aucun détail, mais rapportez-les tous à l'ensemble.

Telle forme de nez ne supporte jamais un front de telle autre forme hétérogène; chaque espèce de front s'associe toujours à un nez d'une espèce analogue.

Lorsque le front paraît arrondi en profil, vous ne trouverez jamais un nez aquilin proprement dit.

Quand le front est perpendiculaire, jamais le bas du visage n'offre des parties fortement courbées en cercle, à moins que ce ne soit le dessous du menton.

Lorsque la forme du visage est perpendiculaire, elle n'admet jamais des sourcils fortement arqués.

Si le front est avancé, la lèvre d'en bas déborde pour l'ordinaire; seulement cette règle n'est pas applicable aux enfants.

Des fronts légèrement courbés et cependant fort cou-

chés en arrière, ne sauraient souffrir un petit nez retroussé dont le contour présente en profil une excavation marquée.

La proximité du nez à l'œil, décide toujours de l'éloignement de la bouche.

Plus il y aura d'intervalle entre le nez et la bouche, plus aussi la lèvre d'en haut sera petite.

Une forme ovale du visage suppose presque toujours des lèvres charnues et bien dessinées.

Ce qui plaît ou rebute le plus dans l'air d'une personne, c'est le caractère de l'esprit et du cœur qui se peint sur le visage et dans les yeux. Une âme honnête, douce et paisible, exempte d'orgueil et de remords, remplie de bienveillance et d'humanité, une âme supérieure aux sens et aux passions, se découvre aisément sur la physionomie et dans toute l'action du corps. Un air modeste, gracieux, enchanteur, en est l'expression ordinaire; c'est elle qui imprime sur le front un caractère de noblesse et de majesté, et dans les yeux celui de la candeur et de la cordialité; c'est d'elle que proviennent cette douceur, cette affabilité répandues sur toute la physionomie, cette gravité du front que tempère la sérénité; ce regard affectueux qu'accompagne la pudeur; en un mot, la plus belle expression, le plus beau coloris du visage résultent d'un bon esprit et d'un bon cœur.

L'expérience nous prouve que certains penchants déréglés ou vicieux impriment sur le visage des traces bien sensibles. Et qu'est-ce que le plus beau visage, si l'on y voit les traits odieux de la luxure, de la colère, de

la fausseté, de l'envie, de l'avarice, de l'orgueil et du mécontentement? A quoi sert l'extérieur le plus séduisant, s'il laisse entrevoir un caractère frivole ou malhonnête? Aussi, le plus sûr moyen, dit Gellert, d'embellir notre physionomie, autant qu'il dépend de nous, est d'embellir notre âme et d'en refuser l'entrée à toute passion vicieuse; le meilleur moyen de rendre cette physionomie expressive et intéressante, est de penser juste et avec délicatesse.

« La nature a donné à l'homme, a dit La Chambre, la voix et la langue pour être les interprètes de ses pensées; mais dans la défiance qu'elle a eue qu'il en pouvait abuser, elle a fait encore parler son front et ses yeux, pour les démentir quand elles ne seraient pas fidèles. »

Vous me dites : Cet homme est bon et il a de l'esprit; mais je ne l'ai jamais vu cet homme, il y a tant d'espèces et de degrés de bonté et d'esprit, que les deux qualités que vous lui attribuez ne m'instruisent guère encore.

Il en serait de même de toutes les autres dont vous pourriez me faire l'énumération : ces mots auraient toujours un sens et un degré infiniment indéterminés, et vos observations, votre manière d'en tirer des conséquences, me laisseraient toujours dans l'incertitude. Si, au contraire, je vois cet homme, sa figure, ses mouvements, ses gestes, si je l'entends parler, quelle précision n'acquiert pas tout à coup à mes yeux l'idée que vous m'avez donnée de lui? Avec quelle rapidité se modifie chez moi, se confirme ou se contredit le jugement que vous en avez porté! Combien je me sens instruit depuis que je l'ai vu! Combien n'ai-je pas remarqué

de convenances et de disconvenances que vous ne m'aviez point expliquées, que vous ne pouviez point m'expliquer, sinon par son extérieur, c'est-à-dire comme physionomiste?

L'expérience nous fait voir, et nous l'avons déjà fait observer, que l'éducation, la société, l'instruction, et certains exercices, parviennent à changer les penchants naturels. Ainsi la constitution du corps indique seulement les penchants primitifs de l'homme. On y reconnaît ce à quoi il est enclin par sa nature, et non pas ce qu'il fera quand la raison ou l'habitude auront triomphé de ses inclinations naturelles.

Les linéaments du visage servent à former son expression, et cette expression est vraie toutes les fois que l'homme est exempt de contrainte.

Voici quelques traits dont le concours promet infailliblement la physionomie la plus heureuse, une physionomie presque surhumaine. D'ailleurs chacun de ces traits sera avantageux en lui-même. Il faut :

a) Une conformité frappante entre les trois parties principales du visage : front, nez, bas du visage;

b) Un front qui repose sur une base presque horizontale, avec des sourcils presque droits, serrés et hardiment prononcés;

c) Des yeux d'un bleu clair ou d'un brun clair qui paraissent noirs à une petite distance, et dont la paupière de dessus ne couvre que le quart ou le cinquième de la prunelle;

d) Un nez dont le dos est large et presque parallèle des deux côtés, avec une légère inflexion;

e) Une bouche d'une coupe horizontale, mais dont la lèvre supérieure s'abaisse doucement par le milieu. La lèvre inférieure ne doit pas être plus épaisse que celle d'en haut;

f) Un menton rond avancé en saillie;

g) Des cheveux relativement courts, d'un brun foncé et qui se partagent en grosses boucles frisées.

L'homme, observé au point de vue de la physionomie, présente d'abord deux points de vue bien distincts : celui de la physionomie en mouvement, et celui de la physionomie en repos.

A la physionomie en mouvement répondent l'observation et le tableau des caractères des passions et des divers états de l'esprit.

La physionomie en repos, plus difficile à observer, révèle le caractère moral et les habitudes constantes et naturelles, ou les révolutions et les dérangements passagers de l'organisation.

Cette physionomie en repos, cette empreinte des sentiments habituels ou des facultés dominantes de l'esprit, ne s'efface point pendant le sommeil, se conserve même après la mort, et Racine a pu dire en parlant du farouche Étéocle :

Son visage, où la mort a répandu ses traits,

Demeure plus terrible et plus fier que jamais.

Les différentes physionomies en repos, considérées relativement aux habitudes de l'âme, dont elles trahissent le secret, sont ou naturelles et régulières, ou altérées.

Les physionomies altérées sont les plus faciles à reconnaître : elles dépendent des passions violentes, des penchans criminels, des habitudes dépravées, de tous les sentiments dont l'expression hideuse et déformatrice semble annoncer qu'il n'est pas de véritable beauté sans vertu, sans noblesse, sans amour, et que le crime et le vice pervertissent à la longue et dégradent les plus belles physionomies.

Les passions douces et aimantes, les sentiments paisibles, les facultés de l'esprit les plus silencieuses, n'ont pas cette expression du crime et de la corruption; elles laissent cependant des traces assez profondes, quand elles sont dominantes, et donnent à la physionomie un caractère difficile quelquefois à distinguer, mais que l'observateur un peu exercé parvient aisément à reconnaître.

Ces caractères suffiraient peut-être pour expliquer l'attraction ou la répulsion, la sympathie ou l'antipathie qu'on éprouve à la première vue d'une personne que l'on ne connaît pas. C'est aussi pour la même raison que nous croyons sur parole telle personne, tandis que telle autre essaierait vainement de nous convaincre par des serments.

Le juge devrait ne jamais tenir compte de l'apparence extérieure des prévenus. Mais, qu'il en convienne ou qu'il s'en défende, quel est celui qui peut, qui ose soutenir être entièrement indifférent à l'extérieur des personnes citées devant son tribunal?

L'homme civilisé, incité sans cesse, dans ses relations sociales, à varier le jeu animé de son visage, finit par donner à celui-ci une mobilité extrême; l'expression de

ses yeux, les mouvements oscillatoires de sa bouche, deviennent chez lui un langage plus prompt et souvent plus significatif que la parole même.

Ce que l'on craindrait de dire par des mots, on l'exprime par un regard : un sourire est souvent plus éloquent qu'un long discours : des yeux qui se comprennent en disent plus que le langage articulé, et le disent mieux. C'est un parler franc et rapide qui n'a ni les embarras de la syntaxe, ni les précautions détournées d'une vaine rhétorique.

Mais, si l'homme sait parler avec son visage, quand il veut aussi, il sait le rendre muet. Tout le monde, cependant, n'est pas assez maître de soi pour ne pas laisser lire sur la figure les émotions même intimes.

Les courtisans, les diplomates, tous ceux qui vivent dans un monde où il serait dangereux de laisser transpirer les passions dont l'âme est agitée, ceux-là ont appris à rendre leurs traits impénétrables : le visage n'est plus chez eux le miroir de l'âme ; c'est comme une glace dépolie, qui ne laisse pas apercevoir les objets placés derrière elle, et qui ne réfléchit plus l'image des objets qui l'environnent. C'est d'un célèbre diplomate que l'on a dit « que son visage était de plâtre ; et que si on lui donnait un coup par derrière, celui qui lui parlerait en face s'en apercevrait à peine. »

Un grand nombre de peuples presque sauvages, et en particulier les naturels de l'Amérique septentrionale, savent conserver un visage impassible, alors même qu'ils sont le plus vivement émus. Ce n'est point la crainte qui leur fait prendre sur eux un tel empire, c'est

un orgueil superstitieux, une sorte de point d'honneur; ils regardent comme indigne d'un homme de laisser voir sur son visage les indices de ses émotions : le bonheur le plus inattendu, la douleur la plus vive, n'ont pas le pouvoir de remuer une seule fibre de leur visage.

S'ils revoient tout à coup un fils qu'ils croyaient mort, ils lèvent à peine les yeux sur lui, et continuent de consumer tranquillement leurs éternels cigares, sources inépuisables d'indifférence et de volupté. Ce n'est qu'après un certain temps qu'ils commencent à interroger le survenant avec calme sur les circonstances de son départ et l'objet de son absence. Si le sort des armes les a fait tomber entre les mains de l'ennemi, attachés au fatal poteau où ils sont torturés avec tout le raffinement d'une cruauté détestable, ils entonnent eux-mêmes l'hymne de mort; ils s'entretiennent sans efforts ni préoccupations avec leurs bourreaux dans les intervalles du supplice, et conservent jusqu'au dernier soupir un visage aussi serein que s'ils étaient au sein du conseil de leur nation.

Nous avons déjà signalé les modifications qu'apporte l'âge sur le visage, et nous avons fait remarquer que malgré tous les artifices utilisés pour les en empêcher, les années s'accumulent dans les plis et les rides, et annoncent à qui veut les entendre, la date de naissance de la personne. En vain la femme qui voit s'enfuir, avec ses charmes, et l'amour et les plaisirs, s'efforce-t-elle de cacher les ravages du temps : rendra-t-elle à ses yeux leur éclat, à son teint sa fraîcheur? Elle a beau s'im-

prégnier d'essences précieuses et se tatouer de carmin, le temps n'en grave pas moins sur ses traits, jadis si séduisants, ses outrages irréparables. C'est beaucoup si tant de soins et de minutieux mensonges parviennent à retenir quelques années de plus à ses pieds ses adorateurs les plus intrépides. La jeunesse une fois écoulée, adieu l'amour ! le fard l'épouvante, les rides lui font peur.

L'âge apporte de grands changements dans toutes les parties du corps ; mais ces changements sont plus marqués à la face que partout ailleurs. Les tissus qui la composent changent à la fois de forme, de volume, de couleur et de consistance.

Le visage de l'enfant est court et élargi ; son front est saillant ; ses joues, formées de deux pelotons de graisse, ne sont creusées d'aucun sillon ; la peau en est douce, tendue et rosée : les lèvres sont fraîches et vermeilles. Tant de contours arrondis donnent à cet âge un air riant et gracieux : aussi est-ce sous les traits de l'enfance que les peintres et les poètes représentent l'amour, l'innocence et la gaieté, qui, tous trois, dans un âge plus mûr ne sont plus guère que de trompeuses fictions.

C'est à l'âge de la puberté que le visage éprouve les changements les plus sensibles et les plus importants ; la physionomie prend alors un nouveau caractère. A cette époque où tous les os de la face prennent un accroissement considérable, le nez s'allonge, les joues se creusent et perdent leur forme arrondie ; la barbe commence à paraître sur le menton et les côtés du visage. Jusque-là les deux sexes avaient à peu près la même physionomie ; celle de l'homme change alors totalement

tandis que la jeune fille garde encore et conservera durant toute la jeunesse, la forme gracieuse de l'enfance.

L'œil du jeune homme devient plus mâle, quoique encore mal assuré; son visage s'allonge et pâlit; ses traits ne sont plus ceux de l'enfant et ne sont pas encore ceux de l'homme fait. Pendant quelques années la physionomie de l'adolescent conserve le même vague que son caractère. Mais peu à peu les traits se prononcent et se dessinent davantage; les passions qui seront dominantes ébauchent déjà divers sillons qui attestent leur règne commencé : d'abord légères et fugitives, ces empreintes se gravent plus profondément, et finissent par rester ineffaçables.

C'est une loi générale de l'organisation que plus l'usage d'une partie est fréquent, plus cette partie prend de force et de volume : il doit donc arriver que les muscles du visage le plus fréquemment mis en jeu par telle ou telle passion, deviennent les plus manifestes et les plus actifs; or ce sont eux qui, placés sous la peau, forment les saillies et les enfoncements de la face.

Effectivement, c'est aux muscles que la physionomie doit sa principale expression. Si les passions tristes sont prédominantes, le visage finit par conserver l'empreinte de la tristesse; son aspect est riant, au contraire, si les traits ont été longtemps soumis à l'influence des impressions gaies. C'est de la même manière que le courage et la timidité, la fierté et la modestie, toutes les passions, en un mot, et toutes les affections de l'âme, finissent par laisser sur la figure des traces plus ou moins profondes et durables.

Vers l'âge de trente ans environ, les traits, dont le développement est alors achevé, sont plus prononcés et moins mobiles; c'est alors que la physionomie a tout à fait pris le caractère propre à chaque individu.

Jusqu'à cet âge la face de l'homme n'avait été que gracieuse, fraîche ou jolie; elle devient belle alors, parce qu'elle porte l'empreinte irrécusable de l'intelligence, le cachet de la raison. Quelques hommes conservent jusqu'à la vieillesse les formes arrondies du jeune âge; ce sont ordinairement des personnes peu susceptibles d'émotions profondes et plus sensibles aux plaisirs des sens qu'aux jouissances intellectuelles : en voyant leur visage charnu, sanguin, vasculaire et fleuri, on peut en induire que les grandes passions leur furent étrangères; car les passions sont grimaçantes de leur nature, et leur passage fréquent est toujours marqué par des rides.

Si, presque toujours, la physionomie doit son caractère propre au développement naturel de la face sous l'influence instinctive de chaque genre d'esprit, sans que la volonté y prenne aucune part, souvent aussi, par les changements réels qu'il imprime arbitrairement à son visage, l'homme parvient à donner à sa physionomie une expression déterminée, mais factice et mensongère.

Les peuples sauvages se peignent la figure de différentes couleurs, et, par les dessins variés qu'ils y tracent tour à tour, ils savent se donner tantôt une physionomie de paix, tantôt une physionomie de guerre; chaque peuplade adopte même un dessin particulier, qui lui sert à se distinguer des autres au premier coup d'œil.

Chez les peuples civilisés, ce sont les femmes surtout,

et quelques hommes peu différents des femmes, qui fardent leur visage, qui se teignent les sourcils, les cheveux ou la barbe, et qui emploient divers moyens analogues pour changer l'expression de leur physionomie. Mais il est des hommes qui changent du tout au tout soudainement leur figure, sans recourir à aucun secours étranger, à cause de la direction arbitraire et diversifiée qu'ils impriment à leurs traits toujours si dociles et si changeants.

On sait comment les acteurs peuvent ainsi changer à volonté l'expression de leur visage; comment ils lui donnent tour à tour l'apparence de la joie ou de la tristesse, de l'amour, de la fureur et des différentes passions; ils prennent un nouveau visage à chaque rôle nouveau qui leur est confié; et, sous ce rapport, chacun de nous, tout en se proclamant sincère, est presque toujours un peu acteur dans le monde.

Ajoutons cependant que les acteurs, à leurs débuts, ne jouent presque jamais de la physionomie. Ils ne commencent à mettre en jeu les muscles de leur visage qu'à une époque très avancée de leur carrière dramatique. C'est le jeu de la physionomie qui caractérise les grands acteurs. Sans se mouvoir, sans parler, ils peuvent exprimer toutes les nuances des affections humaines, et faire passer dans l'âme du spectateur les impressions les plus variées.

Ces changements de physionomie ne sont que momentanés; ils dépendent de la direction du vouloir, de l'aptitude à l'imitation et de la mobilité des traits. Mais on peut aussi, par une volonté ferme et persévérante, par

une attentive surveillance de soi-même, parvenir à donner à la physionomie un caractère déterminé et permanent.

Ainsi l'homme de cour sait se faire un visage qui, dans les circonstances les plus fâcheuses et les plus imprévues, conserve toujours sa souriante immobilité.

Jago, dans *Othello*, disait : « Ce n'est pas moi qui montre du zèle et de l'affection, ce n'est que mon visage. »

Le médecin finit par communiquer à son visage, souvent même jusqu'à l'excès, jusqu'au danger, une expression sérieuse et grave, en rapport avec les scènes malheureuses dont il est journellement acteur ou témoin. Mais il devrait dépouiller cet air de tristesse en abordant ses malades.

L'homme de guerre le moins brave, et celui-là surtout, affecte un air audacieux et fier : vous le voyez poignarder de son regard ceux qu'épargne son épée bienveillante

Le fripon qui fait de la duperie le fondement de son existence, donne à sa physionomie un séduisant caractère de bonhomie et de simplicité.

L'homme d'état qui daigne laisser à ses commis l'embarras des affaires, voulant du moins paraître en soutenir le fardeau, travaille sa figure, la rend grave et pensive, et semble toujours plongé dans de profondes méditations. Toutefois il pense, mais à sa fortune et à ses rivaux ; il est fatigué, mais d'intrigue.

Chaque âge, chaque condition a donc, disons-nous, sa figure distinctive. Toutefois il faut remarquer que dans l'enfance la physionomie n'existe pas encore ; les passions ne l'ont pas encore créée, les diverses parties de la face

n'ont pas acquis un développement assorti à l'usage auquel elles sont destinées. A l'autre bout de la vie, dans la vieillesse, la physionomie n'existe pour ainsi dire plus; soit que les passions, alors comme amorties, n'aient plus besoin d'interprètes, soit que les traits endurcis du visage ne puissent plus obéir à celles qui survivent encore. Les yeux dès lors perdent leur éclat, leur vivacité; la peau du visage, sèche et ridée, conserve dans tous les moments la même teinte; les muscles ont perdu leur force et leur mobilité : d'où il résulte que tous les traits sont affaissés, attirés vers le menton; et cela même donne à la face un air de regrets, de plainte et de mauvaise humeur.

Ainsi les contours arrondis et gracieux de l'enfance sont insensiblement remplacés par les formes moins douces, mais plus belles et mieux prononcées de l'âge mûr; et l'on ne retrouve plus chez le vieillard que des formes dures, tristes, anguleuses et inanimées.

L'enfant ne sait que rire et pleurer; l'homme adulte laisse voir sur son visage et la satisfaction de l'amour et l'anxiété de l'ambition et les élans du courage; tandis qu'on ne lit plus sur la figure du vieillard que la tristesse, l'indifférence ou l'abattement : tout le reste est effacé, ou du moins illisible.

La mort enfin détruit entièrement l'expression de la physionomie : on ne voit plus même, chez un moribond, que la toile sans couleur ni dessin de l'ancien tableau.

Il en est de même chez les misérables que l'on conduit au supplice : quoiqu'ils soient encore pleins de vie, l'agonie morale qu'ils endurent communique à leur

visage un aspect souvent plus affreux que la mort.

Nous venons de montrer par quels caractères généraux et d'ensemble la physionomie humaine permet de distinguer les uns des autres, les hommes selon leur âge, leur éducation, leur tempérament, et même selon leur position sociale.

Les caractères physionomiques par lesquels un homme diffère essentiellement d'un autre homme sont bien plus fugaces, plus difficiles à reconnaître et à retenir. Nous mettons souvent plus d'instinct et plus de vague habitude dans de pareilles appréciations que nous n'y apportons de jugement et de véritable raison.

Le vulgaire se flatte de connaître les hommes uniquement d'après la physionomie : mais cette étude, tout à fait instinctive et machinale entre ses mains, le conduit à des erreurs sans nombre, et qui ont de grandes conséquences quant au bonheur.

Mais nous l'avons déjà dit : heureusement il existe une sorte de science de la physionomie ; on possède certains principes généraux et avérés à l'aide desquels on peut juger des passions et du caractère d'après l'expression de la figure. C'est dans ce but que les médecins et les philosophes étudient les physionomies.

Les peintres, les statuaires, les poètes et les acteurs ont un but contraire : nous voulons dire qu'ils créent ou restituent des physionomies d'après l'idée qu'ils se sont faite des traits expressifs d'un personnage réel ou imaginaire. C'est toujours la même science ayant un autre objet et des destinations différentes : le philosophe et le

physiologiste étudient la nature et interprètent ses phénomènes; les artistes l'étudient également, mais pour l'imiter en l'embellissant.

Le physiologiste lit sur la figure de Brutus, presque aussi bien que dans ses actions, sa haine des rois et de la tyrannie, son farouche amour pour la liberté de Rome et du monde. Le statuaire éternise les traits de Brutus, l'historien ses actions; et, plus de vingt siècles après, actions et physionomie de Brutus nous paraissent d'accord; plus de vingt siècles après, le poète tragique fait parler Brutus d'après ses traits, immortalisés par le pinceau du peintre ou le ciseau du statuaire; plus de vingt siècles après, David ou Talma, le peintre comme l'acteur, reproduisent la grande figure de Brutus d'après les récits des historiens.

Vous voyez donc qu'il existe une science de la physionomie, une concordance réelle entre les pensées et les actions d'un personnage, et l'expression saisissable de sa figure.

Voici d'ailleurs quelques remarques sur le visage considéré dans son ensemble.

Un visage plein et bon à voir, un teint frais et coloré, ce qu'on nomme vulgairement une *bonne figure*, appartient en général à des hommes peu passionnés, plus amis des plaisirs que des réflexions sérieuses, incapables de grandes choses, mais susceptibles de bonnes actions; frivoles, mais peu vicieux et sans méchanceté. Il faut cependant que d'autres signes viennent confirmer ce premier aperçu car il n'est pas impossible de voir des hommes doués de grandes qualités, des hommes de génie même, avec un visage gras et plein.

Une face allongée, des joues creuses, un teint pâle ou brun sont autant de signes qui se rencontrent ordinairement chez des hommes spirituels et fins, chez ceux qui préfèrent les occupations de l'esprit aux plaisirs des sens; chez des hommes doués d'un caractère et de passions énergiques.

Des traits délicats et peu prononcés, des formes arrondies et gracieuses, tel est en général le visage des femmes : les hommes en qui l'on voit des traits semblables, ont souvent aussi la faiblesse et la douceur de l'autre sexe. Au contraire, de grands traits, un visage sillonné de profondes empreintes, s'ils n'annoncent pas toujours un esprit supérieur, indiquent du moins l'existence de passions fortes et d'un caractère prononcé. Nous avons dit au début de cet ouvrage, que les femmes qui ont des traits mâles ont presque toujours aussi, dans le caractère, quelque chose d'énergique et de viril.

La face du galant homme est, par dessus tout, franche parce qu'il n'a rien à cacher; elle est sereine et riante parce que l'exercice des affections douces est une des joies les plus sûres et les plus durables de notre vie.

On ne risque rien d'appeler honnête un visage qui réunit dans le même degré l'énergie et la bonté. La bonté quand elle est sans appui, entreprend des choses qui sont au-dessus de ses forces; elle promet ce qu'elle ne peut pas tenir, elle commence ce qu'elle ne saurait achever. L'énergie qui n'est pas adoucie par la bonté, est difficile à émouvoir; elle opprime et devient injuste.

L'énergie seule est dureté, et une trop grande bonté dégénère en simplicité. C'est dans leur juste milieu que

vous trouverez la force active, l'équité, la probité.

Les visages qui réunissent des contours fortement arqués, de faibles sourcils éloignés des yeux, un petit nez flasque, une bouche molle et un petit menton, ont ordinairement à combattre l'inconstance et la perfidie qu'entraîne la faiblesse.

Des sourcils placés horizontalement, des yeux creux et fortement dessinés, et une tension marquée dans la ligne que décrit la bouche quand elle est fermée, paraissent toujours être des indices infailibles d'un caractère judicieux et discret.

La force de la volonté est accompagnée du calme et de la concentration. Une transition bien marquée du front au nez, un nez large, plus ou moins courbé vers le haut, et un front ouvert qui se rétrécit doucement vers le bas, sont les signes d'un courage entreprenant, qui est sûr de son énergie et de la réussite de ses plans.

La sagesse aime à se loger dans un front spacieux et compact. Il lui faut en même temps des paupières bien apparentes, des yeux avec des angles aigus et longs, un grand nez large qui se voûte doucement au-dessous de la racine, des lèvres bien fermées, un menton qui avance par le bas et avec une incision médiane.

Un front court, perpendiculaire, noueux, fort et confusément sillonné du haut, plat entre les sourcils, des yeux gris-bleus, grands, clairs d'ailleurs, un petit nez, une lèvre supérieure longue, mais, pour ainsi dire, imperceptible, le teint pâle, les deux lèvres toujours en mouvement, ce sont des traits qu'on rencontre chez des hommes d'esprit, d'une mémoire fort riche, d'une activité

propre à plus d'un genre, même à l'intrigue; tantôt doux et bons, tantôt sévères et durs, ayant quelquefois l'esprit très clairvoyant, mais quelquefois aussi parfaitement faux.

Plus le front est élevé, plus les autres parties du visage, comparées au front, paraissent petites; plus la voûte de ce front est noueuse, plus l'œil est enfoncé, moins on aperçoit d'enfoncement entre le front et le nez; plus la bouche est fermée et le menton large, enfin plus est perpendiculaire le profil de la longueur du visage, plus vous trouverez l'opiniâtreté d'un tel homme invincible, plus son caractère aura de roideur et de dureté.

Il n'est point de véritable penseur qu'on ne reconnaisse à l'intervalle des sourcils, au passage du front au nez; s'il manque là certaines sinuosités, certain enfoncement, un trait marqué de finesse et d'énergie, vous cherchiez en vain le caractère du penseur dans tout le reste du visage, dans tout l'ensemble de cet homme, dans toute sa conduite, dans toutes les opérations de son esprit : nous disons le caractère du penseur, c'est-à-dire de l'homme ayant un besoin profond d'idées vraies, lumineuses, précises, conséquentes et fortement combinées.

Fuyez les hommes aux grands yeux dans de petits visages, avec de petits nez et de petites tailles; à travers leur rire on aperçoit qu'ils ne sont ni gais, ni contents; en vous protestant combien ils sont heureux de vous voir, ils ne sauraient cacher la malignité de leur sourire.

De grands corps massifs, de petits yeux, des joues rondes, remplies et pendantes, des lèvres bouffies, un nez en forme de boudin, un menton en forme de sac, c'est le

signalement d'une classe d'hommes qui, toujours occupés de leur lourd individu, vont toujours mâchant, crachant, se mouchant, prenant du tabac et confiant sans façon au plancher tout ce dont ils se débarrassent; ce sont, dans le fond, des hommes d'un caractère vain, quoique insignifiant, ambitieux, quoique sans énergie, assez dociles avec la prétention de tout savoir, peu sûrs, légers, voluptueux, difficiles d'ailleurs à manier, avides de tout et ne jouissant de rien; et qui jouit peu, croyez-nous-en, donne encore moins.

Quelle que soit l'heureuse conformation de chaque partie du visage, encore faut-il que l'ensemble harmonique de la physionomie ne soit pas troublé ou détruit par des divergences et des défauts de symétrie dans l'alignement des traits.

Tout désordre et toute divergence dans la physionomie se traduisant par des irrégularités dans l'alignement des traits indiquent, soit de notables imperfections intellectuelles, soit de graves défauts dans le caractère, soit enfin de grands vices. Il est bien entendu que ce qui vient d'être dit ne s'applique pas aux déformations morbides ou accidentelles.

L'école criminaliste anthropologique, avec Lombroso, attribue une importance capitale aux altérations et aux déformations de la face, qu'elle considère comme les indices certains des instincts criminels.

On dit qu'une physionomie est franche, quand elle est l'interprète fidèle du caractère et des passions, et quand tous les traits concourent avec harmonie à la même expression. Mais la figure peut exprimer la méchan-

ceté, tout aussi franchement que la bonté et la douceur.

La physionomie est fausse, au contraire, lorsque la volonté s'applique à mettre le visage en opposition avec l'état habituel de l'âme : si elle y réussit complètement, alors l'hypocrisie est parfaite, et la fausseté peut échapper aux yeux du meilleur observateur. Mais comme il est fort difficile de faire toujours exprimer à la physionomie le contraire de ce qu'on devrait y lire, on reconnaît d'ordinaire un visage faux à l'expression discordante ou variable des différents traits dont il se compose. Par exemple, la bouche s'efforce de sourire, tandis que les yeux expriment la colère ou le dédain; le regard est doux et flatteur, et l'orgueil contracte les lèvres : enfin on découvre sur le visage la frayeur, que déguise mal une apparente sécurité; la méchanceté, qu'on essaie vainement de dissimuler sous un faux air de bonhomie; l'ironie ou le cynisme, qui perce à travers une feinte simplicité; et mille autres contrastes plus ou moins manifestes et blessants.

Toutes les fois que l'on retrouve ce défaut d'harmonie entre les traits du visage, on est porté à l'attribuer à la même cause, c'est-à-dire à la fausseté, à la feinte, à la dissimulation. Toutefois, il faut le dire, une telle conséquence n'est pas toujours vraie : un œil louche, par exemple, donne quelque chose de faux à la physionomie; et cependant cette fausseté n'est qu'apparente, l'âme y reste étrangère. Ajoutons qu'il est des individus à qui il est naturel de paraître faux.

La joie, le contentement, toutes les passions gaies, relèvent et épanouissent les traits. Le chagrin, la douleur,

les passions tristes et haineuses, les contractent et les attirent, en les ridant, vers le menton.

Les traits du visage peuvent être plus ou moins mobiles. Un visage impassible et muet appartient ou à un idiot, ou à un homme d'un esprit très supérieur; mais, chez celui-là, rien ne peut donner le mouvement et la vie aux fibres molles et apathiques de la face. L'insensé conserve constamment le même visage à la vue d'un pressant danger, comme au milieu des plus grands sujets de joie; et cela vient de ce qu'il est à peine accessible à tout ce qui a coutume d'émouvoir le cœur humain. Mais si le visage d'un homme supérieur est habituellement froid et immobile, ce n'est pas qu'il soit incapable d'expression, c'est plutôt qu'un tel homme devenu peu impressionnable reste maître de ses moindres mouvements, et ne laisse lire sur son visage que ce qu'il veut qu'on y aperçoive : ses traits n'expriment rien de ce qu'il a décidé de taire.

Cette immobilité du visage chez des hommes doués de facultés éminentes dépend encore d'une autre cause : renfermés en eux-mêmes, préoccupés de leurs propres pensées et de leurs profonds desseins, ils voient à peine ce qui se passe autour d'eux ; les choses du dehors viennent frapper leurs sens sans les émouvoir; leur œil distrait et rêveur ne se fixe sur aucun objet; ils suivent le cours de leurs réflexions, sans entendre les sons qui retentissent à l'oreille : enfin leurs sens ne s'éveillent, et leurs traits ne s'animent, qu'autant que la volonté a donné le signal. C'est ainsi qu'Archimède continuait à chercher la solution d'un problème difficile au sein

bruyant d'une ville prise d'assaut; c'est ainsi que La Fontaine continuait à s'entretenir avec dame belette ou maître renard, sans s'apercevoir qu'une pluie d'orage avait pénétré ses vêtements.

Au contraire, les hommes d'un esprit superficiel, et d'un caractère léger, ont les traits de la face extrêmement mobiles; ils ne peuvent rien cacher de ce qu'ils éprouvent; ils rient ou pleurent pour le plus léger motif, et souvent pour des sujets imaginaires. Leur physionomie reflète, pour ainsi dire, tous les événements grands ou petits qui se passent autour d'eux : et cette extrême susceptibilité est presque toujours un indice de la faiblesse du caractère.

C'est par une cause analogue que l'homme profond parle peu, tandis que l'homme superficiel parle sans relâche sinon sans ennui : l'un réfléchit avant d'agir, l'autre agit ou parle avant de penser; celui-ci laisse parler continuellement son visage comme ses lèvres, tandis que celui-là sait également leur imposer silence et les maîtriser.

Un commerce fréquent et des liaisons intimes entre deux personnes les assimilent tellement que leur physionomie, et même le son de leur voix, contractent une certaine analogie; et nous avons déjà fait remarquer que nous prenons les gestes et les habitudes de ceux que nous fréquentons familièrement. Nous nous assimilons en quelque sorte tout ce que nous affectionnons; et de deux choses l'une, ou c'est la personne aimée qui nous transforme à son gré, ou c'est nous qui la transformons au nôtre. Notre visage conserve, si l'on peut ainsi dire, le

reflet de l'objet aimé. Quelquefois ce rapport ne dépend que d'un seul point, tiré du caractère moral ou de la physionomie; souvent il ne tient qu'à un simple trait du visage; souvent aussi il roule sur des singularités inexplicables, et qui n'admettent aucune espèce de définition.

De la coloration du visage. — L'état de la peau, sa coloration en particulier, peut fournir des renseignements sur l'état d'âme de l'individu. Vous avez tous remarqué l'incarnat des joues dans l'effet puissant de la commotion voluptueuse, de l'excitation vive causée par le premier baiser de l'amour. Un serrement de main, un attouchement, une caresse, peuvent produire le même effet dans des circonstances semblables. Sous l'influence de certaines passions, de certains sentiments, la coloration du visage change également, depuis la pâleur de l'effroi jusqu'au rouge vif de la pudeur, et la teinte violette de la colère, de la fureur. On peut même observer un changement de teinte, des passages subits de la pâleur à la rougeur, dans des situations où plusieurs émotions différentes se succèdent : amour, honte, crainte, par exemple.

Au point de vue du physionomiste, la coloration un peu vive est un caractère de véhémence, de franchise; et, si cette coloration est trop forte, de violence, d'impétuosité, et de propension à la brutalité et à la colère. Les personnes de cette couleur et de ce caractère ne savent rien dissimuler.

Un teint pâle, mais plus bilieux, un peu jaunâtre, a toujours été regardé comme l'indication d'une sensibilité intérieure plus vive, d'une grande force morale, et d'une

âme en général ardente, passionnée, et également propre aux grands crimes et aux actions les plus nobles et les plus généreuses. Shakespeare connaissait bien ce détail, aussi fait-il dire à César, à qui Cassius semblait suspect à cause même de cette teinte : « ...Ce Cassius que j'aperçois a un visage hâve et décharné...; de tels hommes sont dangereux. Je lui voudrais plus d'embonpoint, le teint plus fleuri. »

Les changements momentanés de la couleur de la peau sont un phénomène sympathique, presque toujours involontaire. On peut, à force de volonté, donner à ses traits telle expression que l'on juge opportune; mais on ne commande pas avec la même facilité la rougeur ou la pâleur de son visage.

Les nerfs vaso-moteurs obéissent peu ou point à la volonté; aussi convient-il de faire grande attention à la rougeur ou à la pâleur subite du visage, parce que c'est souvent le signe involontaire d'une émotion dont on ne saurait découvrir la moindre trace dans tout le reste du territoire mimique et même dans l'œil.

Lorsqu'à l'entrée de son amant dans la salle, la femme aimée ne change pas de couleur et ne baisse pas la paupière, ou bien elle n'aime pas, ou bien elle est arrivée déjà à une perfection d'hypocrisie, qui peut faire douter si un cœur bat encore dans sa poitrine.

Les hommes de forte volonté, et les femmes qui ont poussé très loin la gymnastique simulatrice, réussissent à triompher même de ce dernier point, en sorte que rien ne trahit plus au dehors la flamme intérieure. Il arrive alors presque toujours qu'un membre (une jambe, un

bras, un doigt) est pris subitement d'une convulsion rythmique et se met à battre régulièrement la mesure. La plupart du temps, on tape du doigt sur un corps solide de façon à faire du bruit, ou l'on frappe la terre avec le pied. Moins souvent, on respire d'une façon hâlante et essouffée qui peut même se transformer en sifflement.

Ces faits se vérifient souvent quand on cherche à cacher la colère.

Pour dissimuler encore une émotion, de silencieux qu'on était on devient tout à coup très bavard, ou bien si l'on parlait d'une façon indifférente, on se met à causer avec enthousiasme; le son de la voix se modifie et peut même devenir musical. Souvent on oublie le sujet de la conversation et l'on se met à discourir de choses qui n'ont aucun rapport ni avec celles dont on parlait, ni avec le milieu où l'on est. Caresses inattendues pour un enfant qu'on n'avait pas aperçu jusque-là; enthousiasme subit pour un tableau qu'on n'avait pas remarqué, ou pour un meuble qu'on avait vu cent fois sans y faire attention; voilà des signes très précieux et très graves qui nous révèlent que l'émotion a été très forte et que, ne pouvant s'épancher par l'expression mimique naturelle, elle a envahi le champ de la pensée et du sentiment pour y éveiller tout à coup une activité insolite et confuse.

Le visage intelligent et le visage stupide. — En regardant un homme, ou une femme, on se demande souvent le degré d'intelligence qu'il peut y avoir dans leur crâne. Ces questions peuvent être inspirées par une simple

curiosité, mais elles peuvent aussi être accompagnées d'une grande inquiétude quand il s'agit d'un être qui nous est cher.

Nous donnerons quelques signes à l'aide desquels vous pourrez, dans le rayon de votre expérience, juger de l'intelligence d'après le visage, et vérifier en même temps l'incertitude de ces caractères anatomiques considérés isolément.

Les deux grands centre mimiques du visage sont l'œil et la bouche. Le premier exprime mieux la nature et le

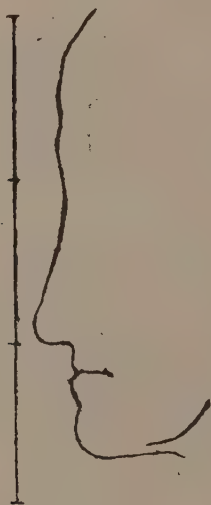


FIG. 90.

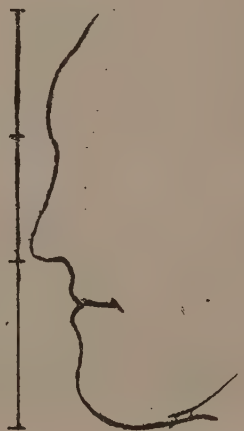


FIG. 91.

degré de l'intelligence; et la seconde, la force ou la faiblesse de la volonté.

Le visage stupide a les muscles relâchés, la bouche demi ouverte, souvent un sourcil plus haut que l'autre,

et un regard vague et incertain qui ne se dirige sur aucun point déterminé.

Dans le visage intelligent tous les muscles sont à demi-contractés; ils sont agiles, toujours en action.

Il est stupide tout visage dont la partie inférieure, à compter depuis le nez, se divise en deux parties égales par la ligne centrale de la bouche (fig. 45).

Quant au visage dont la partie inférieure, à partir du nez, a moins d'un tiers de la longueur entière du visage, il n'est pas bête, il est fou (fig. 90).

Tout visage est bête, dont la partie solide inférieure est sensiblement plus longue qu'une des deux parties supérieures (fig. 91).



FIG. 92.

Plus le profil de l'œil forme un angle obtus avec le profil de la bouche, plus il indique un homme faible ou borné (fig. 92).

La nature a posé le cachet de la bêtise sur le visage dont le front, mesuré sur la surface avec souplesse, se trouve plus court que le nez, mesuré de même, depuis l'extrémité du front, quand même la mesure, prise perpendiculairement, se trouverait égale (fig. 93).



FIG. 93.

C'est un visage stupide que celui où l'espace, depuis l'angle interne de l'œil jusqu'au milieu de l'aile du nez, se trouve plus court que l'espace qui s'étend de ce milieu de l'aile du nez au coin de la bouche.

C'est encore un indice de stupidité que des yeux distants l'un de l'autre de plus de la longueur d'un œil.

Quiconque sourit sans sujet, avec une lèvre de travers; quiconque se tient souvent isolé, sans aucune direction, sans aucune tendance déterminée; quiconque salue, le corps roide, n'inclinant que la tête en avant, est déséquilibré.

Voici, d'après Lavater, les traits principaux qui annoncent la faiblesse d'esprit dans ses différents degrés :

a) Les fronts qui paraissent presque entièrement perpendiculaires;

b) La longueur excessive du front;

c) Les fronts qui avancent plus ou moins par le haut;

d) Ceux qui reculent brusquement du haut, et qui rejaillissent ensuite près des sourcils;

e) Les nez qui se courbent fortement au-dessous de la moitié du profil;

f) Une distance choquante entre le nez et la bouche;

g) Une lèvre inférieure lâche et pendante;

h) Le relâchement et le plissement des chairs du menton et des mâchoires;

i) De très petits yeux dont on aperçoit à peine le blanc, surtout quand ils sont accompagnés d'un grand nez, que tout le bas du visage est massif, et qu'ils sont entourés de petites rides profondément sillonnées;

j) Un sourire oblique et grimacé qu'on n'est pas le maître de supprimer, et qui est dégénéré en habitude; c'est l'indice d'un esprit de travers, d'un fou, ou tout au moins la marque d'une sotte malignité.

k) Les nez émoussés, dont les narines sont ou trop étroites ou trop larges, et les nez trop longs qui sont en disproportion avec le reste du visage;

l) L'asymétrie et les inégalités de toute sorte.

Mantegazza donne le tableau suivant des caractères anatomiques des faces intelligente et stupide :

Face intelligente :

Tête grande, d'un bel ovale.
Front large, haut, saillant.
Yeux grands plutôt que petits.
Oreilles petites ou moyennes et belles.
Face petite et peu musculeuse.
Mâchoires peu proéminentes.
Menton grand et saillant.

Face stupide :

Tête petite ou bien irrégulière.
Front étroit, fuyant, lisse.
Yeux plutôt petits.
Oreilles grandes et laides.
Face grande et très musculeuse.
Mâchoires proéminentes.
Menton fuyant et petit.

Des proportions de la tête. — Deux parties distinctes forment la tête : le crâne et la face proprement dite. De la combinaison et du rapport différent de ces deux parties, résultent deux caractères opposés de la physionomie.

Un vaste crâne et une petite face donnent un air spirituel et fin. Une pareille tête est presque toujours le partage ou d'un savant distingué, ou d'un ingénieux littérateur, ou d'un artiste remarquable.

Un petit crâne et une grosse face communiquent à la physionomie un aspect tout contraire, et lui donnent même souvent quelque ressemblance avec la tête des animaux : cela apparaît surtout chez les manœuvres et les hommes de peine, qui font plutôt usage de leur force corporelle que des facultés de l'esprit. Parfois aussi on peut faire pareille remarque chez des personnages d'un rang élevé, lesquels, grâce aux largesses du sort ou de la faveur, doucement écrasés d'oisives sinécures, n'ont besoin, pour jouir d'une vie délicieuse, ni de fatiguer leurs membres indolents, ni de mettre à la torture un esprit paresseux et d'ailleurs fort contestable.

Du jour où l'on se convainquit que le cerveau est l'instrument de l'intelligence, on dut rechercher par toutes les voies imaginables si l'intelligence est toujours proportionnée à l'étendue du cerveau; et l'on s'appliqua à juger du volume et de la configuration du cerveau par l'examen de son enveloppe osseuse. Nous n'exposerons pas les diverses opinions qui ont été émises sur ce sujet, et nous ne nous occuperons guère de la valeur de chacune d'elles. Mais il est un fait bien connu des médecins alié-

nistes, à savoir que, avec un crâne au-dessous de certaines dimensions on reste nécessairement insensé, et que la plupart des idiots présentent une exigüité du crâne manifeste. Au contraire, les hommes supérieurs ont un crâne souvent énorme, chose connue des artistes de tous les temps, ainsi qu'on le voit par l'image qu'ils ont laissée des plus grands hommes leurs contemporains.

Il paraît aussi que plus la civilisation des peuples est avancée, et plus les crânes humains sont volumineux; soit que l'accroissement du cerveau dépende d'une culture plus assidue de l'esprit, soit qu'une plus grande activité de la pensée soit favorisée ou commandée par des organes plus accrus. On est porté à croire que le premier de ces deux effets engendre l'autre, et que tous les deux ensuite réagissent l'un sur l'autre et s'influencent mutuellement. Un grand nombre de faits tirés de l'histoire des nations et des récits avérés des voyageurs, mettent hors de doute cette corrélation d'une civilisation progressive avec un plus grand accroissement du cerveau des peuples. Témoin cette anecdote très curieuse : un négociant de Paris avait reçu une commande considérable de chapeaux pour je ne sais quelle peuplade encore peu civilisée de l'Amérique. Cet homme envoya des chapeaux de toutes formes, et sur les modèles en usage alors chez les Français. Mais bientôt ses caisses lui revinrent sans mécompte : les têtes d'un pays à demi barbare ne pouvaient s'adapter à ces coiffures d'un peuple mûr et penseur.

Mais si une tête volumineuse est l'indice probable du génie, d'où vient donc qu'une pareille tête ne passe point

pour un des caractères de la beauté? d'où vient même que les préjugés des peuples sont si prononcés à cet égard, que les statuaires grecs se virent obligés de représenter Périclès le front couvert d'un casque, afin de dissimuler aux regards du vulgaire le crâne énorme d'un homme admiré? D'où vient que la Vénus de Médicis a une tête si exigüe, et que le sobriquet de « grosse tête » soit, chez la plupart des nations, une extrême injure? Ceci demande explication.

D'abord on confond souvent et mal à propos ensemble, et le grand volume de la face et le grand volume du crâne : or, la première de ces dispositions est aussi défavorable à l'intelligence que l'autre lui est propice : ce sont là des caractères d'un augure absolument opposé. D'ailleurs, les sens sont les premiers juges de la beauté, et des juges pleins de préjugés et de préventions. Ils s'enquièreut des justes proportions des traits et de leur arrangement symétrique, beaucoup plus que des qualités qui s'y trouvent attachées ou qu'ils supposent. Or rien ne nuit à la gracieuse harmonie d'une tête humaine comme un front trop vaste, comme un crâne trop spacieux. Le front de Napoléon, par exemple, était d'une largeur démesurée, et cela jurait visiblement avec des traits moins saillants qu'agréables. Il en est de même du front proverbial de Victor Hugo. Les indices du génie ne sont donc pas tous indistinctement des caractères de la beauté physique.

D'autre part, nous nous répétons, la supériorité de l'esprit porte à penser beaucoup plus qu'à agir. La pensée entraîne à sa suite l'oisiveté corporelle; et comme le

génie suppose de grands besoins et de grandes passions, il faut à l'homme d'une grande capacité le dévouement ou la dépendance de plusieurs. Tandis qu'il pense pour les autres, il faut que les autres travaillent pour lui. Nouvelle cause d'inégalité parmi les hommes, nouveau motif de cette prévention défavorable qui s'attache toujours, même à l'insu de chacun, aux indices de toute supériorité morale. D'ailleurs les hommes supérieurs ne sont pas toujours aussi bienveillants ni aussi sociables que les hommes ordinaires. L'habitude de la retraite et de l'isolement, l'insouciance des choses mesquines, le dédain non affecté mais si naturel de la tourbe qui vit pour vivre, et qui ne naît que pour se tourmenter, puis mourir; tout cela les rend généralement peu recherchés comme égaux. Aussi n'apprécie-t-on bien les hommes supérieurs que comme chefs, c'est-à-dire à leur place. Ce sont comme des statues, qui, pour s'animer, ont besoin d'un piédestal exhaussé. Tel homme qu'on dédaignait pour égal, on l'encensera supérieur! Nous n'estimons guère que ce dont la grandeur ne peut nous préjudicier; et nous envions, sans lui rendre autrement hommage, celle qui nous écrase. Voilà ce qui nous rend si bons juges des morts, juges si partiaux des vivants. Nous dénigrons souvent, pour le trop redouter, le mérite qui pourrait nuire : rien de ce qui blesse l'orgueil ne saurait plaire.

Voilà bien des raisons pour établir une dissidence manifeste entre les caractères d'une haute intelligence et ceux de la beauté.

D'une façon générale, il vaut mieux que la tête ne

contraste pas trop avec le corps ni par sa grosseur ni par sa petitesse.

Quant à la tête en elle-même, nous allons exposer quelques règles que l'on pourra vérifier facilement.

Toute tête dont la largeur excède la hauteur indique un esprit pratique et positif, qui agit par calcul et dont les aptitudes sont plus propres aux sciences positives, aux affaires, aux arts industriels, qu'aux beaux-arts et à la poésie.

Toute tête dont la longueur excède la largeur dénote une nature mobile et impressionnable, un esprit curieux et spéculatif, rêveur et théoricien, chez lequel le sens pratique et le calcul font, en général, complètement défaut; qui agit par inspiration et sous l'impulsion du premier mouvement; les aptitudes artistiques et poétiques prévalent sur celles qui ont trait aux sciences exactes et à la pratique des affaires.

Il est bien entendu que ces indications générales se trouvent modifiées par le type individuel et par les constitutions adjoin-tes.

Le sommet de la tête accentué désigne la fécondité de l'imagination, l'idéalité, le sentiment de la poésie et le goût du merveilleux. La dépression de ce sommet montre le contraire et la prédominance des idées et des goûts matérialistes.

L'excessive protubérance des pariétaux indique l'énergie et la grande activité des instincts sensuels et des appétits charnels, et l'initiative en amour.

Une face dans laquelle la largeur des maxillaires excède de beaucoup celle du front, indique la prédomi-

nance du sens pratique, un esprit étroit, mercantile, réaliste, dépourvu d'imagination, et privé du sentiment artistique; éminemment conservateur, ayant l'amour de la propriété très développé; possédant les qualités propres aux affaires commerciales, à la conception et à la gestion des entreprises financières.

Si une tête ainsi conformée réunit des contours carrés, anguleux et osseux, cela dénote un caractère stable, arrêté, cassant et opiniâtre; une humeur bizarre et intraitable; un esprit calculateur, sceptique, incrédule de parti pris, ennemi du surnaturel et du merveilleux; qui ne croit et ne voit rien de possible en dehors du matérialisme et du connu; une intelligence systématique et mécanique qui préconçoit avant d'agir, qui suit carrément et sans dévier le plan qu'elle a conçu; une nature matérialiste, égoïste, dépourvue de toute sensibilité de cœur.

Division de la face en trois portions. — On peut considérer trois parties dans la face : la première s'étend depuis le sommet du front jusqu'aux sourcils; la deuxième depuis les sourcils jusqu'au bas du nez; enfin la troisième, depuis le bas du nez jusqu'au bas du menton.

La première partie est la sphère de l'*idéauté*, de la *vie spéculative, intellectuelle*. La deuxième, figure le monde *sensitif*. La troisième, correspond au monde *matériel, végétatif et animal*.

Plus ces trois divisions faciales conservent entre elles une égalité de proportion, plus il y a d'homogénéité et d'harmonie dans l'intelligence, et plus le caractère est exempt de contradictions et d'excentricités; et par con-

séquent plus on peut compter sur la prédominance du bon sens et sur la justesse du jugement.

Cependant chez les hommes excessivement remarquables par leur génie ou par leurs vices, il existe le plus souvent une inégalité de proportion entre ces divisions qui se traduit par la prédominance de dimension de l'une d'elles au détriment des autres.

Ainsi, l'excédent de dimension de la partie supérieure (la sphère de l'idéalité) sur les deux autres parties, indique la prédominance du sens imaginaire et du caractère spéculatif, et révèle des êtres qui vivent et jouissent beaucoup plus par l'esprit et par l'idée que par les sens;

Si la deuxième partie (la sphère sensitive) excède en dimension la partie supérieure, cela indique un esprit beaucoup plus réaliste, plus analytique que synthétique, et moins théoricien que praticien, lequel appréciera considérablement plus la forme et le rendu que l'idée; et enfin, un caractère dont l'initiative et l'énergie d'action excèdent de beaucoup la puissance de la conception.

Mais lorsque la partie inférieure (sphère de la sensualité) excède en dimension les deux autres parties, toute l'activité passionnelle et l'énergie de la vie physique absorbent la vie intellectuelle, l'individu tend à s'animaliser dans les jouissances corporelles au détriment des facultés spirituelles.

Types géométriques de visages. — Les considérations ci-dessus nous amènent à diviser la face humaine en cinq figures géométriques, quant à sa conformation

générale. Elle peut être, en effet, carrée, ronde, elliptique, triangulaire ou conoïde.

Chacun de ces types se divise en trois classes déterminées par la proportion du type; ainsi nous avons :

1^o Le type carré franc, le type carré long, le type carré court;

2^o Le type rond franc, le type rond allongé, le type rond court;

3^o Le type ovale franc, le type ovale allongé, le type ovale court;

4^o Le type triangulaire franc, le type triangulaire allongé, le type triangulaire court;

5^o Le type conoïde franc, le type conoïde allongé, le type conoïde court.

Le caractère typique et ses indications physiologiques sont diversement modifiés par le tempérament, et d'une façon toute particulière, par l'adaptation et l'association de certains facteurs puissants qui apportent de grands changements aux types géométriques, et qui leur impriment un caractère distinctif.

Nous décrirons seulement les caractères généraux des types, lesquels subissent des modifications dans chaque individu de la famille typique. Ces types se retrouvent rarement dans une pureté absolue. Presque toujours ils sont associés, et le caractère de l'individu tient alors des uns et des autres, dans la proportion du mélange, s'il est permis d'employer cette expression.

TYPE CARRÉ (1)

Le type carré est l'indice d'une nature énergique, brusque, opiniâtre, d'une fermeté poussée jusqu'à l'inflexibilité et même la dureté. Les individus de ce type ont les idées très arrêtées; ils sont brefs et cassants dans leurs jugements. Censurant constamment les idées d'autrui, ils souffrent impatiemment qu'on discute celles qui leur sont propres, et ils sont enclins à imposer leurs opinions. Ils ont le sens pratique singulièrement développé. Leur ardent désir de connaître le pourquoi des choses les conduit à fouiller et à approfondir toutes les questions pour en découvrir la cause. C'est par la patience, par la persévérance et par l'assiduité au travail qu'ils viennent, à bout de leurs desseins. Mais chez eux, le manque d'imagination et l'inaptitude à l'idéalité ne les rend pas propres aux arts, si ce n'est à ceux qui s'appliquent à l'industrie. Leur nature sceptique et douteuse les conduit au matérialisme; ils sont trop raisonnateurs pour être croyants. Comme ils sont égoïstes par nature, ils ne brillent ni par la sensibilité, ni par la miséricorde, ni par la clémence. Ils sont plus susceptibles de justice que de générosité. Chez eux la tête commande le cœur. Ils ont le sens matériel. Ils apprécient cependant la vie de famille, et aiment singulièrement leurs enfants.

Quand, dans les basses classes de la société, on ren-

(1) Cette description des principaux types est extraite du *Traité de la Physionomie humaine*, de E. Ledos.

contre des individus au type carré, ce sont des natures grossières, brusques, dures, inciviles, matérielles, impies, cyniques, chez lesquelles la force corporelle remplace le sentiment du droit; qui ne sont impressionnées et domptées que par la force brutale, et dont les instincts sauvages et la férocité latente peuvent, sous l'empire de la passion, de la haine ou de la cupidité, faire explosion, et se traduire par quelque tentative d'homicide.

TYPE TRIANGULAIRE

Ce type dénote un caractère bizarre et fantasque, une énergie capricieuse, qui s'accuse par saccade et par boutade, mais qui manque de persévérance suivie. Les individus de ce type agissent plutôt sous l'impulsion du coup de tête que sous l'empire de la réflexion. Le calme et la patience qui président à la conception de leurs desseins contrastent singulièrement avec la brouillonnerie qu'ils apportent à l'exécution. Ils sont entraînés à effectuer leurs projets avant de leur avoir laissé atteindre leur parfaite maturité. Ils sont prudents, rusés, très menteurs, habiles à fabriquer des fables, et adroits conteurs. Doués de l'esprit de saillies, ils ont la répartie vive; sont moqueurs, gouailleurs, taquins et facétieux. Ardents propagateurs des doctrines qu'ils ont adoptées, ils combattent avec acharnement leurs adversaires, et il n'est point de sacrifices qu'ils ne puissent s'imposer pour faire triompher la cause qu'ils défendent. Leur esprit de contradiction fait que leur opiniâtreté s'augmentera d'au-

tant plus qu'on opposera plus de résistance à la réalisation de leurs desseins. Chez eux, l'imagination surpasse de beaucoup le bon sens, bien qu'à les entendre raisonner, on puisse croire le contraire. Ils ne manquent ni de perspicacité ni de pénétration, et leur esprit possède une activité fiévreuse. Leur intelligence mixte réunit des aptitudes et des facultés diverses et contradictoires; ainsi, chez eux, le sentiment de la poésie et des arts s'allie au goût de la philosophie; aussi sont-ils rêveurs et penseurs, idéalistes et réalistes. Leur esprit systématique et inventif les rend également propres aux sciences exactes. D'une nature insubordonnée, toute discipline leur est insupportable; amoureux de liberté, ils font tout au monde pour conserver leur indépendance. L'amour est pour eux une source de soucis, de chagrins et de déceptions qui ne leur laisse ni paix ni repos. Ils ont le goût des voyages et la vie aventureuse leur plaît, aussi sont-ils susceptibles de chercher la fortune dans de lointaines et périlleuses pérégrinations. Leur manie de tout critiquer et de railler les autres leur fait beaucoup d'ennemis, et leur agressivité leur occasionne souvent des duels.

TYPE ROND

Les individus au type rond ont beaucoup d'initiative et une grande énergie d'action. Fougueux et colères, le sang-froid leur fait complètement défaut. Hommes d'action, à peine ont-ils conçu un projet qu'ils s'empressent de l'exécuter sans prendre le temps de le mûrir. Ils ont

l'entendement et la conception faciles; mais la vivacité qu'ils mettent à traduire leurs pensées fait qu'ils les expriment avant qu'elles soient parfaitement nettes. Chez eux la réflexion vient après l'action, ce qui leur occasionne souvent des regrets. Leurs jugements formulés trop précipitamment sont souvent erronnés. Ils ne doutent pas du succès des choses qu'ils entreprennent; mais si les obstacles se présentent, ils n'ont ni l'adresse nécessaire pour les tourner, ni la persévérance pour les vaincre; aussi éprouvent-ils de fréquentes déceptions. Ils sont imprévoyants et imprudents. Ils ont une incapacité marquée pour les choses et les œuvres qui réclament une action lente, calme et suivie. Leur brusque franchise leur est très préjudiciable. Impérieux dans le commandement, ils ne peuvent souffrir qu'on leur résiste. Bien qu'ils apprécient singulièrement la valeur de l'argent, ils sont cependant susceptibles de générosité et de prodigalité. Ils ont de l'ordre dans leurs affaires; mais peu ou point en ce qui concerne le rangement des choses dont ils se servent journellement, bien qu'ils apprécient ce genre d'ordre. Leur esprit pratique, positif et réaliste, n'entend rien à tout ce qui touche la poésie et le sentiment. Ils sont sociables, d'une expansivité brusque et irréfléchie; la conversation est de leur goût pourvu qu'elle soit diversifiée, libre, et qu'une certaine gaieté y préside. Ils ont du plaisir aux bons mots et aux calembours. Leur esprit est caustique et assez léger. Ils sont peu propres aux choses sérieuses. Ils sont amateurs du confortable et des plaisirs de la table. La sensualité est chez eux très développée; ils jouissent presque exclusivement par les sens;

sont très partisans de l'amour, pourvu toutefois qu'il ne leur cause ni chaîne ni souci. Jaloux de leur autorité, ils sont maîtres absolus dans leur famille et dans leurs affaires, et ne prennent conseil que d'eux-mêmes. Ils ont une forte dose d'amour-propre et de vanité. Leur susceptibilité habituelle les rend prompts à se fâcher pour la moindre offense. Ils sont difficilement maîtres d'eux-mêmes et deviennent aisément esclaves de leurs fougueuses passions; ils peuvent alors glisser dans de terribles écarts.

TYPE OVALE

Les individus du type ovale sont caractérisés par une mobilité et une impressionnabilité excessives. La souplesse accentuée de leur nature manque cependant de ressorts propres à la réaction, et ils sont dans l'impossibilité presque absolue de réagir contre leurs tendances individuelles. Ils vivent dans une instabilité continuelle, changeant sans cesse d'idées, de désirs et de goûts. Ils sont très capricieux et très volages. Chez eux les aspirations se succèdent sans qu'ils puissent en jouir autrement que par leur imagination, qui est insatiable. Ils agissent sous l'empire du caprice, par impulsion, sans calculer les conséquences de leurs actes. Ils commencent plusieurs choses sans en terminer une seule. Leur facilité de conception et leur spontanéité d'idées les rend propres à esquisser les choses; mais leur versatilité et leur défaut d'assiduité au travail les empêche de terminer leurs

œuvres. Ils sont très faibles de caractère, quoiqu'ils affectent certains simulacres d'énergie. Mais on ne les conduit pas aussi facilement qu'on pourrait le croire, car ils ont une forte dose d'entêtement et d'esprit de résistance; de sorte qu'ils échappent à la domination que l'on veut leur imposer, et cela en affectant de la subir. Timides et inconstants en tout, ils reçoivent aisément les impressions étrangères sans en retenir les effets. Paresseux à l'action physique et peu courageux, ils sont très accessibles à la peur. Avec des apparences de bonhomie, ils sont rusés et menteurs. Ils se lient facilement, mais sans s'attacher. Leur esprit est curieux, fantasque et superficiel. Ils sont à la fois crédules et douteux, poètes et artistes. Ils n'ont point d'ordre, et n'entendent absolument rien à la pratique et au positivisme de la vie; par suite ils n'ont aucune aptitude pour les affaires. Prompts à promettre et à engager leur parole, ils ne tiennent point les engagements qu'ils ont pris. Ils devinent les choses plutôt qu'ils ne les apprennent. Le sentiment religieux est développé chez eux, et tourne facilement au mysticisme; leurs idées religieuses sont exaltées et marquées d'intolérance. Ils ont l'esprit d'intuition, aussi ont-ils des pressentiments extraordinaires.

TYPE CONOÏDE

Les individus au type conoïde ont le sens pratique très développé; le bon sens leur est naturel et constitue une des grandes forces de leur individualité. Chez eux, le

positivisme prédomine exclusivement. Le sens imagina-
tif leur manque, de sorte qu'ils ne sont ni artistes, ni
poètes, ni idéalistes; ce sont des réalistes dans toute
l'acception du mot. Ils ont une certaine finesse d'esprit
et beaucoup de tact; mais leur intelligence étroite ne
franchit pas la sphère du positif et du connu. Pleins de
vanité et remplis d'eux-mêmes, ils s'écoutent lorsqu'ils
parlent; ils sont poseurs, ils désirent être remarqués et
passer pour importants. Sous des apparences de bonho-
mie, ils cachent beaucoup de finesse, de ruse et de diplo-
matie. Ils sont conservateurs, autoritaires, calculateurs
et exploiters. En dehors de l'initiative et de l'activité
des affaires, ils sont indolents, apathiques, amateurs
du repos, faibles de caractère et irrésolus. Toute innova-
tion les déroute et leur fait peur. Chez eux l'égoïsme est
déguisé sous des apparences de philanthropie. Ils ont
horreur du sang répandu. Ils tiennent au point d'hon-
neur et à la considération publique. Ambitieux d'hon-
neurs, convoiteux de places, ils aiment à paraître en
public, à présider les assemblées, pourvu qu'il n'y ait
pas de péril, car ils sont poltrons et tiennent à la vie. Ils
sont joviaux, sociables, aimant le monde, les festins, les
bons mots, les théâtres, les plaisirs de la famille. Ce sont
des pères faibles, quoique grondeurs. Ils sont amateurs
du confortable. Chez eux le sensualisme de l'estomac
prédomine. L'amour sensuel est fort de leur goût, pourvu
qu'il ne leur cause point de soucis, car tout chagrin leur
fait peur. Ils aiment l'ordre. Ils sont habiles adminis-
trateurs, et leur organisation individuelle les rends pro-
pres aux affaires de gérance, de banque et de finance.

Forme et nature des contours. — La forme et la nature des contours méritent une attention toute particulière, car ils apportent de notables modifications au type individuel, selon qu'ils sont carrés, ronds, noueux, anguleux, pointus, pincés, ciselés, souples, tendus, relâchés, charnus, musculeux, graisseux ou osseux.

Les contours carrés dénotent l'énergie, la fermeté, l'inflexibilité, la stabilité de la volonté, l'opiniâtreté, le positivisme et le calcul.

Les contours anguleux indiquent la dureté, l'égoïsme, la méchanceté ou du moins l'insensibilité; la raideur, la tyrannie, l'inexorabilité; la persévérance poussée jusqu'à l'extrême; la soif d'ambition et l'amour de l'argent.

Les contours noueux dénotent la fougue, la pétulance, la colère, la brusquerie, la véhémence des passions, la bizarrerie, une activité dévorante; la témérité, l'audace, le courage dans l'action et le défaut de modération.

Les contours pointus signifient la finesse, la ruse, la dissimulation, le mensonge, l'hypocrisie, l'irritabilité, la mobilité, l'initiative et l'inspiration.

Les contours ronds et souples signifient la bonhomie, la douceur, l'indécision, la franchise, la droiture, la bonté et parfois la faiblesse du cœur, la sensualité, peu de tact, la négligence, la gourmandise, des passions promptes mais point profondes, la colère passagère.

Les contours mous, flasques et relâchés indiquent un caractère et une volonté excessivement faibles; une nature passive, apathique et excessivement paresseuse; l'émoussement des sentiments, le manque d'énergie

vitale, l'inertie des passions, sauf l'activité de la sensibilité stomacale.

Mais la forme et la nature des contours ont encore une signification diverse et particulière selon le genre de type auquel ils sont associés.

De la beauté. — Nous ne voulons pas terminer ce chapitre sans dire quelques mots de la beauté.

La beauté et la laideur du visage ont un rapport étroit avec la constitution morale de l'homme : ainsi, plus il est moralement bon, plus il est beau ; plus il est moralement mauvais, plus il est laid.

Autrement dit : la vertu embellit, le vice enlaidit.

Mais ces qualités opposées sont loin d'être les causes uniques d'où dépendent la beauté et la laideur. Il en est bien d'autres qui influent sur notre visage. La conformation reçue à la naissance, les différentes conjonctures de la vie, les maladies, les accidents, la vocation, le climat, l'état de fortune, que sais-je encore, sont ou peuvent devenir autant de causes secondaires de la beauté et de la laideur des hommes.

D'autre part, il s'agit de s'entendre sur le terme : beauté. Celle-ci dépend d'abord, en grande partie, du goût de chacun, et elle peut fort bien ne pas être en rapport avec la régularité des traits. Ne vous arrive-t-il pas souvent de dire : « Voilà une belle femme, je ne saurais en disconvenir, cependant elle ne me plaît pas » ou même : « Je ne puis la souffrir. » D'un autre côté, nous disons quelquefois : « Cet homme n'est pas beau ; cependant il a fait sur moi, au premier abord, une impression

agréable, et je me sens prévenu en sa faveur » ou toute autre expression analogue. Et il se trouve à l'examen que cette beauté que nous ne pouvions souffrir, et cet homme dont la laideur nous paraissait aimable, produisaient en nous l'antipathie ou la sympathie, par les mauvaises ou les bonnes qualités dont leur visage porte l'empreinte. Les traits agréables que l'on découvre sur le visage laid, ainsi que les traits déplaisants qui se trouvent sur le beau visage, sont si saillants qu'ils font sur nous une plus forte impression que tout le reste.

C'est peut-être aussi ce qui se passe chez les enfants. On les voit attacher des regards affectueux sur un visage qui ne saurait passer pour physiquement beau, ni même pour joli, mais qui annonce une belle âme; tandis que, dans le cas opposé, leur aversion s'exprime quelquefois par des cris.

La sympathie et l'antipathie peuvent ne se développer que par degrés, à mesure que nous découvrons des vertus ou des vices dans celui qui en est l'objet. Mais, par contre, combien de fois n'arrive-t-il point qu'elles naissent au premier coup d'œil?

A notre avis, un visage est beau, lorsqu'il exprime quelque chose de bon, de noble, d'honnête, de bienfaisant. Un visage est laid lorsqu'il exprime tout ce qui tend à nuire, tout ce qui est bas, vil et méprisable.

La vertu ne peut donner la beauté, mais bien un charme secret à la laideur sans difformité, tandis que le vice bouleverse et enlaidit à la longue les plus beaux visages.

Quel que soit le caractère d'un homme, si sa physio-

nomie habituelle est conforme à l'idée que vous avez d'une vertu, il vous attirera; si sa physionomie habituelle est conforme à l'idée que vous avez d'un vice, il vous éloignera.

Si le visage d'un homme porte l'expression de la bienveillance, de la justice ou de la liberté, vous le sentirez, si vous-même vous portez en vous des images de ces vertus. Ce visage est une lettre de recommandation écrite dans une langue commune à tous les hommes.

Et qu'est-ce que la sympathie, sinon l'attrait instantané et réciproque de quelque vertu?

La beauté demande la proportion des traits plutôt que le brillant des couleurs, et les grâces avant la régularité : elle consiste dans ce charme sympathique qui plaît à tout le monde, on ne sait pourquoi; dans cette harmonie enchanteresse que tout l'art de la peinture ne saurait rendre efficacement.

La politesse et l'élégance sont les compagnes de la beauté; mais l'élévation du cœur et du génie n'entre point dans cet assortiment.

Une physionomie pourra être des plus nobles, des plus honnêtes, des plus judicieuses, des plus spirituelles, et des plus aimables; le physionomiste pourra y découvrir les plus grandes beautés, parce qu'en général il appelle beau toute bonne qualité qui est exprimée par les sens; mais la forme même ne sera pas encore belle pour cela, et ne mérite pas non plus ce nom, si l'on veut parler avec justesse.

Un beau visage plaît toujours; mais il nous charmera encore davantage, si en même temps il a cet air sérieux

qui annonce la réflexion. D'ailleurs, ce qui plaît au premier abord, cesse souvent de plaire dans la suite : ce qu'un coup d'œil rapide a saisi à la hâte, disparaît au regard attentif de l'observateur. Il n'y a de charmes durables que ceux qui peuvent soutenir un examen rigoureux; et ils gagnent même à être vus de près. Une beauté sérieuse ne cesse point de plaire, et surtout ne rassasie jamais : on croit toujours y apercevoir des charmes nouveaux.

Combien voit-on de personnes dont, malgré l'irrégularité des traits, la physionomie a des appâts, présente quelque chose qui attire, qui gagne les cœurs? Combien d'autres, au contraire, avec des traits réguliers, ne causent qu'une admiration stérile, souvent même une indifférence qui touche à l'aversion?

Un œil est réputé beau lorsqu'il a toutes les proportions requises, qu'il est bien fendu, bien ouvert, bien enchâssé. Mais eût-il tout cela, il ne sera jamais qu'un bel œil de statue s'il n'est animé; d'autre part, il sera affreux si la vengeance l'anime, si la colère l'enflamme, si la fourberie ou l'envie de nuire en ternissent l'éclat et en chassent la douceur.

Nous avons dit que le vulgaire a aussi ses prétentions divinatoires, mais il juge toujours de travers parce qu'il observe mal, et conclut plus mal encore. Tous les jours on est témoin des funestes conséquences de cette ignorance et de ces prétentions sans fondement. Un jeune homme amoureux prétend que sa *Dulcinée* est un ange de bonté et de pudeur, et il se trouve que c'est une vipère ou une *Messaline*. D'autres fois, en choisissant un

domestique, un commis, on juge de sa vertu par sa physionomie, et l'on donne sa confiance à un fripon ou à un homme rempli de tous les vices.

Les belles choses plaisent à tout le monde; aussi est-il bien rare que nous trouvions méchants un homme ou une femme qui nous parle avec une jolie bouche ou nous regarde avec de beaux yeux souriants. Les chances d'erreurs s'accroissent toutefois considérablement quand c'est un homme qui juge une femme, ou *vice-versa*; alors la sympathie subite, le désir, l'amour, mettent un bandeau sur nos yeux et nous font juger bon ce qui est beau, méchant ce qui est laid. Il est très vrai qu'une extrême laideur s'associe souvent à un caractère peu estimable; mais il est très vrai aussi qu'on peut être laid comme Socrate et bon comme lui, et qu'on peut de même être méprisable et perfide avec le visage d'Alcibiade. Que de filles d'Eve empoisonnent notre vie, sèment autour d'elles la trahison et le malheur, et sont pourtant aussi belles que la Vénus de Milo!

Ce qui égare aussi nos jugements sur la valeur morale d'un visage humain, c'est l'induction mal employée. On a constaté qu'un borgne était méchant; on en conclut que tous les borgnes sont des gens à pendre; on a découvert un ange en une femme qui avait une fossette au menton, et l'on conclut que toutes celles qui ont cette chère fossette sont des amours.

Les physionomies les plus laides et les plus disgracieuses sont quelquefois les plus honnêtes, tandis que souvent les plus belles et les mieux proportionnées sont trompeuses.

Cependant, à tout prendre, nous nous fierons plutôt à un visage régulier qu'à des traits grimacés. Lorsque les sourcils, les yeux, le nez et les lèvres, vont en parallèle, l'expression de probité n'en acquiert que plus de certitude.

Tout individu qui s'écarte du parallélisme général de la figure humaine, à moins que cette déviation ne soit l'effet d'accidents malheureux dont il a été la triste victime, est un monstre de conformation. Au contraire, plus la forme répond à la régularité de ce parallélisme, plus elle est parfaite.

Cependant un extérieur rebutant n'exclut pas toujours de grandes facultés intellectuelles. Le génie et la vertu se cachent quelquefois dans une cabane obscure. Mais, d'un autre côté, on doit convenir qu'on rencontre telles ou telles formes où le génie et la noblesse du sentiment ne sauraient trouver entrée.

Le plus beau des visages est susceptible de dégradation, et il n'en est point de si laid qui ne puisse prétendre à l'embellissement. Bien entendu, cependant, que dans ces changements la forme du visage et le genre de la physionomie conservent toujours leur base primitive.

Il est des défauts corporels qui, loin de nuire à l'esprit, l'agrandissent ou lui prêtent secours. Un être difforme ou infirme, qui sent ses imperfections et qui s'en afflige, emploie toutes ses facultés à faire pardonner, à force de bons procédés ou de talents, les infirmités qu'il tient de la nature ou de ses propres fautes. Aussi voit-on souvent, en des personnes infirmes ou d'un physique disgracieux,

la réunion de mille dons, de mille agréments, qui font oublier ou même chérir jusqu'à leurs défauts.

Une autre cause vient compenser, chez ces êtres malheureux, les torts d'une nature rigoureuse et partiiale. L'imperfection même de leurs organes les préserve de la tyrannie des sens et des dissipations du jeune âge. Le temps que les autres hommes consomment dans les plaisirs et les folles passions, eux l'utilisent en acquisitions précieuses qui, dans la suite de leur vie, feront leur gloire ou leur bonheur. Sans doute les premières années de ces hommes sont pénibles; sans doute ils sentent d'abord avec souffrance, avec amertume, cette dure inégalité qu'ils devraient bénir! Mais quand vient l'âge de la maturité, ce second temps de la vie où la beauté du corps, fanée pour toujours, range sans rémission tous les hommes au même niveau, alors commencent pour eux d'heureuses repréailles, où leur orgueil se dédommage avec surcroît des longues privations et de l'insipidité d'une jeunesse tant de fois humiliée.

Les bossus sont d'ordinaire assez richement partagés du côté de l'esprit, mais ils n'en sont pas moins insupportables dans le commerce de la vie. Chacun d'eux entendant répéter depuis sa naissance qu'il sera nécessairement un jour un prodige d'esprit, dès qu'il parle on le voit, perroquet rempli d'affectation ridicule, s'efforcer d'être ingénieux; il joint à ce défaut, pour le supplice de ses familiers, une susceptibilité extrême, un besoin de médire insatiable, et un caractère tout à fait tourmentant. L'habitude qu'ils ont d'être raillés les tient toujours en armes et les rend hostiles. Epris d'un combat où leur

grande expérience leur promet la victoire, s'ils ne se défendent, ils attaquent. Leur vie entière est un tissu de méchancetés ingénieuses ou à peu près : il n'y a pas jusqu'à leur physionomie qui ne prenne l'empreinte d'un si déplorable caractère.

Celui qui cache un grand génie sous un dehors manqué, a dit Bacon, parviendra d'autant plus sûrement, que ses compétiteurs ne le redoutent pas. Peut-être est-ce la laideur qui a ouvert à plusieurs grands hommes la carrière des honneurs. La laideur, ajoute cet auteur, désarme les soupçons et l'envie des grands, qui regardent ordinairement un personnage difforme comme un être dont ils n'ont rien à craindre.

La vertu ou la méchanceté sont les armes des hommes contrefaits. Ces deux ressorts peuvent en faire des hommes extraordinaires. Agésilas, Esope, Tamerlan, l'eunuque Narsès, et peut-être aussi Socrate, en sont des exemples.

L'extrême laideur est presque toujours un signe d'esclavage, de souffrances morales ou de durs travaux. Il est certain que l'oisiveté, une douce incurie, sont favorables à la beauté corporelle : il y avait donc plus de vrai qu'on ne pense dans ce titre de « gentilhomme » dont on gratifiait jadis tout heureux fainéant.

En un mot, cher Lecteur, observez bien les hommes, soyez physionomiste, et vous constaterez qu'un beau visage équilibré et radieux de tous les rayons de la supériorité, n'est qu'un heureux accident — si rare!

QUATRIÈME PARTIE

NOTIONS D'ANATOMIE

On distingue dans la physionomie deux choses : la mimique et l'anatomie. La mimique est l'expression des sentiments et des passions par les jeux musculaires; nous l'avons étudiée en détail dans les pages qui précèdent. Et pour la faire comprendre mieux encore, nous exposerons quelques notions d'anatomie; autrement dit, nous conduirons le lecteur dans les coulisses de cette scène qu'est la physionomie, et nous lui en montrerons la charpente, en l'espèce le squelette de la face, et les principaux acteurs, nous avons nommé les muscles.

Il nous paraît indispensable de connaître l'anatomie de la face si l'on veut bien comprendre l'expression du visage.

APPAREIL OSSEUX

Envisagé dans sa configuration extérieure, le crâne nous présente une voûte, une base, une région latérale ou temporale et une région antérieure constituant la face. La base du crâne n'intéresse guère le physionomiste.

LA VOUTE DU CRANE. — La voûte du crâne s'étend, dans le sens antéro-postérieur, de la bosse frontale moyenne ou *glabelle* (fig. 94) à la protubérance occipitale externe ou *inion*;

latéralement, elle est limitée par la ligne temporale supérieure.

Sur la ligne médiane, elle présente la suture *bi-pariétale* ou *sagittale*. Sur le côté, on constate l'existence de trois saillies, plus ou moins marquées suivant les individus; ce sont, d'avant en arrière : la *bosse frontale*, la *bosse pariétale* et la *bosse occipitale*. Entre ces trois saillies se trouvent deux sutures : en avant, la suture *fronto-pariétale* ou *coronale*; en arrière, la suture *occipito-pariétale* ou *lambdoïde* (en forme de lambda grec).

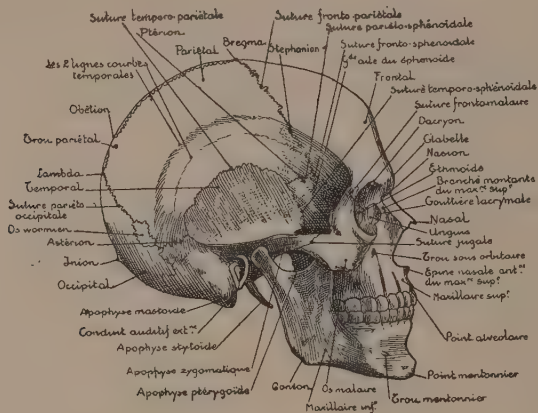


FIG. 94.

Sur le vivant, la voûte du crâne est recouverte par le muscle occipito-frontal, et elle est assez régulièrement lisse dans toute son étendue.

RÉGION LATÉRALE OU TEMPORALE. — La région temporale, que l'on désigne à tort sous le nom de fosse temporale, est constituée par le pariétal, le frontal, le temporal avec son apophyse zygomatique, et la grande aile du sphénoïde. Cette région est limitée en haut par la ligne courbe temporale supérieure (fig. 94).

OS DE LA FACE. — Le massif osseux qui constitue la face, se

divise en deux portions appelées mâchoires : la mâchoire supérieure et la mâchoire inférieure.

La mâchoire inférieure est constituée par un seul os : le *maxillaire inférieur*, qu'on appelle aussi *mandibule*.

La mâchoire supérieure est beaucoup plus complexe. Elle est constituée par treize os, qui sont groupés autour de l'un d'eux, le maxillaire supérieur. Ces os sont disposés symétriquement de chaque côté de la ligne médiane, à l'exception d'un seul, le *vomer*. Ce sont : le *maxillaire supérieur*, l'*os malaire*, l'*unguis*, le *cornet inférieur*, l'*os propre du nez* et le *palatin*.

Au total, la face est composée de quatorze os : douze paires et deux impaires.

Le *maxillaire supérieur*, le plus important de tous les os de la mâchoire supérieure, fournit aux dents de dessus leurs surfaces d'implantation et entre dans la constitution des principales régions et cavités de la face : voûte palatine, fosses nasales, cavités orbitaires.

Embryologiquement, cet os se développe, ainsi qu'on l'admet généralement, par cinq points d'ossification. Il en est un, en particulier, qui porte le nom de *pièce incisive* ou *os intermaxillaire*. Cette pièce se soude de bonne heure (3^e mois de la vie intra-utérine) avec les pièces voisines et disparaît ainsi en tant qu'os isolé. A la naissance, on observe encore souvent des traces de cette suture. Anormalement on peut voir ces traces chez l'adulte, ou même l'indépendance complète de l'intermaxillaire. Ce défaut de soudure provoque la difformité connue sous le nom de *bec-de-lièvre* ; si le défaut de soudure se trouve entre les deux intermaxillaires droit et gauche, le bec-de-lièvre est *médian* ; si l'os intermaxillaire est séparé du maxillaire correspondant, le bec-de-lièvre est *latéral* (fig. 95).

L'os malaire est encore appelé *os zygomatique*, *os jugal* ou *os de la pommette*. C'est un solide arc-boutant jeté entre le maxillaire supérieur et les trois os du crâne qui constituent la fosse temporale.

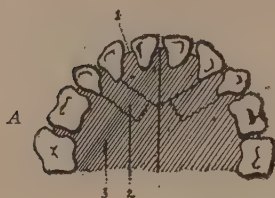


FIG. 95. — A. Figure schématique, montrant les différentes pièces intermaxillaires chez un jeune enfant (d'après Albrecht).

1, intermaxillaire interne; 2, intermaxillaire externe; 3, maxillaire supérieur. On voit nettement les sutures qui séparent les unes des autres ces trois pièces du maxillaire.

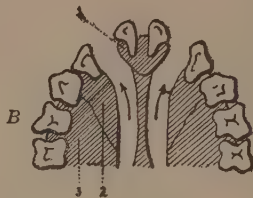


FIG. 95. — B. Figure schématique, expliquant le bec-de-lièvre double (d'après la théorie d'Albrecht).

1, intermaxillaire interne; 2, intermaxillaire externe; 3, maxillaire supérieur. Les flèches indiquent les scissures du bec-de-lièvre latéral.

Le *maxillaire inférieur* forme le squelette du menton par son *éminence mentonnière*. Son bord supérieur est creusé de cavités ou *alvéoles* destinées à recevoir les racines des dents.

Chez le vieillard, la chute des dents, l'affaiblissement et l'usure des bords alvéolaires qui en est la conséquence, diminuent dans une proportion souvent considérable la hauteur de la portion buccale de la face. Celle-ci se trouve aplatie dans le sens vertical, et la dimension transversale prédomine; elle paraît alors, dans son ensemble, fort peu développée relativement à la boîte crânienne. Le menton se porte en avant à la rencontre du nez (fig. 96).

CAVITÉS ORBITAIRES. — Les *orbites* sont deux cavités, larges et profondes, creusées entre la face et le crâne et destinées à loger les globes oculaires et leurs principales annexes. Elles sont situées

symétriquement de chaque côté de la ligne médiane, et se trouvent séparées par les fosses nasales (fig. 97).

L'ouverture faciale de l'orbite ne regarde pas directement en



FIG. 96.

avant, mais obliquement en avant et en dehors. Il en résulte que les plans de ces deux ouvertures, en se rencontrant sur la ligne médiane, forment un angle ouvert en arrière. Cet angle est fortement obtus : il est de 131° chez les Européens, mais il s'élève à 142 chez les Chinois et à 144 chez les Esquimaux.

Le rebord orbitaire seul intéresse le physionomiste. Il est formé : en haut, par l'arcade orbitaire du frontal et par les deux apophyses orbitaires du même os, l'interne et l'externe; en dedans et en bas, par l'apophyse montante du maxillaire supérieur; en dehors et en bas, par le bord antéro-supérieur de l'os malaire. Il présente

en haut, l'échancrure *sus-orbitaire*, convertie très souvent en un véritable trou; en bas, il est de même traversé par le *canal sous orbitaire*.

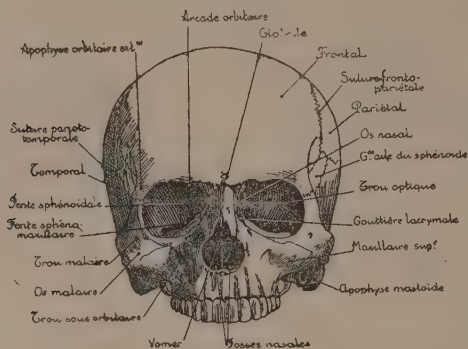


FIG. 97.

FOSSES NASALES. — Creusées au centre de la face, les *fosses nasales* sont au nombre de deux, l'une droite, l'autre gauche, placées symétriquement de chaque côté de la ligne médiane et séparées l'une de l'autre par une simple cloison verticale. Leur cavité donne passage à l'air de la respiration, et sur leurs parois vient s'étaler la *muqueuse pituitaire*, portant elle-même, disséminés dans sa trame, les appareils terminaux de l'olfaction.

Sur le squelette et en l'absence du cartilage de la cloison, les deux fosses nasales aboutissent à une ouverture qui leur est commune. Cette ouverture, *apertura pyriformis*, circonscrite par les deux maxillaires et les deux os propres du nez, est généralement comparée à un cœur de carte à jouer, dont la base serait dirigée en bas. L'épine nasale antérieure constitue l'échancrure médiane de la base du cœur. L'angle rentrant, formé en haut par le bord inférieur des os propres du nez, en constitue le sommet.

LE CRÂNE AU POINT DE VUE ANTHROPOLOGIQUE. — Si le crâne humain (et par ce mot de crâne il faut entendre ici la tête osseuse tout entière) a été étudié de tout temps à un point de vue purement descriptif, ce n'est qu'à une époque relativement récente que les anthropologistes ont étudié les crânes comparativement entre eux, non seulement dans la classe des Primates, mais dans toute la série, et se sont efforcés de dégager de ces recherches comparatives des caractères propres et différentiels en rapport avec l'espèce, la race, le sexe, l'âge, etc...

Les premières tentatives faites dans cette voie remontent à Daubenton (1744), Blumenbach (1775), Camper (1791), Prichard (1807). Elles furent reprises et continuées en France par Geoffroy Saint-Hilaire, Cuvier, Foville, Serres, etc... En 1861, Broca leur donna une impulsion toute particulière, et avec lui, on peut le dire, est née une science nouvelle, la *craniométrie*.

Pour se repérer dans les études craniologiques on a créé une terminologie spéciale. Sur un crâne, on distingue :

1^o Des *points craniométriques*, appelés encore *points singuliers*, et qui sont situés sur la ligne médiane et impairs, ou latéralement et pairs;

2^o Des diamètres craniens : longitudinaux, transversaux et verticaux;

3^o Des courbes craniennes : médianes, transversales et horizontales;

4^o Des mensurations de la face : en largeur et en hauteur;

5^o Des mensurations de la capacité du crâne;

6^o Des angles craniométriques, dont le plus important est l'*angle facial*, créé par Camper en 1786, et qui présente trois variétés : l'*angle de Jacquart*, formé par l'intersection de deux droites qui se rencontrent à la base de l'épine nasale antérieure

et qui passent l'une par la partie la plus saillante de la ligne médiane du front, l'autre par le milieu de la ligne bi-auriculaire. L'*angle facial de Cuvier* et l'*angle facial de Cloquet* sont formés encore par les deux mêmes lignes se rencontrant, non plus à la base de l'épine nasale antérieure, mais un peu au-dessous : sur le bord alvéolaire, pour l'angle de Cloquet; sur le bord tranchant des incisives, pour celui de Cuvier.

7° La forme du crâne et l'*indice cranien*. Cet indice est donné par le rapport centésimal du diamètre transverse maximum au diamètre antéro-postérieur maximum :

$$\text{Indice} = \frac{\text{D. transv.} \times 100}{\text{D. ant.-post.}}$$

Les variations de l'indice cranien permettent de classer les crânes en cinq groupes, savoir :

Dolichocéphales	Indice 75 et au-dessous.
Sous-dolichocéphales	— 75,01 à 77,77.
Mésaticéphales	— 77,78 à 80.
Sous-brachycéphales	— 80,01 à 83,33.
Brachycéphales	— 83,34 et au-dessus.

APPAREIL MUSCULAIRE

Nous avons montré combien la physionomie de l'homme était variée et étendue. Cette variété dépend de la structure admirable de la face, dont les moyens d'expression répondent à la richesse des affections et des pensées. Des muscles isolés et délicats obéissent séparément à chaque émotion, et l'expriment avec autant d'énergie que de fidélité. Ces muscles sont presque

constamment en action, et ne peuvent se contracter sans exprimer une pensée, une impression, un sentiment. Ceci est particulièrement exact pour la lèvre supérieure dont les moindres nuances sont significatives pour le physionomiste exercé.

Il est évident que les mêmes muscles de la face ne sont pas aussi exercés, ni par conséquent aussi développés, chez deux personnes différentes. Cette différence tient à celle du caractère des passions ou des habitudes intellectuelles les plus fortes et les plus fréquentes; et nous avons fait ressortir que le fait d'éprouver souvent les mêmes sentiments répétés occasionne des variétés de physionomie correspondantes à ces dispositions morales, qu'un observateur perspicace pourra reconnaître.

Une contraction un peu plus forte des muscles de la face provoque une *grimace*. Les grimaces ne diffèrent en général de l'expression que par l'exagération facile et volontaire des mouvements des muscles du visage. Elles paraissent avoir pour objet d'exagérer, de parodier l'expression d'un sentiment ou d'une passion quelconque. Il suffit même de forcer certains mouvements des traits du visage, dans une expression liée à une émotion réelle, pour paraître ridicule et ne point exciter ce tendre intérêt, cette douce sympathie que fait naître en général l'expression convenable d'un sentiment. Il y a même des visages qui ne peuvent jamais paraître pathétiques.

Nous passerons très sommairement en revue les principaux muscles de la face, et nous indiquerons, chemin faisant, l'action physionomique de chacun d'eux.

Envisagés chez l'adulte et à un point de vue purement descriptif, les muscles mimiques de la tête se divisent, d'après leur situation, en quatre groupes, savoir :

- 1^o Les muscles peauciers du crâne;
- 2^o Les muscles des paupières;
- 3^o Les muscles du nez;
- 4^o Les muscles de la bouche ou muscles des lèvres.

1^o MUSCLES PEACIERS DU CRANE. — Ils sont au nombre de deux : l'*occipital* en arrière (fig. 98,3) et le *frontal* en avant (fig. 98,1). Ils sont réunis par une forte aponévrose, l'*aponévrose*

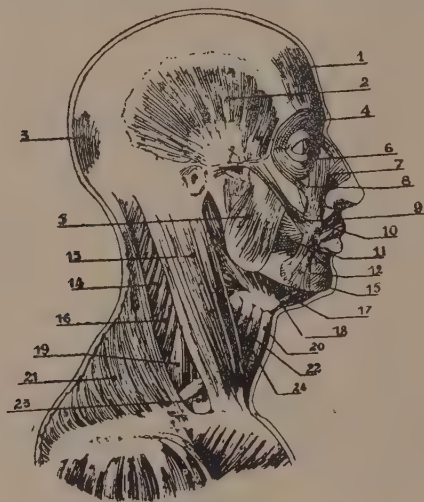


FIG. 98.

épicarntienne, et peuvent être considérés comme formant dans leur ensemble un muscle unique de forme digastrique, le *muscle occipito-frontal*.

Si le muscle frontal se contracte isolément, il attire en avant l'aponévrose épicranienne; mais, si cette aponévrose est préalable-

ment tendue et immobilisée par la contraction de l'occipital, le frontal, prenant alors sur elle son point fixe, élève la peau des sourcils. Dans l'un et dans l'autre cas, il détermine sur le front la formation de rides transversales. Dans le jeu de la physionomie, le frontal est le *muscle de l'attention*, dont il exprime les différents degrés, depuis la simple surprise jusqu'à l'admiration et même l'épouvante. L'action du frontal consiste essentiellement dans l'élévation du sourcil; dans ce mouvement la courbure de ce dernier est augmentée. C'est en plus un apériteur de l'œil, et comme tel il intervient dans la vision intensive et lorsque les yeux sont écarquillés. Il prend part aussi à certains mouvements expansifs du visage tels que le sourire et la gaieté qui dérident les sourcils.

Ce n'est pas lui qui produit le *hérissément* des cheveux, qu'on observe dans la frayeur extrême, et même à l'état chronique chez certains aliénés. Le redressement des cheveux est dû aux *arrectores pilorum*, muscles microscopiques annexés aux poils. En revanche c'est lui qui provoque le *roulement* du cuir chevelu, successivement attiré en avant et en arrière, que l'on observe chez un assez grand nombre d'hommes; on ne signale pas ce fait chez la femme.

2^o MUSCLES DES PAUPIÈRES. — Autour de l'orifice palpébral, on rencontre deux muscles peauciers : l'*orbiculaire des paupières* et le *sourcilier*.

L'*orbiculaire* (fig. 98, 4), en se contractant, détermine l'occlusion de l'orifice palpébral, d'où le nom de *sphincter des paupières* qu'on lui a donné. Par sa seule tonicité, il ferme encore cet orifice lorsque le releveur de la paupière cesse d'agir, comme dans le clignement ou le sommeil. En se contractant il chasse devant lui les larmes

vers l'angle interne et les sollicite à s'engager dans les conduits lacrymaux, qui les mènent dans les fosses nasales, d'où le besoin de se moucher quand on pleure ou même quand on essaie de retenir ses larmes.

Lorsque l'orbiculaire se contracte dans l'occlusion avec effort, il provoque la formation de plis rayonnants vers l'angle externe; ces plis curvilignes fixés à l'état de rides, constituent la *patte d'oie*.

Au point de vue expressif, la contraction de l'orbiculaire se manifeste dans tant de cas, depuis le plus fin clignement jusqu'à l'occlusion complète, qu'elle appartient à un très grand nombre d'expressions ou d'émotions. Accompagnée par d'autres contractions des muscles de la face, et surtout le froncement du sourcil, la contraction de l'orbiculaire exprime la méditation par sa partie supérieure, la bienveillance par sa partie inférieure. Il prend part en outre à la réflexion, la rêverie, le doute sceptique, le mépris, la décision, l'ennui, la honte, le sourire et le rire, la bouderie, la tristesse, la douleur, la colère, tous états de l'âme dans lesquels on constate un certain resserrement de la fente palpébrale.

Le *sourcilier* est un tout petit muscle, couché sur la partie interne de l'arcade sourcilière, au-dessous du muscle précédent.

Il attire en dedans et en bas la peau du sourcil, qui se ramasse alors en rides verticales dans la région intersourcilière. Il fronce le sourcil. Dans le jeu de la physionomie, il trahit la douleur, l'impatience, la colère.

MUSCLES DE L'ŒIL. — Les muscles de l'œil ne font pas partie de la face à proprement parler. Mais étant donné l'importance capitale de l'œil dans la physionomie, nous ne pouvons pas ne pas en dire quelques mots.

Les agents des mouvements de l'œil, les muscles de l'œil, ne forment aucun trait, aucune ride; ils sont tous cachés dans l'orbite. Ces muscles sont au nombre de six : quatre *droits*, supérieur, inférieur, externe et interne, et deux *obliques*, le grand et le petit.

Le globe oculaire repose si librement dans sa boîte osseuse, qu'il peut

être mis en mouvement avec la plus grande facilité et la plus grande rapidité. D'autre part, les muscles de l'œil n'étant pas sous la dépendance du nerf facial, qui innerve la plupart des muscles de la face, mais soumis à des nerfs propres, on s'explique pourquoi les muscles oculaires entrent en jeu sans que les autres muscles en soient impressionnés.

La masse grasseuse qui se trouve dans l'orbite, derrière l'œil, peut diminuer par l'âge, les chagrins, les maladies, et rendre ainsi les yeux creux et caves.

Le roulement plus ou moins rapide des yeux est exécuté par les muscles droits se contractant alternativement. Le regard fixe est produit par la contraction simultanée de ces mêmes muscles.

Des mouvements particuliers des yeux caractérisent chaque genre de passion. Dans la pudeur, la timidité, la crainte, la modestie, l'humilité l'œil, tourné en dehors ou en dedans, est abaissé et en partie voilé.

Dans l'épouvante, le saisissement, les six muscles de l'œil sont dans un état convulsif, et la prunelle paraît agitée; les yeux paraissent rouler avec une sorte d'incertitude et d'irrégularité dans l'orbite.

Ces mouvements expriment également le désespoir.

Le muscle abaisseur agit principalement dans la tristesse. Dans le mépris et le dédain, la prunelle se dirige de haut en bas par un mouvement complexe; l'autre œil est presque fermé.

Chacun sait, par sa propre expérience, combien l'œil, par un exercice quotidien, arrive à saisir une modification aussi insignifiante que l'on voudra, dans l'expression du visage. Par exemple, nous adressons la parole à quelqu'un qui ne nous regarde pas bien dans les yeux, nous remarquons aussitôt qu'il est distrait ou inquiet, bien que rien n'ait changé dans ses traits, sinon que la pupille s'est peut-être déplacée d'un millimètre sur le côté.

Dans les modifications et les variations physiologiques du regard l'œil exerce-t-il une fonction distincte et séparée de son emploi visuel? ou ce regard, n'est-il pas une manière de regarder, de considérer les objets dans un point de vue et avec des mouvements déterminés par la situation présente de notre âme? Nous ne déciderons pas cette question qui sort des limites du sujet que nous traitons, et qui appartient plutôt à la métaphysique.

Quoi qu'il en soit, l'œil intéresse le physionomiste sous un grand nombre de rapports : il se découvre plus ou moins, exécute divers mouvements simples ou composés, avec plus ou moins de rapidité, tous signes importants à observer et à connaître.

3^o MUSCLES DU NEZ. — Sur le nez se trouvent quatre muscles : en haut, le *pyramidal*; en bas, le *myrtiliforme*; sur les côtés, le *transverse* et le *dilatateur des narines*.

Le *pyramidal* semble continuer le frontal, d'où le nom de *piliers du frontal* que l'on donne parfois aux deux pyramidaux.

Les pyramidaux attirent en bas la peau de la région sourcilière, qui se plisse en rides transversales; ils sont donc antagonistes des muscles frontaux.

Le *transverse du nez* (fig. 98,7) est un muscle triangulaire couché sur la portion cartilagineuse de l'aile du nez.

Certains de ses faisceaux attirent vers le dos du nez les téguments sur lesquels ils s'insèrent, et déterminent ainsi, dans la région de l'aile du nez, la formation de rides verticales. D'autre part, le transverse *retrousse* la narine, en s'associant aux releveurs. Il prend donc part à l'acte physique du flairer. Comme muscle physionomique, il concourt à certaines expressions, le mécontentement, le mépris; mais il est surtout le *muscle de la sensualité*, de la lascivité, car il exprime toutes les nuances de la volupté, depuis les sensations délicates jusqu'à la passion lubrique.

Le *myrtiforme* est un petit muscle aplati et rayonné, situé au-dessous des narines, immédiatement en arrière de la lèvre supérieure.

Il est essentiellement abaisseur de l'aile du nez, qu'il tire en bas et en arrière; en même temps il l'aplatit, le diamètre transversal des narines diminue, le diamètre antéro-postérieur s'allonge un peu. Quand cet effet est bien prononcé, la voix nasonne, d'où le nom de *muscle nasillard* qu'on lui donne. La constriction des narines s'observe quand nous voulons nous soustraire à une mauvaise odeur, à un flot de poussière, et coïncide ordinairement avec le froncement des sourcils produit par le sourcilier. A l'état mimique, elle accompagne les expressions de sévérité, de timidité, les émotions tristes, la douleur physique.

Le *dilatateur des narines* est couché sur l'aile du nez. C'est un dilatateur vrai, c'est-à-dire qu'il ne retrousse pas l'angle de la narine comme le fait le transverse, mais il écarte l'aile du nez de la ligne médiane et agrandit la courbe que dessine la valve externe des narines. Il entre en jeu pour activer l'inspiration, de façon à faire pénétrer une plus grande masse d'air à la fois; c'est ce qu'on voit dans le flairer et dans la dyspnée. En tant que muscle expressif, il caractérise soit la volupté délicate, par sa contraction modérée et mobile; soit l'orgueil, aux narines gonflées et dilatées.

4^o MUSCLES DES LÈVRES. — Tout autour de l'orifice buccal se disposent onze muscles : un d'abord, de forme annulaire, le *labial* ou *orbiculaire des lèvres*, qui préside à son occlusion; puis une série d'autres qui, partis de différentes régions de la face, viennent s'insérer sur son pourtour comme autant de rayons convergents. A la lèvre supérieure appartiennent : les deux *releveurs*, le *petit zygomatique*, l'*incisif supérieur* et la portion supérieure de l'*orbiculaire*; à la lèvre inférieure : le *carré* et la *houppe du menton*, l'*incisif inférieur* et la portion inférieure de l'*orbiculaire*; à l'angle des lèvres ou commissure labiale : le *grand zygomatique*, le *risorius*, le *peaucier*, le *canin*, le *triangulaire* et le *buccinateur*. Ces attributions ne sont pas absolues; plusieurs muscles s'entrecroisent et empiètent dans les domaines voisins.

Étant donné ce luxe dans la musculature et par conséquent dans les moyens d'expression des lèvres, on ne s'étonnera pas de la valeur physionomique considérable de la bouche et des lèvres, surtout de la supérieure.

L'*orbiculaire* ou sphincter des lèvres (fig. 98, 10), est disposé tout autour de l'orifice buccal à la manière d'une ellipse dont le diamètre serait transversal. Il occupe l'épaisseur des lèvres et con-

tribue à leur donner leur forme caractéristique qui s'achève en se modelant sur les arcades dentaires.

Il préside à l'occlusion de la bouche. Mais il faut distinguer plusieurs états d'occlusion : celle sans effort, ordinaire, consistant dans le simple rapprochement des lèvres, dont les bords libres se juxtaposent en laissant entre eux une gouttière angulaire ouverte en avant; et l'occlusion avec effort, à laquelle prennent part le triangulaire, le canin et le buccinateur. Des plis rayonnants, analogues à la patte d'oie des paupières, peuvent se montrer dans ce dernier cas aux angles de la fente buccale. L'occlusion de la bouche s'accompagne de renversement des lèvres en dedans cachant leur bord libre (lèvres pincées).

L'orbiculaire, en fermant la cavité buccale, empêche l'écoulement de la salive et la pénétration de corps étrangers; il sert à la préhension des aliments, des liquides surtout, à la succion, à la mastication. Il ferme complètement ou partiellement l'ouverture des lèvres dans l'effort physique. Il coopère à une foule d'actes tels que l'articulation de certaines consonnes dites labiales, le siffler, le jeu de certains instruments, le baiser. Dans le baiser, le siffler, le crachement, la bouderie, la prononciation de l'o, l'occlusion s'accompagne de protraction ou allongement en avant; la fente buccale transversale se transforme en orifice circulaire ou mieux losangique, à plis rayonnants. L'occlusion est le fait du sphincter, tandis que la projection en avant est déterminée par les muscles incisifs, adducteurs de l'angle des lèvres.

C'est un muscle mimique qui prend part à des états variés de l'âme : la douleur physique, la contention d'esprit, la décision, l'énergie, la mauvaise humeur, la défiance, la moue, le dédain, l'envie, la colère. Il est remarquable que la contraction de l'orbiculaire des lèvres s'ajoute, dans la plupart des cas, à celle de

l'orbiculaire des paupières et du sourcilier, que par conséquent les ouvertures buccale et oculaire tendent plus ou moins à se fermer simultanément.

Le muscle *releveur superficiel* ou *élevateur commun* de l'aile du nez et de la lèvre supérieure (fig. 98,6) est un muscle aplati et mince, s'étendant de l'angle interne de l'œil à la lèvre supérieure. Il occupe le sillon naso-génien qui sépare le nez de la joue.

Le *releveur profond* ou *élevateur propre* de la lèvre supérieure est situé au-dessous et en dehors du précédent. Il s'étend du rebord orbitaire à la lèvre supérieure.

Ces deux muscles agissent synergiquement, et leurs tractions aboutissent à une élévation directe de la lèvre supérieure et de l'aile du nez. Dans ce mouvement, les incisives et la canine supérieure sont découvertes. Les releveurs, en dilatant la bouche et les narines, sont des muscles inspireurs; ils contribuent aussi au flairer. Certaines personnes les contractent d'un côté sous forme de tic. Leur action expressive se manifeste dans deux circonstances principales : dans la mauvaise humeur, le mécontentement, le chagrin, le grognement (dents à découvert), et dans le pleurer, depuis le pleurer de la joie jusqu'à celui de la douleur.

Le *muscle petit zygomatique* (fig. 98,8) est une bandelette musculaire qui s'étend de la région de la pommette à la peau de la lèvre supérieure.

Il élève en haut et en dehors la partie externe de la lèvre supérieure, et agit comme dilatateur de la bouche dans la respiration difficile. Son action mimique est malaisée à préciser. Duchenne dit qu'il marque l'attendrissement, et qu'il s'unit aux deux releveurs pour exprimer le dédain et le pleurer. Mais Darwin objecte que, dans le rire, la lèvre supérieure est toujours un peu élevée et arquée, en même temps que l'œil se ferme un peu; il pense que ce

fait est dû au petit zygomatique, dont les connexions avec l'orbiculaire sont très intimes. Henle fait remarquer aussi qu'on ne peut fermer exactement un œil qu'en élevant la lèvre correspondante.

Le *muscle grand zygomatique* (fig. 98,9) s'étend, comme le précédent, obliquement de la pommette à la commissure des lèvres.

Par sa contraction il attire en haut et en dehors la commissure. Il agit dans la préhension des aliments, la respiration difficile. Son rôle mimique est considérable. Contracté seul, il est le *muscle de la grimace*; il caractérise le masque des valets de comédie, et est très développé sur des grimaciers fameux, chez lesquels on le trouve même double ou triple. Associé à l'orbiculaire des paupières (occlusion légère de l'œil) et aux releveurs de la lèvre supérieure, il est le *muscle de la joie* dont il traduit tous les degrés et toutes les nuances, depuis le plus simple sourire jusqu'au rire le plus fou. Par d'autres associations musculaires, il peut exprimer le rire sardonique, le ricanement et le grognement; dans tous ces cas, il découvre en partie la dent canine.

Un certain nombre de personnes présentent sur la joue, lorsqu'elles rient, une petite fossette arrondie, située un peu en dehors de la commissure, appelée *fossette du rire*; elle est souvent remplacée par une dépression verticale. On l'a attribuée à un écartement entre le grand zygomatique et le risorius, ou entre le grand et le petit zygomatique, ou même entre les deux faisceaux d'un grand zygomatique anormalement double. Luschka dit qu'elle est produite par la contraction de quelques fibres du risorius qui se termineraient dans la peau à ce niveau et exerceraient sur elle une traction.

Le *muscle risorius* ou muscle rieur est un petit muscle triangulaire situé sur les côtés de la face et dont les faisceaux convergent vers la commissure des lèvres.

Il attire en arrière la commissure labiale. Quand les deux muscles, droit et gauche, se contractent ensemble, ils agrandissent le diamètre transversal de la bouche, disposition qui caractérise le *sourire*, d'où le nom du muscle.

Le *muscle canin* se trouve au-dessous et un peu en dehors du releveur propre de la lèvre supérieure.

Son action n'est pas nettement déterminée. Il élève la commissure en haut et en dedans. Il découvre la dent canine, fait qui s'observe dans l'acte de mordre, dans la mastication. Physiologiquement, il donne, suivant la combinaison des autres muscles, une expression amère, ou une attitude de grognement, ou une impression de haine menaçante.

Le *muscle triangulaire des lèvres* (fig. 98,12) va du maxillaire inférieur à la commissure labiale.

Il abaisse la commissure en bas et en dehors, et donne à la fente buccale une forme arquée à concavité inférieure. Son rôle physiologique est des plus importants; il est, avec le sourcilier, un des muscles caractéristiques de l'expression humaine. Les animaux abaissent la lèvre inférieure en totalité, mais non pas son angle; l'abaissement du coin de la bouche et le froncement des sourcils sont deux gestes humains, qu'on ne retrouve qu'imparfaitement et très passagèrement même chez les singes supérieurs. La contraction du triangulaire atteste souvent un acte de volonté, d'empire sur nous-mêmes, car nous le contractons quand nous faisons effort pour retenir nos cris ou nos pleurs. C'est le *muscle de la tristesse*, car il exprime les différents états d'abattement et de tristesse; mais, par d'autres combinaisons musculaires, il traduit aussi le dégoût, le mépris, la jalousie, la haine. Il est donc surtout affecté aux passions tristes et sombres, et appartient au masque tragique, tandis que le masque comique est caractérisé surtout

par l'agilité musculaire de la lèvre supérieure et du nez.

Le *carré du menton* (fig. 98,15) est situé au-dessous et en dedans du précédent, et s'étend du maxillaire inférieur à la lèvre inférieure.

Il renverse en dehors la lèvre inférieure et l'attire en même temps en bas et en dehors. En se contractant avec l'incisif, il peut donner à la bouche une forme carrée. Dans l'expression, il s'associe au peaucier pour indiquer la terreur; ou bien à d'autres muscles pour traduire l'ironie, la colère concentrée, et en général les passions tristes et sombres.

Le *muscle de la houppe du menton* occupe la partie médiane de la région du menton.

Il attire en haut la saillie mentonnière, et secondairement, il soulève la lèvre inférieure en la renversant en dehors. Il est très développé chez l'homme et son action est énergique, même chez l'enfant. Il agit dans la mastication, et dans l'occlusion avec effort, la protraction des lèvres, par suite dans le baiser, l'insufflation. Il prend part aussi à l'articulation des sons, notamment des voyelles o, u, et des consonnes b, f, g, m, p, v, et joue un rôle important dans le marmottement, les prières à voix basse. Comme muscle physionomique, il concourt à l'expression de l'hésitation, du doute, du dédain, du dégoût. On l'a appelé *musculus superbus*, bien qu'il caractérise plutôt le mépris que l'orgueil. Un faisceau de ce muscle s'insérant à la peau de la région médiane provoque la formation de la *fossette du menton*.

Le *muscle buccinateur* (fig. 98,11), muscle de la trompette, ainsi nommé pour la part qu'il prend au jeu de cet instrument, est essentiellement le muscle de la joue. Il est très profond, et contribue à former la paroi latérale de la cavité buccale.

Son action diffère suivant l'état de vacuité ou de réplétion de la

cavité buccale. Si la bouche est vide et les lèvres relâchées, il tire horizontalement en dehors la fente buccale qu'il allonge; un ou plusieurs plis arqués verticaux se dessinent sur la joue et produisent de grandes rides chez les vieillards. Si la bouche est remplie par de l'air ou des substances solides ou liquides et l'ouverture buccale fermée, le buccinateur comprime le contenu de la cavité et l'expulse vers le pharynx ou à travers les lèvres entr'ouvertes. Son action se manifeste surtout dans la mastication, la succion énergique. Il expulse l'air dans le siffler, le jeu des instruments à vent. On a signalé sa dilatation chez les joueurs de cor, les souffleurs de verre, et son grand volume chez les gros mangeurs. Sa fonction expressive paraît restreinte. Duchenne dit qu'il contribue à l'expression du rire ironique, de la colère concentrée.

Les *muscles incisifs* sont situés dans la partie postérieure des lèvres. Il y a de chaque côté un incisif supérieur et un inférieur, annexés chacun à la lèvre correspondante.

Leur action a pour effet de porter les commissures en avant et en dedans, par conséquent de déterminer la protraction des lèvres. Ils prennent part à la succion, la préhension des liquides, le baiser, l'expression de la moue, de la bouderie, de la petite bouche.

Enfin, le *muscle peaucier*, occupe la région antéro-latérale du cou. Il n'appartient à la face que par son extrémité supérieure qui s'étend jusqu'au bord inférieur du maxillaire. C'est une large lame musculaire fort mince.

Entre autres actions, il abaisse la commissure des lèvres d'une manière notable et découvre les dents. Les lèvres s'élargissent et se tendent. La partie inférieure de la joue descend à son tour et les narines elles-mêmes sont entraînées. Il agit dans l'effort, les grandes inspirations, le chant, le vomissement. Il exprime la frayeur, mais non pas seul : sa contraction s'associe à celle du

frontal et des abaisseurs de la mâchoire qui ouvrent la bouche. Il concourt à l'expression des passions tristes, de la colère, de la souffrance.

Chez le vieillard, dont le maxillaire inférieur atrophié et privé de ses dents remonte vers le maxillaire supérieur, le peaucier subit une certaine tension qui lui fait abaisser et écarter les angles des lèvres, caractère frappant de caducité.

Les considérations qui précèdent nous ont parues nécessaires pour la compréhension de l'expression du visage. Nous ne nous sommes guère attardé sur le côté anatomique pur, renvoyant les lecteurs qui s'y intéressent aux traités d'anatomie; mais nous nous sommes arrêtés un peu plus longuement au rôle physionomique de chaque muscle, point qui est plus en rapport avec le sujet de cet ouvrage.

CINQUIÈME PARTIE

CONSEILS

A CEUX QUI VEULENT SE LIVRER A L'ÉTUDE DES PHYSIONOMIES

Nous sommes convaincu que les trois quarts des gens qui lisent un ouvrage sur la Physionomie, se croient devenus physionomistes. C'est une erreur profonde! On ne devient pas physionomiste pour avoir lu un ouvrage, si parfait soit-il, de même qu'on n'est pas un grand peintre pour avoir copié les maîtres, ni un médecin habile pour avoir lu un traité de médecine; on acquiert tout juste des idées fausses qu'on se précipite d'appliquer. Nous ne voulons nullement décourager notre Lecteur, bien loin de là; mais nous avons souvenance d'un fameux proverbe qui veut que ce soit en forgeant que l'on devienne forgeron! De même, ce sera en vous exerçant journellement à l'étude des physionomies que vous deviendrez physionomiste. Et parodiant les conseils donnés par Buffon sur la manière d'étudier l'histoire naturelle, nous dirons :

« En se familiarisant avec les objets qu'embrasse cette science, en les voyant souvent, et pour ainsi dire sans dessein, ils forment à peu près des impressions durables, qui bientôt se lient dans notre esprit par des

rapports fixes, invariables; et de là nous nous élevons à des vues générales, par lesquelles nous pouvons embrasser à la fois plusieurs objets différents; et c'est alors que l'on est en état d'étudier avec ordre, de réfléchir avec fruit, et de se frayer des routes pour arriver à des découvertes utiles. »

Aussi, pour commencer, conseillerons-nous d'être extrêmement circonspect et de ne porter un jugement sur le caractère, les inclinations et les mœurs de ceux dont on considère la physionomie, qu'après avoir rapproché dans son esprit toutes les impressions, toutes les idées qu'y ont fait naître les signes extérieurs qui concourent à former l'ensemble du tableau physionomique. De plus, il ne faut pas perdre de vue que l'un de ces traits peut *pour le moins* affaiblir ce que l'autre annonce. Il ne faut jamais agir avec précipitation et étourderie en pareille matière, au risque d'augmenter considérablement votre embarras et de compromettre très sérieusement votre prestige.

Jugez peu, quelques instances que l'on vous fasse; renvoyez tranquillement les questionneurs indiscrets qui en appellent à votre tribunal, soit pour tourner vos arrêts en dérision, soit pour vous marquer leur approbation d'un air de suffisance. Vous aurez beau dire que vous pouvez vous tromper, ayez le malheur de vous tromper une seule fois, et vous serez hué sans pitié, comme si vous vous étiez donné pour un homme infail-
libile.

Nous sommes d'ailleurs persuadé que plus vous ferez de progrès, plus vous apprendrez à être indulgent et cir-

conspect. Vous serez tour à tour confiant et timide; mais plus vous acquerez de connaissance, et plus vous serez réservé dans vos jugements.

Ne vous pressez pas de donner des préceptes : s'ils ne soutiennent pas l'examen le plus sévère, ils vous exposeront à la honte et au mépris. A-t-on la réputation d'être physionomiste, on vous fait mille questions indis-crètes, auxquelles on vous oblige de répondre sur-le-champ. Ces questions sont ridicules, sans doute, mais n'y aurait-il pas une vanité plus ridicule encore à vouloir y satisfaire? Il faut avoir avant de donner. Voilà pourquoi nous dirons à chaque débutant : Observez en silence, et ne communiquez vos réflexions qu'à un petit nombre d'amis; évitez de répondre à tous ces curieux qui cherchent moins la vérité qu'ils ne vous tendent de pièges. A moins que vous n'ayez d'autre but que de briller par votre savoir; si c'est là le seul motif qui vous anime, vous ne réussirez jamais dans la science dont nous traitons.

Le physionomiste le mieux intentionné, le plus habile, le plus philosophe, est toujours homme; c'est-à-dire que non seulement il est sujet à l'erreur, mais encore qu'il n'est pas exempt de partialité.

Nous ne croyons pas que ce soit jamais à la portée de beaucoup de gens d'être bon physionomiste, et nous entendons par là bon juge et appréciateur éclairé du caractère et de la nature de ses semblables. L'antipathie ou la sympathie instinctives seront toujours difficiles à combattre, et un travail de la raison est presque toujours influencé par des idées préconçues.

Le physionomiste doit juger avec calme, sans amour

comme sans haine. Quelle que soit son habileté, il ne doit point porter de jugement au cours d'une passion quelconque, lorsque son esprit est agité ou troublé par quelque impression violente. Car pour bien connaître les autres, il faut se posséder entièrement et jouir d'un calme d'esprit parfait.

Ce doit être pour lui une règle sévère de ne blesser ni l'amour-propre ni le cœur. L'homme ne consent à être censuré qu'avec prudence et réserve. Et la femme ne permet pas qu'on pénètre sans égards ni délicatesse dans le champ de ses faiblesses et de ses imperfections; encore moins dans le domaine vénéré du sentiment et des affections.

Il devra établir dans ses jugements une très grande différence entre les tendances et les passions, de même qu'entre le désir et la jouissance. Les passions sont les inclinations mises à effet. Aucun âge n'est à l'abri des passions qui naissent pour beaucoup de l'imagination. La vraie sagesse consiste dans la modération qui constitue l'équilibre entre le physique et le moral. L'homme raisonnable est celui qui sait se commander, et qui vit calme au milieu de ses passions qu'il domine.

Pour être bon physionomiste, il faut être doux, modéré, honnête et discret. On doit voir et considérer les personnes sans intérêt et sans partialité; ne point se laisser gagner aux suggestions de l'amitié ou de l'inimitié.

Le bon physionomiste doit savoir observer, c'est-à-dire être apte à apercevoir les objets en les distinguant. Un artiste sait voir et trouver dans un tableau des beautés

ou des défauts qui échappent à des yeux non connaisseurs. De même un physionomiste découvre dans l'extérieur d'une personne mille traits sensibles pour lui, qui ne le sont pas pour un homme moins expérimenté.

Il faut encore qu'il ait de l'attention; être attentif c'est considérer un objet séparément, à l'exclusion de tout autre. Il devra avoir aussi du jugement, c'est-à-dire savoir comparer et établir une convenance ou une disconvenance entre deux idées; il aura de l'imagination, une profonde sagacité, de l'esprit. Une étude indispensable est celle de l'anatomie du corps humain.

Mais la connaissance la plus importante que doit posséder celui qui veut s'intituler physionomiste, est celle du cœur humain.

Il faut au physionomiste du tact, de la logique. Il doit se donner la peine d'observer et de comparer. Il évitera d'être décisif et superficiel. Un seul jugement faux peut avoir de grandes conséquences.

On ne saurait trop lui recommander de répéter et de varier ses observations. Il doit réfléchir, analyser, comparer et enchaîner ces observations. Il mettra de l'ordre et de la clarté dans ses idées, et évitera la confusion. Il faut qu'il sache distinguer, résoudre, simplifier et expliquer ce qui est composé, confus ou vague.

Autant que possible il dessinera les physionomies qu'il étudie. De cette façon, non seulement les traits lui en paraîtront plus clairs, mais aussi il en découvrira souvent d'autres qui avaient passé inaperçus.

Nous avouons qu'il est très difficile quelquefois d'exprimer ce que l'œil d'un physionomiste exercé observe

dans l'ensemble de la physionomie. Souvent on ignore quels sont en particulier les traits distinctifs qui affectent un observateur : il est frappé, saisi au premier coup d'œil sans trop savoir pourquoi.

On peut cependant jusqu'à un certain point déterminer la vérité physiognomonique, et l'exprimer en signes et en paroles. On peut dire : « Ceci est le caractère d'un esprit sublime; ce trait-ci est propre à la douceur, cet autre à la colère; ce regard est celui du mépris, cet autre est celui de la candeur; là je découvre du jugement; voici l'expression du talent; ce trait est inséparable du génie. »

Si vous avez de la peine à démêler tout d'un coup le caractère positif, tâchez de le découvrir par la négative; c'est-à-dire, récapitulez tous les noms, qualités ou défauts, qu'il semble exclure, et dès que vous apercevrez des approximations, arrêtez-vous-y, et leur comparaison vous aidera à trouver le vrai qualificatif.

L'interprétation littérale, fidèle et exacte, de la langue physionomique est fort difficile, et exige un traducteur fort habile, sagace, perspicace, très expérimenté et impartial. C'est pourquoi, si quelque signe physiognomique demeure inintelligible à l'interpréteur, il doit garder un sage et humble silence, dût-il passer pour ignorant, plutôt que de fausser la vérité par orgueil, en l'interprétant sans raison.

En général, abandonnez-vous toujours aux premières impressions, et même fiez-vous y davantage qu'aux observations. Vos aperçus sont-ils le résultat d'un sentiment involontaire, excité par un mouvement subit, soyez

sûr que la source en est pure, et que vous pouvez vous passer de recourir à l'induction. Ce n'est pas cependant qu'il faille jamais négliger la voie des recherches, loin de là.

Voici d'ailleurs quelques conseils que donne Lavater :

« Le premier moment où un homme s'offre à vous, et dans son véritable jour, vous prévient-il favorablement; cette première impression n'a-t-elle rien qui vous blesse, qui vous cause aucune gêne, aucune contrainte; vous sentez-vous, au contraire, en présence de cet homme, plus libre, plus serein, plus animé, et sans qu'il vous flatte, même sans qu'il vous parle, plus content de vous-même : cet homme, soyez-en sûr, ne perdra jamais dans votre esprit; il y gagnera constamment, pourvu qu'un tiers ne vienne pas se placer entre vous et lui. La nature vous fit l'un pour l'autre : vous pouvez vous dire beaucoup de choses en peu de mots. Étudiez-le avec soin, et remarquez en lui les traits les plus expressifs.

« Beaucoup de personnes gagnent à mesure qu'on apprend à les connaître, quoiqu'au premier aspect elles aient pu vous déplaire.

« Il faut qu'il y ait entre elles et vous quelque point de dissonance, puisque ce qui devait vous rapprocher à la première vue ne vous a point frappé.

« Il faut aussi qu'il y ait entre vous quelque rapport secret, puisque plus vous vous voyez, plus vous vous convenez. Cherchez soigneusement le trait de dissonance; et, si vous ne le trouvez pas dans les contours de la bouche, n'en concevez aucune inquiétude; mais, si c'est là que vous le découvrez, observez avec soin dans

quels moments, dans quelles circonstances ce trait se prononce le plus fortement.

« Celui dont le caractère se ressemble le plus et se ressemble le moins, c'est-à-dire, paraît aussi simple, aussi varié, aussi souple, aussi constant que possible; l'homme qui, malgré la plus grande vivacité, l'activité la plus décidée, se trouve toujours d'accord avec lui-même; l'homme enfin dont les traits les plus mobiles ne perdent jamais l'empreinte de fermeté qui distingue leur ensemble, et demeurent toujours dans un rapport immuable : voilà l'homme par excellence; qu'il vous soit sacré. Partout où vous observerez le contraire, des disparates saillantes entre le caractère principal permanent et les traits mobiles, soyez dix fois sur vos gardes; il y a là un travers de folie.

« Tâchez de saisir l'éclair d'une surprise parfaite : celui dont le visage conserve dans cet instant une expression noble et heureuse, qui ne laisse alors échapper aucun signe funeste, aucun trait de joie maligne, d'envie, d'orgueil ou de froid dédain; c'est l'homme dont la physionomie et le caractère soutiendront toutes les épreuves auxquelles on peut soumettre les faibles mortels.

« Ce seront des hommes ou très prudents, ou très froids ou très stupides, jamais des hommes vraiment sages, vraiment actifs, vraiment sensibles et délicats, que ceux dont les traits ne s'altèrent jamais d'une manière marquée.

« Ce seront des hommes très prudents, si ces traits, bien proportionnés, bien déterminés, sont encore fortement prononcés.

« Ce seront des hommes fort stupides, si ces traits sont plats, sans nuances, sans caractères, sans inflexion, sans ondulation quelconque.

« Tout homme dont la figure, dont la bouche, dont la démarche, dont l'écriture est de travers, aura dans sa façon de penser, dans son caractère, dans ses procédés, quelque chose de louche ou d'inconséquent, de la partialité, du sophisme, de la fausseté, de la ruse, du caprice, des contradictions, de la fourberie; une imbécillité dure et froide. »

L'ouverture de la bouche ne saurait être assez étudiée. Ce seul trait caractérise l'homme tout entier; il exprime toutes les affections de l'âme, qu'elles soient naïves, tendres ou énergiques. Voilà pourquoi le visage le plus laid cesse de nous déplaire dès qu'il conserve encore dans cette partie quelques traits agréables; voilà pourquoi rien ne répugne autant chez un homme bien organisé, qu'une bouche de travers.

De toutes les observations que vous avez occasion de faire, n'en négligez aucune, quelque fortuite, quelque indifférente qu'elle paraisse, quand même vous n'y attacheriez d'abord aucun prix; tôt ou tard elle pourra vous servir.

Remarquez aussi la voix; distinguez si elle est haute ou basse, forte ou faible, claire ou sourde, douce ou rude, juste ou fausse. Observez quels sont les fronts et les voix qui s'associent le plus souvent. Le son de la voix peut vous fournir des indices sûrs sur le tempérament et le caractère.

Il est pour la physionomie des moments décisifs qu'il

importe essentiellement d'observer : tel est celui d'une rencontre imprévue, ou seulement du premier abord; l'instant où l'on se présente dans une compagnie et celui où l'on en sort. Souvent un mouvement de tendresse ou de pitié, de tristesse ou de colère, de zèle ou d'envie, suffit pour faire juger du caractère d'un homme.

Un moyen bien simple de connaître quelquefois la pensée des autres, c'est d'imiter leurs attitudes et les jeux de leur physionomie. Kant insiste sur ce fait physiognomonique. En se mettant volontairement dans une position déterminée, l'on ressent une affection correspondante. Le mouvement mimique s'offrant à nous comme une actoin réflexe d'un état intime de l'âme, il jouit de la propriété d'influer à son tour sur cet état.

Nous ne pouvons résister à l'envie d'insérer ici l'anecdote suivante, citée par Leclercq dans son livre, et relative à une enfant de douze ans :

On lui avait acheté, pour le dessiner, un moulage du Caracalla du Louvre, dont l'expression la tourmentait fort, parce qu'elle n'en pouvait définir absolument le sentiment. Elle ne trouvait qu'une chose à dire : « Pourquoi est-il si laid? » Alors, devant l'auteur cité, elle se composa tant bien que mal un masque analogue à celui du plâtre en question et, après quelques secondes de cette contraction musculaire : « Eh bien! il n'est pas bon, tu sais. »

Mais, nous dira-t-on, d'où vient donc que la physionomie de la même personne plaît à l'un et déplaît à l'autre? C'est justement parce que le caractère de cette personne convient à cet un et ne concorde pas avec celui de cet

autre : un bandit ne pourra sympathiser qu'avec un individu de son espèce, et sera un objet d'aversion pour un honnête homme.

L'étude de la physionomie consiste à exercer le tact et le jugement; à mettre dans un vrai jour les observations qu'on aura faites; à dénoter chaque aperçu, à le caractériser et à le représenter.

Elle consiste à rechercher, à fixer et à classer les signes extérieurs des facultés intérieures; à découvrir les causes de certains effets par les traits et les mouvements de la physionomie; à bien connaître et à savoir distinguer les caractères de l'esprit et du cœur qui conviennent ou qui répugnent à telle forme ou à tels traits du visage.

Elle consiste à trouver des signes généraux, apparents et communicables pour les facultés de l'esprit, ou pour les facultés internes en général, pour faire de ces signes une application facile et sûre.

Et pour cela, ne vous fiez pas trop aux livres; mais voyez par vous-même, mesurez vous-même : c'est encore le meilleur moyen de diminuer les chances d'erreur.

Pour vous livrer à l'étude des physionomies, commencez par des visages dont la forme et le caractère ont quelque chose de bien marqué; par des personnes dont le caractère vous offre du moins un côté positif et non équivoque : prenez, par exemple, soit un penseur profond, soit un imbécile-né; un homme délicat, sensible, facile à émouvoir, ou bien un homme obstiné, dur, froid et insensible.

Ce caractère individuel, vous l'étudierez premièrement comme si vous n'aviez que lui seul à étudier. Observez

votre sujet dans l'ensemble et dans les parties séparées; décrivez-vous à vous-même, en termes exprès, sa forme et ses traits, tout comme si vous deviez dicter son portrait à un peintre. Dessinez-le ainsi en parole d'après nature. Observez l'ensemble, puis vous examinerez les proportions apparentes, mesurées par des lignes perpendiculaires et horizontales; enfin, vous déterminerez successivement le front, le nez, la bouche, le menton, et en particulier l'œil, sa forme, sa couleur, sa situation, sa grandeur, sa cavité, etc.

Votre description terminée, confrontez-la avec l'original. Demandez-vous si vous n'avez rien oublié, et si les traits saisis correspondent exactement à la réalité. Sur cette description mentale, dessinez ensuite le portrait de la personne en son absence. Si votre esquisse ne rend pas le caractère principal de l'original, c'est que vous l'avez mal décrit, vous l'avez mal observé, ou du moins vous ne l'avez pas observé en physionomiste.

Voici un moyen pour vous faciliter la tâche et vous aider au succès. Habituez-vous à saisir promptement et à vous bien imprimer les traits essentiels de la physionomie à étudier. Examinez d'abord le visage de face; sa forme est le premier objet qui fixe votre attention : elle est ronde, ovale, carrée, triangulaire, ou autre. Nous avons parlé plus haut de ces figures géométriques, auxquelles presque tous les cas peuvent se reporter.

La forme du visage trouvée de face, cherchez celle du profil. Fixez la longueur respective des trois sections : front, nez, menton. Observez leurs différences et leur rapport. Pour que cette opération soit plus aisée, séparez-

les par deux lignes imaginaires horizontales passant, l'une, par le point le plus enfoncé de la racine du nez, l'autre, par le point de rencontre du nez et de la lèvre supérieure. Parcourez ensuite séparément le front, les sourcils, l'entre-deux des yeux, le passage du front au nez et le nez même. Portez une attention particulière à l'angle caractéristique que forme le bout du nez avec la lèvre supérieure : notez s'il est rectangle, obtus ou aigu, et retenez lequel des deux côtés de l'angle l'emporte sur l'autre, le côté du nez ou celui de la lèvre. Examinez la bouche. De profil, trois cas peuvent se présenter : ou bien la lèvre supérieure déborde l'inférieure, ou bien celle-ci avance et déborde celle-là, ou bien elles sont placées toutes deux sur la même ligne verticale. De même le menton sera ou perpendiculaire, ou saillant, ou rentrant. Le dessous du menton décrira une ligne horizontale, ou bien ira en remontant ou en descendant. La courbure de l'os de la mâchoire a souvent une grande signification. Quant à l'œil, commencez par mesurer sa distance à la racine du nez ; puis observez sa grandeur, sa couleur, et enfin le contour des deux paupières.

En procédant ainsi, méthodiquement, vous parviendrez à étudier un visage en peu de temps, et à l'apprendre pour ainsi dire par cœur. Vous pourrez, bien entendu, varier votre façon d'« opérer », mais ayez toujours une méthode et appliquez-la invariablement pour tous vos essais : cela vous permettra de saisir très rapidement une physionomie, et surtout de la retrouver assez fidèlement pour un examen plus approfondi si l'original vous manque.

Mais, encore une fois, vous ne devrez pas commencer vos observations et vos études physiognomoniques par les visages qui expriment des passions douces et aimantes, des sentiments paisibles, des facultés en quelque sorte silencieuses; ce sont là des traits si délicats, des traces si légères, qu'il est difficile quelquefois de les distinguer, surtout avec des yeux novices. Il faut s'élever du simple au composé, et de l'observation de l'effet déformateur des passions honteuses et féroces, jusqu'aux pressentiments qui font reconnaître les empreintes adoucies et les caractères presque imperceptibles des habitudes morales et intellectuelles les moins orageuses. L'observation des physionomies altérées doit donc précéder celle des physionomies régulières, parce qu'elle est plus facile, et que l'art de voir s'y trouve éclairé par des répulsions antipathiques, qui souvent nous servent mieux que les avertissements de la prudence ou les conseils de la raison.

Si vous commencez vos observations dans les salons et les cercles, vos débuts auront beaucoup de difficultés. Il vaut mieux vous placer parmi des hommes égarés et cruels, des hommes aux passions violentes; vous les trouverez aux halles, dans les prisons, dans les asiles, dans les milieux interlopes; souvent vous les rencontrerez sur votre chemin. Observez alors leurs visages altérés, en convulsion, et toutes les variétés de déformation, de la *laideur acquise* qu'y développe insensiblement l'impression sans cesse renouvelée des passions haineuses et violentes.

Etudiez et comparez les caractères extrêmes, les extrémités les plus éloignées des caractères opposés. D'un

côté, les traits d'une bonté excessive, de l'autre, ceux d'une noire méchanceté; un poète plein d'imagination et de chaleur, ou un esprit apathique que rien ne saurait émouvoir; un imbécile-né, ou un homme à grands talents.

Pour mieux découvrir les rapports existant entre deux physionomies, attachez-vous d'abord uniquement au front; si les deux fronts se ressemblent, comptez aussi sur la ressemblance des autres traits. De plus, il est impossible que vous puissiez trouver deux individus qui, avec les mêmes ressemblances extérieures, n'aient pas la même tournure de caractère. Observez la ligne qui naît du mouvement des muscles, et comparez cette même ligne dans les deux visages : sont-elles toutes deux pareilles, la conformité d'esprit ne saurait faire aucun doute.

Il est deux lignes essentielles dans un visage et qui vous donneront la clef de tout le caractère de la physionomie : nous voulons parler de la fente de la bouche et de la ligne que la paupière supérieure décrit sur la prunelle. Les entendre à fond c'est avoir l'explication de tout le visage. A l'aide de ces deux linéaments, il est possible de déchiffrer les facultés intellectuelles et morales d'un individu.

Dans un portrait, tout le mérite de la ressemblance dépend de ces deux linéaments, et à la façon dont le peintre aura rendu ces deux traits vous reconnaîtrez s'il est physionomiste ou non.

Mais, hâtons-nous de le dire, ces lignes dont nous parlons sont si mobiles, et leurs inflexions si délicates, qu'il faut une pratique des plus exercées pour les bien saisir.

Pour cette raison, l'observation de profil les fait mieux ressortir, surtout la ligne de l'œil. Et si cet expédient ne suffit pas encore, ajoutez-y le passage du front au nez et celui du nez à la bouche, ces deux parties offrant des points fixes et presque invariables.

Ces traits, pris deux à deux et comparés, vous verrez qu'ils ont entre eux le plus parfait rapport, au point que l'un est toujours supposé et en quelque sorte amené par l'autre, et qu'il n'est pas difficile d'indiquer le second dès que le premier est exactement déterminé. Pour ce, astreignez-vous à dessiner des contours de la paupière supérieure, et des lignes de la bouche. Les deux autres traits dont nous avons parlé seront ensuite trouvés par le moyen des silhouettes.

Mais un visage étant un tout homogène, et n'étant pas formé de pièces hétéroclites rapportées, on ne négligera pas d'étudier ses autres parties constituantes avec la même attention et le même intérêt. Elles retracent chacune le caractère entier de l'homme. Tel œil suppose telle oreille, tel front, tel poil de barbe. Chaque partie conserve la nature et le caractère du tout. Quelquefois tel trait accessoire du visage que nous avons négligé devient la clef de toute la physionomie et nous aide à expliquer les traits principaux.

Vous parviendrez peu à peu à deviner une partie par l'autre : la connaissance d'un ou de deux détails vous conduira à un troisième, et successivement à tous les autres. Vous déterminerez aussi d'après le son de la voix, la forme de la bouche, et celle-ci vous fera pressentir les paroles qu'elle va prononcer ; vous jugerez du style

par la forme du front, et réciproquement du front par le style. Vous ne saurez pas d'avance tout ce qu'un homme voudra dire, écrire ou faire en général; mais vous pourrez prévoir de quoi il sera capable ou incapable, comment il agira ou s'exprimera dans telles circonstances données.

Pour bien étudier un visage, il faut l'observer de profil, de face, de trois quarts aux sept huitièmes, et du haut en bas. Il fermera les yeux un instant et les rouvrira. Le visage vu en plein, offre trop de choses à la fois, et distrait par conséquent l'attention; c'est pourquoi il est préférable de l'examiner successivement de différents côtés.

Il faut aussi faire une étude particulière des silhouettes. C'est par elles qu'on exercera et perfectionnera son tact. Mais surtout on s'appliquera à rendre les contours dans toute leur netteté et dans toute leur précision.

Accoutumez-vous à commenter chaque silhouette, et notez en termes précis ce que vous savez positivement du caractère de l'original.

Classez les silhouettes, surtout d'après la ressemblance des fronts. Vous pourrez, par exemple, simplifier le classement en composant un alphabet particulier auquel vous rapporterez chaque catégorie de front.

Mais, nous dira-t-on, que peut-on voir dans une silhouette? Il suffit, pour répondre à cette question, que l'on compare entre elles les silhouettes de personnes d'un caractère très différent les unes des autres; on saisira immédiatement les nuances. Vouloir tout expliquer par une simple silhouette, serait une folie; mais c'en serait une autre de lui refuser toute espèce de signification.

Il est incontestable qu'un simple contour caractérise

un visage avec une vérité qui ne permet pas de révoquer en doute la signification des silhouettes.

On distingue dans chaque silhouette neuf sections horizontales :

1^o L'arc du sommet de la tête jusqu'à la racine des cheveux;

2^o Le contour du front jusqu'au sourcil;

3^o L'intervalle entre le sourcil et la racine du nez;

4^o Le nez jusqu'au commencement de la lèvre;

5^o La lèvre supérieure;

6^o Les deux lèvres proprement dites;

7^o Le haut; et

8^o Le bas du menton;

9^o Le cou, puis encore le derrière de la tête et la nuque.

Chacune de ces parties, considérée en elle-même, est un caractère, une syllabe, une parole; souvent un jugement, un discours entier.

Lorsque toutes ces sections se trouvent dans une harmonie parfaite, le caractère est décidé et facile à reconnaître. Plus elles contrastent ensemble, plus le caractère est difficile à déchiffrer.

Un profil bien proportionné doit être égal en largeur et en hauteur; c'est-à-dire qu'une ligne allant de la pointe du nez à l'extrémité postérieure de la tête en position normale, doit être de même longueur que la ligne allant du sommet du crâne à la jonction du menton et du cou.

Si la longueur de la tête excède sa largeur, et que les contours soient en même temps durs et angulaires, on doit s'attendre à beaucoup d'opiniâtreté. Si, dans la même disproportion, le contour est à la fois lâche

et allongé, il sera l'indice d'une extrême faiblesse.

La tête a-t-elle au contraire plus de largeur que de longueur, alors un contour dur, roide, angulaire et tendu, annonce une inflexibilité redoutable, qui est presque toujours accompagnée de la plus noire méchanceté. Un contour lâche et mou est, dans le même cas, la marque infailible de la sensualité, de la faiblesse, de l'indolence et de la volupté.

En règle générale, la silhouette exprime plutôt les dispositions naturelles que l'état actuel du caractère.

Le nez indique particulièrement le goût et le sentiment; les lèvres, la douceur ou l'emportement, l'amour ou la haine.

Le menton désigne l'espèce et le degré de la sensualité. Le cou, la nuque, et l'attitude de la tête en général, indiquent la lâcheté, la roideur, la droiture du caractère.

Dans le sommet de la tête on reconnaît moins la force que la richesse de l'esprit; dans l'occiput, on distingue le caractère mobile, irritable, celui qui a de l'énergie et du ressort.

Plus les os, ou, pour mieux dire, plus les principaux contours des os du front sont aigus, plus le poète mettra de raison dans ses vers, mais aussi moins y mettra-t-il d'images, de coloris et d'invention.

Ce que nous venons de dire s'applique aux silhouettes de profil. Mais on peut aussi bien tirer des conclusions sérieuses de silhouettes dessinées de face. En voici trois, extraites du livre de Lavater, et dans lesquelles le contour est indiqué par un simple trait.

La tête représentée par la figure 99 est celle d'un homme plus assidu au travail que prompt dans l'exécution; d'un caractère calme, généreux, sensible, ferme et simple, d'une raison solide et d'un génie profond. Sa mémoire n'est pas très heureuse; il a beaucoup d'esprit; mais ses saillies sont moins vives que sensées.



FIG. 99.

La tête de la figure 100 est celle d'un poète; mais on n'y aperçoit ni le calme de la raison, ni peut-être même le jugement dont on ne saurait se passer pour déterminer et développer les sujets avec sagacité.

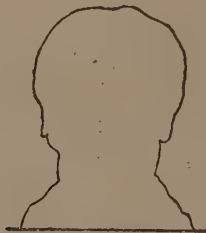


FIG. 100.

La tête suivante (fig. 101) est celle d'un imbécile. Son cou enfoncé, sa forme resserrée, ovale et pointue, forme un ensemble choquant.

Le physionomiste ne saurait se passer de reproductions. Aussi doit-il en examiner plusieurs, et toutes les fois que l'occasion s'en présente. Observez donc les portraits des grands hommes, épluchez-les, pour ainsi dire, par parties, comparez-les pour voir en quoi ils diffèrent et en quoi ils se ressemblent. C'est un excellent exercice et vous serez émerveillé des résultats que vous en obtiendrez.



FIG. 101.

Rien n'est plus propre à exercer le physionomiste que l'étude des portraits photographiques, pourvu, cela va de soi, que ceux-ci ne soient pas retouchés. Bien des personnes, en effet, ont la détestable manie de se faire cacher certaines rides qui seraient tellement significatives! Aussi, souvent, la retouche défigure-t-elle la physionomie et lui ôte-t-elle tout caractère, sans préjudice des mauvais augures que cette manie pourrait présager au point de vue intellectuel et moral.

Les photographies sont naturellement beaucoup plus sûres que les portraits peints; mais encore celles-ci ne sont pas d'une façon absolue aussi ressemblantes qu'on voudrait le croire. Tout le monde sait par sa propre expérience combien différentes photographies de la même personne sont parfois peu semblables; bien des fois

même l'on ne reconnaît un ami dans sa photographie qu'après l'avoir regardé attentivement. C'est la vanité humaine qui est une cause du peu de ressemblance de ces images; on sait que le temps de pose est excessivement court; on veut toutefois se présenter de la façon la plus avantageuse, et on se pose devant l'instrument avec une certaine attitude forcée; celui-ci veut paraître sérieux, celui-là veut se donner une physionomie sympathique; par suite beaucoup de personnes apparaissent guindées, et un bien petit nombre voient s'approcher le moment décisif avec une parfaite tranquillité d'âme. Ajoutons à cela que nul portrait photographique, pris de face, si ce n'est peut-être la photographie stéréoscopique, ne saurait être tout à fait ressemblant, car la perspective est sur l'image autre qu'elle n'est pour nos yeux dans la nature.

Nous terminerons en vous recommandant de vous habituer à examiner, discrètement, toutes les personnes que vous rencontrez, même celles qui sont endormies. Exercez-vous toujours, partout. C'est une distraction très facile, en même temps que très intéressante et très instructive.

On est souvent tenté d'examiner dans une glace sa propre physionomie. Malheureusement, on ne se connaît jamais bien par soi-même. Cela vient de ce que les traits ne se trouvent plus dans leur état naturel, et surtout de ce qu'aucun de nous ne peut voir les mouvements de ses yeux, par qui la physionomie reçoit sa principale expression. De plus, on se rebute aisément de la peine qu'il y a

à se replier sur son propre fond. On n'aime guère à passer en revue ses propres défauts. L'amour-propre nous les dissimule, dicte et corrompt nos jugements à cet égard.

Le grand secret des recherches du physionomiste c'est de simplifier, d'abstraire et d'isoler les traits principaux et fondamentaux qu'il lui importe de connaître.

Et si malgré tout vous vous trompez (cela vous arrivera certainement, par conséquent, il ne faut pas vous faire d'illusion) si vous vous trompez, disons-nous, ne jetez pas l'erreur sur la science physionomique; prenez-vous-en plutôt à vous-même. Par contre, si vous croyez avoir observé quelque signe nouveau, avant de crier à la découverte, attachez-vous à la constater; vérifiez-la par des expériences exactes et réitérées; entourez-vous de toutes les précautions désirables; et alors, mais seulement alors, vous pourrez vous croire autorisé à la mettre au jour.

ADDENDA

REMARQUES GÉNÉRALES

Nous rassemblons ici quelques remarques qui n'ont pu trouver place au cours de cet ouvrage, et qui, très probablement, intéresseront le Lecteur; nous nous excusons auprès de ce dernier de les présenter pêle-mêle et sans aucune cohésion.

On a lu plus haut que l'éducation, l'instruction, le milieu, et une foule d'autres contingences, peuvent influencer sur le caractère d'un individu et rectifier ses premiers penchants et ses dispositions naturelles. Cette modification du caractère entraîne celle de la physionomie, et, dans une certaine mesure, on fait de l'homme tout ce qu'on veut. Sénèque dit à ce propos :

« Tu te trompes si tu penses que nos vices naissent avec nous; ils nous sont survenus; on nous les a implantés. »

L'homme peut se corrompre et se régénérer à un tel point, qu'il ne faut pas refuser toute estime, même à celui qui porte la plus mauvaise physionomie, ni désespérer entièrement de son amélioration. La volonté, en effet, est tellement puissante, que l'homme au caractère le plus exécrationnel et par suite à la physionomie la plus

hideuse, peut arriver à un perfectionnement notable, et parvenir par le fait même à donner à son visage une certaine beauté, une certaine noblesse, une certaine majesté.

Mais, encore une fois, dans ces transformations, le fond reste le même. Un statuaire peut tailler un bloc de marbre dans la forme qu'il lui plaît; il en fera un Esope ou un Antinoüs, mais il ne changera jamais la nature inhérente du marbre.

Chacun doit rester ce qu'il est; seulement il peut, jusqu'à un certain point, se perfectionner, s'étendre, se développer. A force d'application, on parvient à égaler un homme de talent qui se néglige; et, avec beaucoup de talent, on se rapproche du génie qui n'a pas eu l'occasion et le moyen de se développer. L'application semble s'élever au niveau du talent, et le talent à celui du génie; mais jamais l'application ne créera le talent et le génie.

Autrement dit : sois ce que tu es et deviens ce que tu peux.

Un vase d'or peut se ternir s'il n'est point employé, mais il sera toujours d'un métal précieux; un vase de bois peut devenir plus utile que le vase d'or, et n'en sera pas moins un vase de bois.

Tout le monde a remarqué que souvent les enfants ressemblent aux parents. Il y a une physionomie de famille; nous en avons déjà dit quelques mots. Mais il n'en serait pas de même au point de vue intellectuel, car, malgré que l'on dise : tel père, tel fils, Huart n'en soutient pas moins que souvent le fils doit payer pour les talents

de son père; et Lavater écrit, dans le même sens, que rien n'est plus rare qu'un illustre fils d'un illustre père.

D'autre part une raison trop précoce est, la plupart du temps, d'un fâcheux augure. Ce signe, en effet, est l'avant-coureur de troubles morbides ultérieurs, tant intellectuels que physiques.

Chaque caractère, chaque tempérament a son bon et son mauvais côté; tel homme a des capacités qui ne se trouvent point chez un autre.

Il n'est pas d'homme qui ne consentît très volontiers à échanger, à son choix et selon son goût, quelque trait de sa physionomie, une partie quelconque de son corps. On n'est jamais aussi complètement satisfait de sa figure que de son esprit.

Observez vingt ou trente personne prises indifféremment; voyez-les rire ou pleurer, et vous trouverez beaucoup de rapport dans l'expression et les témoignages de leur joie et de leur tristesse. Quelques-uns de leurs traits auront acquis une sorte de ressemblance qui n'existait pas avant qu'elles se trouvassent dans la même situation d'esprit.

Avant de vous attacher à une personne, soit par les liens du mariage, soit par ceux de l'amitié, ayez en vue les recommandations suivantes données par Lavater :

Avez-vous un front osseux, long, élevé, ne vous liez jamais d'amitié avec une tête qui sera presque en forme de boule. Avez-vous une tête presque en forme de boule, ne vous liez jamais d'amitié avec un front osseux, long,

élevé. De pareilles disconvenances sont surtout funestes au bonheur du mariage (fig. 102).

Ne vous liez point à un homme dans la physionomie duquel vous aurez découvert un trait, quelque léger qu'il soit, qui vous repousse, qui paraît à la moindre émotion, et ne disparaît presque jamais entièrement,

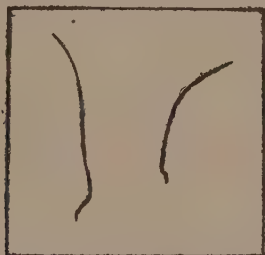


FIG. 102.

surtout si ce trait se trouve dans la bouche ou dans les plis autour de la bouche; vous vous heurteriez infailliblement, et vous en seriez toujours la dupe, quelques excellentes qualités qu'il y eût d'ailleurs dans le caractère de cet homme.

Fuyez l'homme dont le regard et la bouche sont de travers, et le sont d'une manière frappante, avec un menton large et fort avancé, surtout lorsqu'il vous dit des politesses d'un air d'insulte mal déguisé; observez les plis de ses joues; car rien ne peut en effacer l'expression; il vous accordera peu de confiance, et cherchera cependant à capter la vôtre, d'abord avec beaucoup de caresses, ensuite avec un air de hauteur ou de supériorité.

Si vous avez le bonheur de rencontrer un homme qui

a le don si rare de s'intéresser sans affectation à ce qu'on lui propose; un homme qui agit en chaque chose avec une attention réfléchie, qui ne répond jamais sans avoir écouté jusqu'au bout, qui sait toujours se décider sans prendre jamais le ton décisif, ne manquez pas d'étudier son visage dans son ensemble et dans ses moindres détails. Le degré de l'attention détermine le degré du jugement, le degré de la bonté d'âme, celui de l'énergie. Celui qui est incapable d'écouter, est incapable aussi de tout ce qui mérite le nom de sagesse et de vertu. Celui qui sait écouter, pourra réussir dans tout ce qui est à la portée de l'esprit humain. Un seul visage où se peint l'attention vous fournira des indices qui vous aideront à déchiffrer les qualités les plus estimables chez d'autres individus.

Un homme qui se montre exact dans les actions peu importantes de la vie, un homme qui fixe d'un regard attentif et tranquille chaque objet dont il s'occupe, est un sujet d'étude admirable. Son maintien, ses mouvements, ses gestes, porteront l'empreinte de son caractère. Celui qui est circonspect et soigneux dans les petites choses, le sera également dans les grandes.

« Je crois, a dit Necker, qu'à certains signes rapides on peut se former une première idée des hommes. J'ai toujours considéré comme un préjugé favorable cette mesure dans le discours, qui annonce l'habitude de la réflexion et une certaine tempérance dans l'imagination; ce regard plus intelligent que fin, et qui semble appartenir davantage à l'esprit qu'au caractère; cette

circonspection naturelle dans le maintien, bien différente de cette gravité contrefaite, qui sert de masque à la médiocrité; cette conscience de soi-même, qui empêche de se développer avec précipitation, et de profiter à la hâte d'une occasion de se montrer; enfin tant d'autres caractères extérieurs encore, que j'ai vus rarement séparés d'un mérite réel. »

DES FEMMES

La physionomie et le caractère des femmes sont un sujet tellement passionnant que nous en toucherons quelques mots. Il est bien entendu que tout ce qui a été dit précédemment s'applique aussi bien aux femmes qu'aux hommes. Nous mentionnerons donc uniquement dans ce chapitre quelques particularités relatives au beau sexe.

La tête de la femme a moins de volume que chez l'homme. Le front a moins de largeur et d'élévation; il est aussi moins inégal que le nôtre, et c'est peut-être afin de rompre cette uniformité que beaucoup de femmes élégantes l'ornent d'un bandeau ou de pierres précieuses.

Les yeux de la femme paraissent un peu plus écartés, et sont ordinairement mieux parés que ceux de l'homme, soit par des cils plus longs et plus épais, soit par des paupières au tissu fin et satiné qui se déroule avec une rapidité magique sans garder ni plis ni rides. Les sourcils sont aussi mieux arqués.

Le nez des femmes est presque toujours plus petit qu'en l'autre sexe, affectant au reste mille formes, ayant leurs significations, menaces ou promesses. Il est rarement aquilin; la plupart du temps court, retroussé ou épaté. La bouche est presque toujours plus petite, ou du moins plus gracieuse, même sans le secours du sourire. Le rire a d'ailleurs ses dangers, car il détermine des rides immuables qui semblent renfermer la bouche entre deux parenthèses. Les lèvres ont, chez la femme, tant d'expression, surtout la supérieure, si sujette à varier d'après l'humeur ou l'esprit, qu'on y lit souvent plus de choses que n'en révélerait la parole, qui d'ailleurs est moins sincère. Il ne faut donc pas s'étonner si le silence des femmes est quelquefois si éloquent. Le menton est presque toujours plus petit, uni et lisse comme le reste de la face, où la barbe ne naît jamais. Toutefois, quelques femmes brunes ont un joli duvet aux côtés de la bouche, et franchement cela ne leur messied point.

Le cou, servant de support à la tête, n'est pas moins gracieux qu'elle ni moins significatif quant au sexe. La saillie du larynx, qui rend celui de l'homme si anguleux, est insensible chez la femme, et cela même qui accroît la beauté de son cou fait aussi la douceur de sa voix.

Les petits points bruns ou noirs, les grains de beauté, qui s'incorporent à la lèvre, à la joue, au bras ou au cou, font singulièrement ressortir la finesse de la peau et sa blancheur, dès lors moins uniforme.

Quant aux cheveux des femmes, il est incontestable que la mode actuelle des cheveux courts sied à ravir à plusieurs d'entre elles. Cependant, quitte à nous faire

passer pour être démodé et vieux jeu, nous avouons que l'un des embellissements les plus précieux du sexe, c'est leur chevelure abondante, cette longue et fraîche chevelure nattée, nouée, tressés, bouclée ou naïvement abandonnée autour d'une figure jeune, triste ou souriante, n'importe.

Chacun des traits que nous venons de décrire constitue une partie dont l'ensemble forme la beauté. Mais à quoi sert d'énumérer les caractères de la beauté, si chacun de nous la conçoit à sa manière et si ce qu'un peuple admire est réputé défaut chez une autre nation ? Le nègre trouve adorables les grosses lèvres, le nez épaté et le teint d'ébène de sa négresse : les artistes de la race nègre enfantent des Vénus aux cheveux crépus et des Grâces couleur basalte. Le Mongol s'enthousiasme pour la peau olivâtre et les vastes pommettes de la femme mongole ; l'Anglais attache un grand prix à la chevelure dorée des Anglaises, à leur taille svelte et déliée, et à leur pâleur autant qu'à leur indifférence. Le Français, lui, plus universel dans ses goûts, et plus digne d'être cosmopolite, préfère néanmoins l'air enjoué ou capricieux des Parisiennes aux physionomies plus nobles, plus sentimentales ou plus majestueuses des Allemandes, des Espagnoles ou des Orientales.

D'une façon générale, les profils d'hommes sont moins souvent perpendiculaires que les profils de femmes. Les traits de l'homme sont plus angulaires, ceux de la femme plus arrondis. L'appareil musculaire du visage est beaucoup moins délicat chez l'homme, mieux accusé par des lignes saillantes et des reliefs bien prononcés.

L'influence des sentiments et des passions ne se fait pas sentir aussi visiblement sur les traits du visage de la femme. Les traits physionomiques, les rides, les plis, les lignes, qui sont si caractéristiques chez les hommes, semblent exclus des visages féminins. Toutefois, lorsqu'avec l'âge, les femmes voient disparaître quelques caractères de leur sexe, la physionomie se développe, et prend une expression permanente.

Quant au caractère général des femmes, il n'y a rien au monde de plus complexe ni de plus difficile à pénétrer. Nous essaierons toutefois d'en donner quelques vagues aperçus.

Tout d'abord, l'orgueil ou la vanité constituent le fond de leur caractère; il suffit de blesser un de ces deux points, pour faire ressortir des traits qui nous laissent entrevoir jusqu'au fond l'abîme de leur nature. Ces traits caractéristiques se rencontrent plus rarement au front que dans les ailes du nez, dans le froncement des narines, dans les plis des joues et des lèvres, surtout dans le sourire.

Une femme d'un esprit dédaigneux et caustique ne sera jamais propre à l'amitié; et cette disposition, quelque adroite, quelque fine que soit la femme, elle ne saura jamais la cacher. Vous n'aurez simplement qu'à observer le mouvement des ailes du nez, de la lèvre supérieure, vue de profil, toutes les fois qu'il est question devant elle d'une de ses rivales, ou de toute autre femme qui, sans être rivale, fait sensation.

Si la démarche d'une femme est sinistre, décidément

sinistre, non seulement désagréable, mais gauche, impétueuse, sans dignité, soyez sur vos gardes. Ne vous laissez éblouir ni par le charme de sa beauté, ni par les grâces de son esprit, ni même par l'attrait de la confiance qu'elle pourra vous témoigner; sa bouche aura les mêmes caractères que sa démarche, et ses procédés seront durs et faux comme sa bouche : elle sera peu touchée de tout ce que vous ferez pour elle, et se vengera cruellement de la moindre chose que vous aurez négligée.

Tandis que l'homme pense, la femme sent. La force de l'un consiste dans la réflexion, la force de l'autre dans le sentiment. Les sens de la femme sont tous d'une grande finesse : les odeurs ont beaucoup d'empire sur elle. Son goût est fort délicat : sa gourmandise est plutôt friande que gloutonne. Le grand bruit l'épouvante, un chant mélodieux l'émeut, un cri perçant excite sa commisération, une plainte l'afflige. Mais c'est surtout aux yeux, c'est à la vue que les femmes sont redevables de la plupart de leurs connaissances et des plus nombreux plaisirs. Voir demande peu de raisonnement et moins d'attention que toucher ou entendre; la vue est le sens de la paresse, outre qu'elle expose à moins d'erreurs. La vue est aussi le sens de l'amour et de la coquetterie; aussi, voyez comme les femmes excellent à déchiffrer le grimoire illisible de la physionomie, le sourire, les gestes, la contenance!

Le sixième sens a moins de prix pour elles que pour nous : il montre moins d'exigences et de curiosité; il est aussi moins exposé à d'extrêmes vicissitudes. Il est certain que les femmes tiennent plus à plaire qu'à posséder :

elles sont plus heureuses de nos combats que de nos triomphes.

L'esprit de l'homme embrasse l'ensemble; la femme s'attache aux détails : elle aperçoit les nuances les plus délicates. Les femmes n'ont jamais bien compris que les effets individuels : l'étude des causes et des abstractions les déconcertent ou les ennuient. Elle comprennent mieux un fait qu'un principe; et elles savent mieux asservir ceux qui gouvernent qu'elles ne savent elles-mêmes gouverner. Partout où règnent des femmes, vous verrez constamment un mari docile, un amant despote, ou un premier ministre tout-puissant. Et si Montesquieu a pu dire que leur douceur naturelle tempère le pouvoir suprême, en revanche, ce besoin qu'elles ont d'un maître soumet ce pouvoir à toutes les vicissitudes d'un choix capricieux; et c'est afin de conjurer cette instabilité que fut établie chez nous la loi salique.

Nous ne disons point que la femme ait moins d'esprit que l'homme, mais on est forcé de reconnaître qu'elle a un esprit différent : elle est femme en cela comme en tout le reste.

La franchise des femmes est plus ouverte que la nôtre; mais réservées, elles sont impénétrables. Leurs jugements sont souvent entachés de partialité et de prévention. D'autre part, elles ne sauraient croire combien un amour-propre excessif leur est préjudiciable,

Les femmes ont littéralement besoin de protection. L'idée de patrie a sur elles moins d'empire que sur nous :

Leur patrie est aux lieux où l'âme est enchaînée.

Elles tiennent plus à la maison qu'au pays, plus à l'homme de leur choix qu'à toute la nation. A cause de cela elles n'éprouvent presque jamais ce regret du pays natal, la nostalgie.

Exaltées et véhémentes, et tour à tour généreuses jusqu'à l'héroïsme, ou vindicatives jusqu'à la cruauté, leur imagination les rend versatiles et excessives en toutes choses. Tantôt, attentives aux combats de l'arène, du regard elles excitent l'ardeur des combattants; tantôt, vivement éprises des charmes d'un repos partagé, elles éteignent en nous le goût de la gloire, et nous aveuglent au point de nous faire proclamer méritante une lâcheté qui leur plaît. Aujourd'hui, dévouées ou fidèles; demain, perfides; barbares un jour d'émeute ou de révolution, et sublimes un jour de terreur ou d'épidémie.

Et cependant à toute heure elles sont douées de sagacité; l'esprit ni la finesse ne les quittent jamais. Tout leur sert de moyens d'expression : le geste, un regard, le silence même. Et sous ce rapport, presque toutes les femmes sont naturellement un peu actrices. Faut-il correspondre? tout leur est messenger : une fleur, un ruban, une bagatelle quelconque. Rien de plus ingénieux rien de plus délicat qu'un esprit de femme, surtout si cette femme inspire et ressent l'amour. Voyez, dans ce très vieux roman, cette tendre et triste Zaïde, que Conzalive a trouvée demi-morte au bord de la mer! Vivement épris d'elle, et ne sachant quelle langue est la sienne, ni d'où viennent ses larmes, il prend le parti de mander un peintre, auquel il commande un tableau...

Vous peindrez la mer en courroux, un vaisseau venant d'échouer sur le rivage, une jeune fille échappée à la tempête, mais pleurant près du corps inanimé d'un homme jeune et beau : la jeune fille doit ressembler à Zaïde, ce sera Zaïde, et le jeune homme sera ce rival tant maudit par Conzalve, et sans doute tant regretté par Zaïde. Voilà le tableau fait, que dira Zaïde en le voyant ! Conzalve la conduit dans la galerie : sa surprise est vive, son émotion visible. Un regard va féliciter le peintre, un regard remercie Conzalve, un soupir les récompense tous les deux. Cependant, Zaïde a saisi le pinceau du peintre ; que veut-elle changer ? Voyez : le jeune homme a disparu du tableau, et la jeune fille, d'un signe de tête, a subitement consolé Conzalve et l'a comblé d'espoir... Voilà l'esprit de Zaïde, et c'est celui de toutes les femmes.

A ce tact si délié, se joint souvent une parfaite dissimulation, et beaucoup de cette circonspection, de cette fine prudence, que les esprits chagrins nomment fausement hypocrisie : ce sont des maux vrais qu'on tait, ou des douleurs feintes qu'on accuse ; c'est quelquefois un sourire qui cache des larmes, quelquefois de la gaieté dissimulant du dépit ; d'autres fois ce sont de fausses confidences pour masquer un secret ou pour endormir une sourde inquisition, une jalousie ; souvent on refuse pour faire désirer, on fuit pour être poursuivie, on se confie dans l'espoir d'une indiscretion, on met un voile pour qu'on le déchire.

Mais ce qui nous plaît le plus chez la femme, c'est la pudeur naïve, c'est la chasteté. Non, peut-être, la chas-

teté de Suzanne, qui n'est pas assez exposée pour être fort méritoire; ce n'est pas la pudeur qui se contente de rougir, ni celle qui se tait, ni celle qui crie, ni celle qui se trouble ou s'offense de tout. La pudeur que nous aimons, ce n'est pas celle de Clarisse, qui dispute tout pied à pied, jusqu'à la clef de la porte par où on l'enlève; c'est celle de la jeune fille qui, lisant toute seule Buffon, saute d'elle-même cinquante pages du livre, quoique curieuse de les lire; c'est celle de Virginie, qui préfère la mort à la honte de s'exposer nue aux yeux d'un homme; c'est celle de Jeanne d'Arc qui ferme ingénument les yeux,

Et qui, ne voyant point, pense n'être point vue.

L'innocence et l'ingénuité, tel est le plus irrésistible attrait des femmes : une jeune femme qui, les cheveux épars, croit se cacher sous sa table de toilette; la femme qui fuit celui qu'elle aime et qui cherche un refuge dans les bras d'un indifférent; Nausicaa craignant d'accompagner Ulysse dans la ville, et qui, néanmoins, le conduit au bain; voilà l'innocence qui nous charme, parce qu'elle n'a rien d'apprêté.

LA PHYSIOGNOMONIE ET LA MÉDECINE

Lorsqu'un profane en physionomie considère le visage d'un de ses semblables, il ne saurait remarquer des détails qui lui échappent : il ne saurait dire la couleur des yeux, la forme du menton ou la longueur du nez; mais presque toujours il pourra formuler un jugement

sur l'état de santé ou de maladie, le degré de beauté ou de laideur, la valeur morale de l'individu, sa valeur intellectuelle.

L'état de santé ou de maladie, est peut-être celui que nous jugeons le mieux. Que de fois n'entend-on pas dire : « Oh ! quelle bonne mine ! il fait vraiment plaisir à voir ! — Oh ! le pauvre homme ! quelle mauvaise mine ! il n'a plus pour longtemps à vivre ! » Et souvent en pareille matière, le jugement empirique a une valeur pour le moins aussi grande que celui prononcé par les hommes de science.

Il est une classe d'hommes qui, plus que tous les autres, devrait faire une étude profonde de la physionomie humaine : nous voulons parler des médecins. Cette étude leur enseignerait à découvrir plus facilement la cause de beaucoup de maux. Cela les rendrait aussi plus réservés quant aux pronostics, et moins indiscrets dans leurs questions. Eux-mêmes devraient s'attacher à donner à leur visage une expression d'espoir, si salulaire, et à taire toute pensée d'effroi ou d'inquiétude. On ne saurait croire combien la physionomie du médecin a d'influence sur le malade ; combien de maux elle peut guérir ou calmer ; combien de bonnes nuits elle peut faire passer aux hommes souffrants et timorés.

Les médecins anciens avaient fort bien compris cette nécessité, aussi se sont-ils beaucoup occupés des physionomies et, de plus, de la physionomie des maladies ou *pathognomonie* ; et cela se conçoit car ils n'avaient pas à leur disposition les moyens d'investigation clinique que nous possédons.

Celui qu'il faut regarder comme le meilleur physiologiste des maladies est, sans conteste, Hippocrate. Ce que sa sagacité lui faisait découvrir a quelque chose de merveilleux; et les traits, les principales altérations de l'homme, conservés dans les ouvrages de ce père de la médecine, sont d'une vérité, d'une précision, que l'on sait d'autant mieux apprécier et admirer, que l'on a fait plus de progrès dans la carrière de la médecine pratique.

On comprend aisément que les ouvrages du médecin le plus habile et le plus exercé dans l'art de rendre avec précision les résultats de son observation, ne peuvent contenir qu'une bien petite partie de son expérience. Ce qui le faisait grand praticien n'est guère traditionnel, et entre avec lui dans la tombe.

Ils est donc permis de penser, d'après ce que nous connaissons des œuvres d'Hippocrate et dont, manifestement, nous ne possédons qu'une partie insuffisante, que nul observateur ne l'a surpassé, que nul n'a vu, décrit, apprécié avec la même sagacité, les modifications sans nombre de l'homme malade, cette foule de symptômes, dont chacun a sa valeur particulière.

Il est inconcevable que les médecins actuels ignorent tout de la physiognomonie, jusques au nom même! Et il serait à souhaiter que l'étude de cette science fût plus encouragée.

On est peut-être autant et plus médecin physiologiste par son caractère et la qualité particulière de son esprit que par ses connaissances et ses acquisitions. Et qu'est-ce donc qu'un clinicien remarquable, un très

habile praticien, si ce n'est un physionomiste adroit et pénétrant?

L'étude de la physionomie de l'homme malade est immense et dans son étendue et dans la variété de ses détails.

Enumérons quelques physionomies caractéristiques au point de vue médical. On sait que les moribonds ont une physionomie spéciale, qu'on a appelée *hippocratique*; que la douleur donne aux traits un cachet particulier; on reconnaît au premier coup d'œil les facies abdominal, cholérique, cardiaque, tuberculeux; de même on se trompe rarement en posant un diagnostic *de visu* à l'aspect des typhiques, des grippés, des tétaniques. Qui ne connaît les traits des épileptiques, des hystériques, des paralytiques généraux, des hémiplégiques?

Est-il nécessaire de rappeler les signes que l'on peut tirer du décubitus, des phénomènes vaso-moteurs et sympathiques, des altérations de la voix? Faut-il citer la physionomie typique des cancéreux, des ictériques, des chlorotiques? Les facies des myxoedémateux, des crétins, des déments? Celui des emphysémateux, des pneumoniques? Les traits caractéristiques des mélancoliques? et combien d'autres encore.

Il est évident que si l'on s'occupait davantage de cette question on lui ferait faire des progrès considérables.

ANECDOTES PHYSIOGNOMONIQUES

Pour terminer cet ouvrage, nous citerons quelques anecdotes se rapportant à la physionomie, extraites du livre de Lavater.

« A combien estimez-vous mon visage? » demandait un inconnu à un physionomiste. Celui-ci lui répondit, comme de raison, que cela n'était pas facile à apprécier. — « Il vaut quinze cents écus, dit le questionneur; car cette somme vient de m'être prêtée, uniquement sur ma physionomie, par une personne qui ne me connaissait pas. »

Un pauvre demandait l'aumône dans la rue. « Combien vous faut-il? » lui dit un passant, frappé de l'honnêteté de sa physionomie. — « Eh! comment oserais-je vous dire cela, répondit le mendiant; vous me donnerez ce qu'il vous plaira, je serai satisfait et reconnaissant de tout. — Non, dit le physionomiste, dites ce qu'il vous faut, et que ce soit peu ou beaucoup, soyez sûr que vous l'aurez. — Donnez-moi donc huit sous. — Les voici; si vous m'eussiez demandé cent florins, vous les auriez également obtenus. »

« Que je meure si cet homme n'est un fripon! disait Titus en parlant du prêtre Tacite. Je l'ai vu dans la tribune pleurer et sangloter trois fois, quand rien ne devait exciter ses larmes, et se détourner dix fois pour cacher un sourire lorsqu'il était question de vices et de calamités. »

« Un étranger, nommé Kubisse, en traversant avec nous un salon, chez M. Langes, fut tellement frappé par un portrait qui s'y trouvait avec beaucoup d'autres, qu'il oublia de nous suivre et resta à contempler le

tableau. Un quart d'heure après, ne voyant pas revenir Kubisse, nous allâmes le chercher et nous le trouvâmes les yeux encore fixés sur le tableau. — Que dites-vous de ce tableau, demanda M. Lange, n'est-ce pas celui d'une belle femme? — Sans doute, répondit l'autre, mais s'il est ressemblant, la personne qu'il représente a l'âme bien noire, ce doit être un démon. — C'était le portrait de la Brinvilliers, la célèbre empoisonneuse, aussi célèbre par sa beauté que par ses crimes qui la conduisirent au bûcher. »

CONCLUSIONS

Nous croyons ne rien avoir omis d'essentiel dans ce qu'il y a de positif concernant l'art du physionomiste. Nous avons volontairement passé sous silence une foule de préceptes inutiles ou même ridicules, énoncés avec assurance par certains auteurs. Notre but, en écrivant cet ouvrage, n'est point de fonder un système nouveau, non plus que d'en défendre d'anciens. Nous avons voulu montrer ce qu'il y a de raisonnable dans l'art de la physionomie, art délicat et subtil, trop vanté par les uns, trop décrié par d'autres.

Et maintenant, que faut-il conclure de tout ce qui précède?

Nous avons essayé, avant tout, de bien mettre en évidence que *notre façon de penser est ordinairement analogue à la forme de notre corps*. Et pour parvenir à ce résultat nous n'avons employé d'autres arguments que l'énumération de quelques signes physiognomoniques que chacun est en mesure de pouvoir vérifier; car, rien n'est plus difficile que de démontrer une vérité évidente, et si l'on veut se lancer dans des considérations sans fin, on tombe fatalement dans l'erreur et le sophisme.

Nous avons voulu montrer que les facultés de l'esprit laissent sur le visage des traces durables et assez faciles à reconnaître.

Mais aussi, nous nous sommes efforcé de prévenir le

Lecteur que, vu la multitude infinie des nuances que peut présenter chaque trait et chaque signe, il ne faut jamais se flatter de pouvoir toujours trouver sans erreur, sur la physionomie, l'indice de toutes les qualités morales.

L'art physiognomonique n'a pas encore reçu tous les perfectionnements nécessaires, et il reste encore sans doute beaucoup à désirer sous ce rapport. Ses préceptes ne sont pas susceptibles d'une démonstration rigoureuse. Aussi, l'erreur, les mécomptes, sont voisins de quelques vérités générales, les entourent, et rendent la prudence et la circonspection indispensables.

Un médecin philosophe a dit que les erreurs en Médecine n'ont pas été sans utilité; que les hypothèses les plus téméraires et les fautes les plus graves ont quelquefois conduit à des résultats dont la science s'est enrichie. Cela pourrait s'appliquer à toutes les sciences et, dans le cas qui nous occupe, à la Physiognomonie.

Dans l'état actuel de la science des physionomies, il faut beaucoup abandonner au génie et au sentiment; dans bien des parties elle manque encore de signes et de principes déterminés ou déterminables. Aussi, les données contenues dans ce livre vous serviront simplement de base, de points de repère; elles vous inciteront à observer, à comparer, à rapprocher, à différencier, à généraliser, à classifier et à tirer des conclusions.

Les règles que nous avons données, quoique fondées sur des observations maintes fois répétées, et citées par des auteurs nombreux et dignes de confiance, peuvent cependant n'être considérées que comme des essais et des indications.

Il est d'ailleurs impossible, sous un volume aussi restreint, de traiter à fond un sujet comme la physionomie humaine; il existe donc nécessairement de nombreuses lacunes dans cet ouvrage.

Parmi toutes les professions, la Médecine est celle où l'on a le plus d'occasions de s'exercer aux recherches physionomiques, et d'acquérir les connaissances qui peuvent favoriser ou compléter ces recherches. Nous avons souligné d'autre part les avantages que peuvent tirer de la science des physionomies d'autres catégories d'individus, et plus particulièrement les artistes et les comédiens.

Mais, d'une façon générale, nous sommes tous appelés à lire et à comprendre la langue physionomique. Devant nous le grand livre est constamment ouvert. Et, malgré les mystères de l'art, quiconque voudra s'armer d'une volonté constante et se livrer résolument à un travail assidu d'études et d'observations, pourra vaincre tous les obstacles, triompher de toutes les difficultés, et arriver sans aucun doute à la lecture facile et courante des physionomies humaines.

Nous éprouverons une véritable satisfaction si la lecture de ce livre a pu vous disposer en faveur de la science des physionomies, et si elle a su vous inculquer le goût des études de ce genre.

BIBLIOGRAPHIE

Bible.

Ouvrages des Pères.

HIPPOCRATE. — Œuvres.

PLATON. — Œuvres.

ARISTOTE. — *Physiognomonica Aristotelis*.

ARÈTÉE. — Œuvres.

GALIEN. — Œuvres.

AVICENNE. — Œuvres.

AVERRÈS. — Œuvres.

ALBERT LE GRAND. — Œuvres.

ABANO (Pierre de). — *Liber compilationisphysionomiae*. Patavii,
1474, in-4°.

— *Decisiones physiognomonicæ*, 1548.

SCOTT (Michel). — *Physionomia et de hominis procreatione*.
Paris, 1508.

— Traduit en français en 1540.

ADAMANTIUS. — *Adamantii sophistae physiognomonica*. Paris
1540, petit in-8°.

— La physionomie, ou les indices que la nature a mis au
corps humain par où l'on peut découvrir les mœurs et
les inclinations de chacun.

LESCOT (Michel). — *La physionomie, traduite du latin en fran-
çais*. Paris, 1540, in-16.

COCLES (B.) (Barthélémy della Rocca, dit). — *Compendium de
physiognomonica*. Paris, 1546.

- PHYSIOGNOMONIE NATURELLE. Lyon, 1549.
- CARDAN. — La Métoposcopie. Paris, 1558, in-fol.
- GRATAROLA (Guillaume, de Bergame). — De proedictione morum naturarumque hominum facili, cum ex inspectione vultus, aliarumque corporis partium, tum aliis modis.
- PALAIS DE LA FORTUNE. Lyon, 1562.
- GHIRARDELLI (Corn.). — Cefalogia fisionomica. Bologna, 1570, in-4^o.
- HUART (Juan). — Examen des esprits propres aux sciences, 1575.
- CAMPOLONGUS (Émile). — Œuvres.
- PORTA (J.-B.). — De humana physiognomoniam, 1586.
— Della fisionomia dell'huomo. Padova, 1627.
- HIERONYMO CORTES. — Phisionomia y varios secretos de naturaleza, etc. Barcelona, 1610.
- SPONTINI (Ciro). — La métoposcopie d'après la mesure des lignes du front. Venise, 1626.
- HAGEN DE INDAGINE (Jean de) (le père Chartreux Jean de Hayn). — Physionomie naturelle.
- HONORATO NICQUETIO (R. P.). — Physiognomoniam humana. Lugdani, 1648.
- LA CHAMBRE. — L'art de connaître les hommes. Amsterdam, 1660.
— Des caractères des passions. Amsterdam, 1658, in-16.
Ce dernier ouvrage a été publié à Paris, en 1662, en 3 vol., in-4^o.
- FIENI (Thomas). — Philosophica medici proestantissimi, Semiotica, sive de signis medicis. Lugduni, 1664.
- CLARAMONTIUS (Scipio). — De conjectandis cujusque moribus et latitantibus animi affectibus. Helmstadii, 1665.

- LEBRUN. — Conférences sur l'expression des divers caractères des passions, Paris, 1667, in-4°.
- Ces conférences ont été réimprimées dans l'édition de Lavater donnée par Moreau, en 1820, avec des dessins exprimant le rapport entre la figure humaine avec celle des animaux,
- Expressions des passions de l'âme.
- MARBITIUS. — De varietate faciei humanoe. Dresde, 1676, in-4°.
- STAHL. — De facie morborum indice, seu morborum æstimatione ex facie. Halle, 1700.
- VINCI (Léonard de). — Tractat von der Malerei. Nürnberg, 1724.
- GRILL. — Facies hominum animoe speculum, 1738.
- LEBERECHT. — Diss. meth. medica de physiog. in re medica utilitate. Halle, 1745.
- PERNETY (A.). — Lettres philosophiques sur la physionomie, 1746
- La connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique. Berlin, 1776, 2 vol. in-8°.
- ACKERMANN. — De Prosoposciopiâ medicâ. Leipzig, 1748.
- LANGIUS. — Chr. facies Hippocratica leni penecillo adumbrata, Leipzig, 1751.
- ZIMMERMANN. — Dissertatio de ore ut signo, 1752.
- OSWALD. — Dissertatio de oculo ut signo, 1752.
- JUCHIUS. — De oculis ut signo, 1753.
- ROLL. — Diss. de morb. signis quoe a naribus de sumuntur, 1754.
- DANEWITZ. — De indicis aurium, 1754.
- WILLMANN. — De fronte morb. inter., 1755.
- HAMMES. — De faciei habitu ut signo. Iéna, 1763.
- LAVATER. — De la physiognomonique. Leipzig, 1772, 2 vol. in-16.
- Physiognomonische Fragmente. Leipzig, 1775-1778, 4 vol., in-fol.

- Essais sur la physiognomonie (traduit de l'Allemand)
La Haye, 1781-1803, 4 vol. in-fol.
- L'art de connaître les hommes par la physionomie,
1806-1809, 10 vol.
- Nouvelle édition, augmentée par J.-M. Moreau (de la
Sarthe). Paris, 1820, 10 vol. in-8°.

PHYSIOGNOMONIAE VETERES SCRIPTORES. Altenbourg, 1780, in-8°.

(On trouvera dans ce livre les noms des anciens qui ont
écrit sur cet art).

QUELMALZ (Samuel). — De prosoposcopia medica. Lipsia, 1784.

ENGEL. — Lettres sur la mimique (à l'usage des acteurs).

CAMPER (Pierre). — Dissertation physique sur les différences
réelles que présentent les traits du visage. Utrecht,
1791. Œuvres posthumes).

- Dissertation sur les variétés naturelles qui caractérisent
la physionomie des hommes des divers climats et des
divers âges. Paris, 1792, 1 vol. in-4°.

- Discours sur les moyens de représenter les passions qui
se manifestent sur le visage. Utrecht, 1792.

- Discours sur l'art de juger les traits de l'homme par les
traits de son visage.

MULLER (Joh.). — Physiologie des Menschen.

LOTZE. — Wagner's Handwoerterbuch des Physiologie.

CABANIS. — Rapports du physique et du moral de l'homme.
Paris, 1802, 2 vol. in-8°.

- 8° édition, avec la lettre sur les causes premières, par
L. Peisse. Paris, 1844, 1 vol. in-8°.

- Nouv. édit. publiée par le D^r Cerise. Paris, 1855, 2 vol.
in-18.

BELL (Charles). — Anatomy and philosophy of expression, 1806.

— Anatomie et philosophie de l'expression (trad. franç.).

OKEN, — Oken's Naturgeschichte.

BATTISTA DE RUBEIS (G.). — De'ritratti ossia trattato per
cogliere le fisionomie. (Imprimé en italien et en français).

Paris, 1809.

HUSCHKE. — Mimices et physiognomices fragment physiol.

Iéna, 1821.

BÉRARD. — Doctrine des rapports du physique et du moral, etc...

Paris, 1823, 2 vol. in-8°.

MACHADO (Gama). — Théorie des ressemblances. Paris, 1831-

1858, 4 vol. in-4°.

HARLESS (E.). — Lehrbuch der plastischen Anatomie.

DEMANGEON (J.-B.). — Du pouvoir de l'imagination sur le phy-
sique et le moral de l'homme. Paris, 1834, in-8°.

POLL. — Essai de physiognomonie et de pathognomonie. Milan,
1837.

THORE. — Dictionnaire de phrénologie et de physiognomonie.

Bruxelles, 1837.

KIDD (J.). — The adaptation of external nature to the physical
condition of man. London, 1837, in-8°.

BURGESS. — The Physiology or mechanism of blushing, 1839.

BAUMGAERTNER. — Krankenphysiognomik, 1839.

CHALMERS. — On the power, wisdom, and goodness of god, as
manifested in the adaptation of external nature to the

moral and intellectual constitution of man. London,
1840, 2 vol. in-8°.

BOURDON. — La physiognomonie et la phrénologie. Paris, 1842.

BRUYÈRES (Hippolyte). — La phrénologie, le geste et la physio-
nomie démontrée par 120 portraits, sujets et composi-
tions. Paris, 1847, in-8°.

TOPFFER (Rodolph). — Essai de physiognomonie (dans *Magasin pittoresque*), 1849.

MORISON. — Physiognomik der Geisteskrankheiten, 1853.

PIDERIT. — Essai sur l'expression, 1859.

— Wissenschaftliches System der Mimik und Physiognomik, 1867.

— La mimique et la physiognomonie, traduit de l'allemand par A. Girot. Paris, 1888 (dans la « Bibl. de la philosophie contemporaine »).

DUCHENNE (de Boulogne). — Mécanisme de la physionomie humaine, 1862.

— Mécan. de la phys. hum. ou analysé lectro-physiologique de l'expression des passions. Paris, 1876.

BARKOW (H.-C.-L.). — Comparative Morphologie des Menschen und der Menschen ähnlichen Thiere. Breslaw, 1862, in-fol.

CARDONA (F.). — Della Fisionomia. Ancône, 1863.

GRATIOLET. — De la physionomie et des mouvements d'expression, 1865.

LEMOINE (Albert). — De la physionomie et de la parole. Paris, 1865.

TOPINARD. — Etude sur Pierre Camper et sur l'angle facial dit de Camper (*Revue d'Anthropologie*, t. II, Paris, 1871).

— Des diverses espèces de prognathisme (*Ibid.*, t. I et t. IV).

DARWIN. — The expression of the emotions in man and animals. London, 1872.

— L'expression des émotions chez l'homme et chez les animaux, trad. franc., 1877.

HECKER (E.). — Physiologie und Psychologie des Lachens und des Komischen, Berlin, 1873.

MANTEGAZZA (P.). — La physionomie et l'expression des sentiments, 1876.

— Trad. franç. dans la « Bibl. de la phil. cont. », 1885.

— Physiologie de la douleur.

BIRCH-HIRSCHFELD. — Ueber den Ursprung der Menschlichen, Mienensprache (dans la *Deutsche Rundschau*, 1880).

HERSING. — Der Ausdruck des Anges. Stuttgart, 1880.

WUNDT. — Grundzüge der psychologischen Physiologie.

— Éléments de psychologie physiologique (trad. franc. dans la « Bibl. de phil. cont. », Paris, 1858.

— Essays.

VIERORDT. — Grundriss der Physiologie.

AUDIBERT. — Étude sur la physionomie et la physiognomonie, *Thèse de Bordeaux*, 1892.

STEVENS. — Facial expressions as influenced by the ocular muscles (*Amer. Y. Ophtal.* IX, 1892, p. 175).

HIS (W.). — Die entwicklung der menschlichen und shierischen physionomien (*Arch. f. anat. et entwicklungsgeschichte*, 1893, p. 384).

LEDOS (E.). — Traité de la physionomie humaine. Paris, 1894, in-8°.

— Nouv. édit. Paris, 1904.

LECLERCQ. — La physionomie. Visages et caractères. Paris, 1896.

RÉGNIER (H. de). — Figures et caractères. Paris, 1901.

FINLAYSON. — Bibliographical demonstration illustrative of physiomy and especially the physiognomy of disease (*Glasgow med. journ.*, LV, 1901, p. 175).

- PELADAN. — L'art de choisir sa femme d'après la physionomie.
Paris, 1902.
- SHAW. — The physiognomy of mental diseases and degeneracy.
Bristol, 1903, in-8°.
- DUCKWORTH. — On the importance for students of physiognomical diagnosis in disease (*Intern. clinics*, 13^e série, IV, 1904, p. 45).
- MAC KENZIE. — The facial expression of fatigue and violent effort (*Journ. anat. et physiol.*, XL, 1905, 6, p. 51).
- AUDENINO et GUALINO. — La facies napoleonica (*Atti di Congr. Int. di psicol.*, V, 1906, p. 674).
- VOITURIEZ (J.). — L'expression des émotions et la physionomie
Arras, 1906.
- BROWN. — The diagnosis value of the central facial line (*Dental Cosmos*, XLVIII, 1906, p. 1.200).
- WAYNBAUM (I.). — La physionomie humaine, son mécanisme et son rôle social. Paris, 1907.
- HARTENBERG. — Physionomie et caractère, essai de physiognomonie scientifique. Paris, 1908.
- PLANE (J.-M.). — Pour devenir physionomiste, moyens pratiques et rapides de discerner le caractère et les qualités des gens. Paris, 1908.
- LA DEGUESAH. — Comment connaître et juger ses semblables par la physionomie. Paris.
- MARIO (L.). — Ce qu'on lit sur les physionomies.
- BAROUX (P.) et SERGEANT (L.). — De l'influence de la nature du sol sur la conformation du visage et sur le caractère chez le Flamand et chez le Picard. Lille, 1909.
- NEUBERT (F.). — Die volkstümlichen Anschauringen... (Les conceptions populaires en France...). Erlangen, 1910.

- SCHOPENHAUER (A.). — Philosophie et science de la nature, Paris, 1911.
- KRUKENBERG. — Der Gesichtsausdruck des Menschen. Stuttgart, 1913.
- AUDEMARD. — Les anomalies de l'intelligence et du caractère chez les écoliers. Lyon, 1914.
- MÉTIVET (L.). — Contribution à l'étude de la caricature. La physionomie humaine comparée à la physionomie des animaux, d'après les dessins de Ch. Le Brun. Paris, 1917.
- EDMAN (Irwin). — Human traits and their social significance New-York, 1919.
- DUGASTON (G.). — Caractères, penchants et tempéraments, qualités et défauts, d'après les bosses de la tête et la physionomie. Paris, 1921.
- PICCALUGA. — Considerazioni sul rapporti fra visus fisiologico e visus professionale (Torino, 1921, 10 p., 16°).
- KANTOROVICZ. — Die gesichtsanalyse und die orthodontische Physionomik (*Deutsch. Monats. f. Zahnheilk*, XXXIX, 1921, p. 737).
- VALDIZAN. — Las ciencias misteriosas; la metaposcopia (*Anal. Hosp.*, Lima, 1922, I, p. 323).
- BILLARD et DODEL. — Essai d'interprétation des expressions du regard (*Bull. Soc. d'anthropol. de Paris*, 1923, 7^e série, III, p. 117).
- KOCH (R.). — Der gesichtsansdruck bei grippe und encephalitica epidemica (*Zeitsch. f. d. ges. anat.* 2 Abt., X, 1924, p. 281).
- BUZBY. — The interpretation of facial expression (*Amer. Journ. psychol.*, XXXV, 1924, p. 602).

- GOLDSCHMIDT. — Physionomik in der pathologie (*Virchow's Arch.*, CCLIV, 1925, p. 886).
- FRIENDENTHAL. — Die rolle der physionomik in der menschlichen Praxis (*Psychol. et Med.*, I, 1925, p. 55).
- Physiognomische studien Typen und psychologie (*Psych. et Med.*, I, 1925, 26 p. 142).
- RUTZ. — Vom ansdruck des menschen Lehrbuch der physionomik (Leipzig, 1925, 236 p. 8°).
- SCHNEIDER. — Das frankische gesicht (*Umschau*, XXX, 1926, p. 250)

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
PRÉFACE	5
INTRODUCTION.	9
HISTORIQUE.	20

PREMIÈRE PARTIE

Généralités	31
Définition.	31
Ce qu'exprime la physionomie.	32
Selon les races, les nations, etc..	37
Selon le sexe.	37
Selon l'âge.	38
Selon le tempérament.	38
Selon la profession	44
De la classification en Physiognomonie.	44

DEUXIÈME PARTIE

Eléments de Physiognomonie	47
I. — Du front.	47
Des rides	76

II. — Du nez, ...	82
III. — De la bouche et des lèvres.	96
IV. — Du menton	112
V. — Des yeux	117
VI. — Des sourcils	138
VII. — Des joues	145
VIII. — Des oreilles	148
IX. — Du rire et du sourire	153
X. — Des dents	156
XI. — De la voix et du langage.	158
XII. — Des cheveux et de la barbe	166
XIII. — De la nuque et du cou.	174
XIV. — Des verrues	176
XV. — Des taches, signes, ou grains de beauté.	178
XVI. — De l'habillement	181
XVII. — Des gestes et des attitudes.	182
XVIII. — Du style.	185
XIX. — De quelques autres signes.	187

TROISIÈME PARTIE

Du visage en général.	189
De la coloration du visage	213
Le visage intelligent et le visage stupide	215
Des proportions de la tête.	220
Division de la face en trois portions	225
Types géométriques de visages.	226
Type carré.	228
Type triangulaire.	229

Type rond.	230
Type ovale	232
Type conoïde	233
Forme et nature des contours	235
De la beauté.	236

QUATRIÈME PARTIE

Notions d'anatomie.	245
Appareil osseux	245
La voûte du crâne.	245
Région latérale ou temporale	246
Os de la face.	246
Cavités orbitaires.	248
Fosses nasales	250
Le crâne au point de vue anthropologique.	251
Appareil musculaire.	252
1 ^o Muscles peauciers du crâne.	254
2 ^o Muscles des paupières	255
Muscles de l'œil.	256
3 ^o Muscles du nez	257
4 ^o Muscles des lèvres.	259

CINQUIÈME PARTIE

Conseils à ceux qui veulent se livrer à l'étude des physionomies	267
--	-----

ADDENDA

Remarques générales	290
Des femmes	295
La Physiognomonie et la Médecine	303
Anecdotes physiognomoniques	306
CONCLUSIONS	309
BIBLIOGRAPHIE.	312
TABLE DES MATIÈRES.	323

FIN

~~14 4 1928~~

HAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 14 4 1928.

LES PETITS PRÉCIS

DIRIGÉS PAR ANDRÉ CANTONNET

CLARTÉ. — CONCISION. — STYLE TÉLÉGRAPHIQUE.

PEU DE MOTS. — DES IDÉES

DES FIGURES. — ÊTRE BRATIQUE — ÊTRE UTILE

Chaque volume cartonné : 10 francs

- DOUSSET. — L'Examen du Malade.
LECONTE ET LEVANT. — Le Cœur. Les Artères. Les Veines.
RENDU. — Les Reins. Le Foie. Le Pancréas.
PAISSEAU ET VALLERY-RADOT. — Le Tube digestif.
HEUYER. — L'Encéphale.
PAUL CANTONNET. — Le Poumon tuberculeux.
ROUILLARD. — Le Poumon non tuberculeux.
FAURE-BEAULIEU. — Les Maladies de la nutrition.
HALBRON. — Les Maladies infectieuses.
HUBER. — Maladies des enfants, 2 volumes.
LEVEUF. — Chirurgie d'urgence.
GIRODE. — Les Fractures.
MARTIN. — La Chirurgie infantile.
SORREL ET DELAHAYE. — Tuberculose ostéo-articulaires et ganglionnaires.
LEMELAND. — Pathologie de la grossesse et de l'accouchement.
LOISELET. — La Syphilis.
JEANNENEY. — Le Cancer.
CANTONNET. — L'Ophtalmologie.
BALDENWECH. — L'Oto-Rhino-Laryngologie.
GAUTIER. — L'Urologie.
DENIKER ET MEUS. — Gynécologie.
MOUGEOT. — Climatologie. Hydrologie.
FILASSIER. — Psychiatrie d'urgence.
BOURGUIGNON. — Electrothérapie
LAQUERRIÈRE. — Radium. Rayons X.
BEAUVY. — Vaccins. Sérums.
BEAUVY. — Examens de laboratoire.
LACAPÈRE. — Dermatologie.
LIOT. — Chimie médicale, 2 volumes.
SOULA. — Matière médicale et pharmacodynamie.
Petit précis annuel 1926.
Petit précis annuel 1927.